3 1761 05648591 5

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from

the estate of

MISHA ALLEN

L'HEPTAMÉRON,

OU

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

V.

CONTES

ET

NOUVELLES

DE

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 21.

M. DCCC. VII.

LIBRARY
SEP 22 2003
UNIVERSITY OF TOR

Freudenberger Inv. *Jourdan Sculp.*

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

XXXVe CONTE.

L'industrie d'un mari sage pour faire diversion à l'amour que sa femme avoit pour un cordelier.

Il y avoit à Pampelune, une dame qui passoit pour belle et vertueuse, et en même temps pour la plus dévote et la plus chaste du pays. Elle

aimoit beaucoup son mari, et avoit tant de complaisance pour lui, qu'il avoit en elle une confiance entière. Elle étoit toute occupée du service divin, et ne perdoit pas un seul sermon. Elle n'oublioit rien pour persuader à son mari et à ses enfans d'être aussi dévots qu'elle, qui n'avoit que trente ans, âge où les femmes ont accoutumé de quitter la qualité de belles pour celle de nouvelles sages. Le premier jour de carême, elle alla à l'église prendre les cendres, qui sont la mémoire de la mort. Un cordelier qui, par l'austérité de sa vie, passoit pour un saint, et qui, malgré ses austérités et ses macérations, n'étoit ni si maigre ni si pâle, qu'il ne fût un des hommes du monde le mieux fait, devoit faire le sermon. La dame l'écouta avec beaucoup de dévotion, et n'eut pas moins d'appli-

cation à considérer le prédicateur. Ses oreilles et ses yeux mirent tout à profit, et trouvèrent également de quoi se contenter. Les paroles pénétrèrent jusques au cœur par les oreilles, et les agrémens du visage passant par les yeux, s'insinuèrent si avant dans son esprit, qu'elle se trouva comme en extase. Le sermon fini, le cordelier célébra la messe, à laquelle la dame assista, et prit les cendres de sa main, qui étoit aussi belle et aussi blanche que la dame la pouvoit avoir. La dévote fit bien plus d'attention à la beauté de la main du religieux, qu'aux cendres qu'il lui donnoit, persuadée que cet amour spirituel ne pouvoit blesser la conscience, quelque plaisir qu'elle en reçût. Elle ne manquoit point d'aller tous les jours au sermon, et d'y mener son mari. L'un et l'autre louèrent si fort le prédica-

teur, qu'à table et ailleurs ils ne parloient que de lui. Ce feu avec toute sa spiritualité devint enfin si charnel, que le cœur de cette pauvre dame, qui en fut le premier embrasé, consumoit tout le reste. Autant elle avoit été lente à sentir cette flamme, autant fut-elle prompte à s'enflammer, et elle sentit plutôt le plaisir de sa passion, qu'elle ne s'apperçut d'être passionnée. L'amour qui s'étoit rendu maître de cette dame, ne trouvoit plus en elle aucune résistance; le plus fâcheux étoit que le médecin de sa douleur ne savoit pas son mal. Bannissant donc toute crainte, et la honte qu'elle devoit se faire d'étaler son extravagance à un homme si sage, de faire connoître son vice et son mauvais cœur à un homme si saint et si vertueux, elle prit le parti de lui écrire l'amour qu'elle avoit pour lui,

ce qu'elle fit au commencement le plus modestement qu'il lui fut possible. Elle donna sa lettre à un petit page, avec des instructions sur ce qu'il avoit à faire, et ordre surtout de prendre garde que son mari ne le vît point aller aux Cordeliers. Le page prenant le chemin le plus droit, passa de pur hasard dans une rue où son maître étoit assis dans une boutique. Le gentilhomme le voyant passer, s'avança pour voir où il alloit. Le page l'appercevant, se cacha tout étonné dans une maison : le maître voyant cette contenance, le suivit, et le prenant par le bras, lui demanda où il alloit; ses excuses embarrassées, et qui ne signifioient rien, son effroi, firent soupçonner quelque chose au gentilhomme, qui le menaça de le battre s'il ne lui disoit où il alloit. Hélas, monsieur, lui dit le

pauvre page, si je vous le dis, madame me tuera. Le gentilhomme ne doutant plus alors que sa femme ne fit un marché sans lui, rassura le page, et lui promit qu'il n'auroit point de mal, pourvu qu'il lui dit la vérité ; qu'il lui feroit au contraire beaucoup de bien ; mais que, s'il mentoit, il le mettroit en prison pour toute sa vie. Le page, pour avoir du bien et éviter le mal, lui conta le fait, et lui montra la lettre que sa maîtresse écrivoit au prédicateur. De quoi le mari fut aussi surpris et aussi fâché, qu'il avoit été assuré toute sa vie de la fidélité de sa femme, en qui il n'avoit jamais connu faute.

Le mari qui étoit sage dissimula sa colère, et pour connoître l'intention de sa femme, il répondit pour le prédicateur, et lui fit dire qu'il la ré-

mercioit de sa bonne volonté, l'assurant qu'il y répondoit de son côté. Le page ayant juré à son maître de mener sagement l'affaire, alla porter cette lettre à sa maîtresse, qui en eut tant de joie, que son mari s'apperçut que son visage avoit changé; car au lieu que les jeûnes du carême l'eussent amaigrie, elle étoit plus belle et plus fraiche qu'auparavant : le carême étoit à demi passé, que la dame sans se mettre en peine ni de la Passion ni de la Semaine sainte, écrivoit comme à l'ordinaire au prédicateur, l'entretenant toujours de sa fureur. Quand il tournoit les yeux de son côté, ou qu'il parloit de l'amour de Dieu, elle s'imaginoit que c'étoit pour son compte, et tant que ses yeux pouvoient expliquer les sentimens de son cœur, elle ne les épargnoit pas. Le mari ne manquoit pas

de lui répondre régulièrement au nom du cordelier. Il lui écrivit après Pâques, pour la prier de lui donner le moyen de pouvoir l'entretenir tête à tête. Elle qui attendoit ce moment avec impatience, conseilla à son mari d'aller voir quelques terres qu'ils avoient autour de Pampelune. Il le lui promit, et alla se cacher chez un de ses amis. La dame ne manqua pas d'écrire au cordelier que son mari étoit à la campagne, et qu'il pouvoit la venir voir. Le gentilhomme voulant éprouver jusqu'au bout le cœur de sa femme, alla prier le prédicateur de lui prêter son habit. Le cordelier qui étoit homme de bien, lui dit que sa règle le défendoit, et que pour rien du monde il ne le lui prêteroit pas pour aller en masque : le gentilhomme l'assura que ce n'étoit point pour s'en divertir qu'il le lui

demandoit, mais pour une chose avantageuse et nécessaire à son salut. Le cordelier qui le connoissoit homme de bien et dévôt, lui prêta son habit. Avec cet habit qui lui couvroit la plus grande partie du visage, en sorte qu'à peine lui voyoit-on les yeux, il prit une fausse barbe et un faux nez, mit du liège à ses souliers pour se faire aussi grand que le moine, et en un mot s'ajusta de manière qu'il lui ressembloit assez. Le soir il s'en vint ainsi fait dans la chambre de sa femme qui l'attendoit en grande dévotion. La pauvre créature n'attendit pas qu'il vint à elle, mais courut l'embrasser comme une femme hors de sens. Lui qui baissoit la vue pour n'être pas reconnu, commença à faire le signe de la croix, faisant semblant de fuir, et criant : Tentation, tentation. Vous avez raison, mon père, lui dit-elle,

car il n'est point de plus violente tentation que celle qui vient de l'amour. Vous m'avez promis d'y remédier, et je vous prie d'avoir pitié de moi, à présent que nous avons le temps et le loisir. En disant cela, elle faisoit des efforts pour l'embrasser, pendant qu'il fuyoit de tous les côtés, faisant de grands signes de croix, et criant toujours : Tentation, tentation. Mais quand il vit qu'elle le cherchoit de trop près, il prit un gros bâton qu'il avoit sous sa robe, dont il la rossa si bien, qu'il fit passer la tentation. Cela étant fait, il sortit sans être connu, et rapporta d'abord les habits du cordelier, l'assurant qu'il s'en étoit servi utilement. Le lendemain, faisant semblant de venir de loin, il revint chez lui, et trouva sa femme au lit. Ne faisant pas semblant de savoir son mal, il lui de-

manda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle étoit incommodée d'une espèce de catarre, et qu'elle ne pouvoit s'aider ni des bras ni des jambes. Le mari qui avoit bonne envie de rire, feignit d'en être fâché, et pour la réjouir, lui dit qu'il avoit invité le saint prédicateur à souper. Donnez-vous bien de garde, mon ami, de convier de telles gens, répondit-elle d'abord, car ils portent malheur partout où ils vont. Comment, ma mie, repliqua le mari, vous m'avez tant loué ce bon père ! Je crois pour moi que s'il y a au monde un saint homme, c'est lui. Ils sont bons à l'église et en chaire, repartit-elle ; mais dans les maisons ce sont des Ante-Christs. Que je ne le voie point, mon ami, je vous en supplie ; car avec le mal que j'ai, il n'en faudroit pas davantage pour me faire mourir. Puisque vous

ne voulez pas le voir, répondit le mari, vous ne le verrez point ; mais je ne puis pas m'empêcher de lui donner à souper céans. Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle ; mais de grace que je ne le voie point, car je hais ces sortes de gens.

Le mari après avoir donné à souper au père, lui dit : Je vous crois tant aimé de Dieu, mon père, que je suis persuadé qu'il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez ; c'est pourquoi je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre femme : elle est possédée depuis dix jours d'un malin esprit, de manière qu'elle veut mordre et égratigner tout le monde. Il n'y a ni croix ni eau bénite dont elle fasse cas. Je crois fermement que si vous mettez la main sur elle, le diable s'en ira. C'est de quoi je vous prie de tout mon cœur. *Toute chose est possible*

au croyant, mon fils, répondit le bon père. N'êtes-vous pas bien persuadé que Dieu est si bon, qu'il ne refuse jamais sa grace à ceux qui la lui demandent avec foi? J'en suis persuadé, mon père, dit le gentilhomme. Assurez-vous aussi, mon fils, ajouta le cordelier, qu'il peut et qu'il veut, et qu'il n'est pas moins puissant que bon. Fortifions-nous en la foi pour résister à ce lion rugissant, et lui arracher sa proie que Dieu s'est acquise par le sang de son fils Jésus-Christ. Le gentilhomme mena donc cet homme de bien où étoit sa femme couchée sur un lit de repos. Comme elle croyoit que c'étoit lui qui l'avoit battue, elle fut si surprise de le voir, qu'elle entra dans une fureur prodigieuse. Mais la présence de son mari lui fit baisser la vue, et la rendit muette. Tant que j'y suis, dit le mari

au bon père, le diable ne la tourmente guère ; mais sitôt que je m'en serai allé, vous lui jetterez de l'eau bénite, et vous verrez alors avec quelle violence le malin esprit l'agite. Le mari le laissa donc seul avec sa femme, et demeura à la porte pour voir ce qui se passeroit. Quand elle se vit seule avec le père, elle commença à crier comme une femme enragée et hors du sens : Méchant, infâme, meurtrier, trompeur. Le cordelier croyant de bonne foi qu'elle fût possédée, voulut lui prendre la tête pour dire ses oraisons dessus ; mais elle l'égratigna et le mordit si serré, qu'il fut contraint de parler de plus loin, et jettant force eau bénite, il dit plusieurs bonnes oraisons. Le mari voyant qu'il étoit temps de finir la comédie, rentra, et remercia le cordelier de

la peine qu'il s'étoit donnée. Aussitôt qu'il parut, plus d'injures et de malédictions de la part de la femme, qui baisa la croix doucement par la crainte qu'elle avoit de son mari. Le saint cordelier qui l'avoit vue dans une si grande fureur, crut fermement que Notre-Seigneur avoit chassé le diable à sa prière, et s'en alla louant Dieu de ce miracle. Le mari voyant sa femme si bien châtiée de sa folie, ne voulut point lui dire ce qu'il avoit fait, se contentant de l'avoir ramenée par sa prudence, et l'avoir mise en tel état, qu'elle haïssoit mortellement ce qu'elle avoit aimé avec tant d'indiscrétion, et détestoit son extravagance. Elle se guérit désormais de toute superstition, et se donna entièrement à son mari et au ménage, tout autrement qu'elle n'avoit jamais fait.

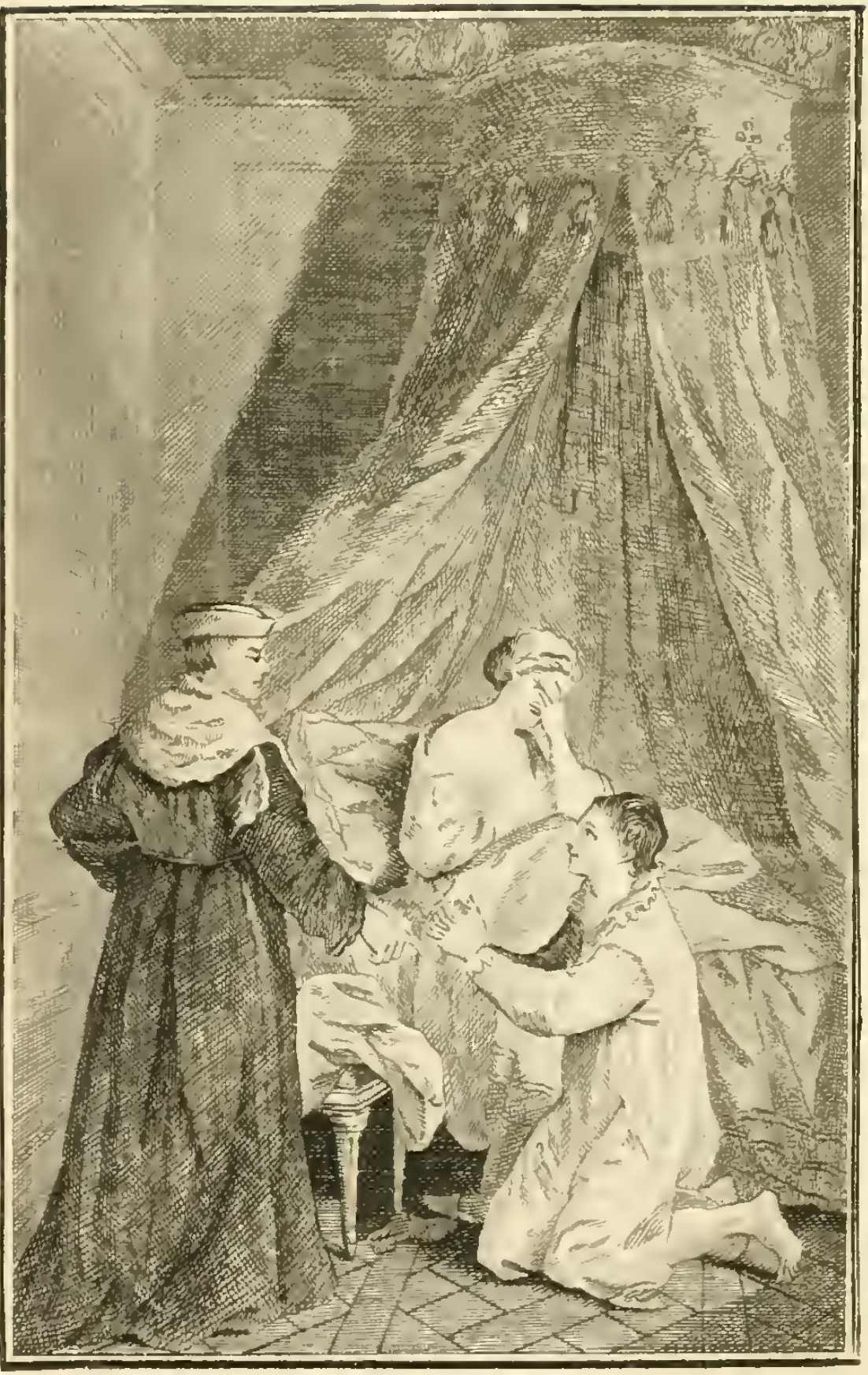
Vous pouvez, mesdames, connoître par-là le bon sens du mari, et le foible d'une femme qui passoit pour femme de bien. Si vous faites bien attention à cet exemple, je suis bien persuadé qu'au lieu de vous fier à vos propres forces, vous apprendrez à vous tourner vers celui duquel dépend votre honneur. Je suis bien aise, dit Parlamente, que vous soyez devenu le prédicateur des dames. Vous le seriez à meilleur titre, si vous vouliez faire les mêmes sermons à toutes celles que vous entretiendrez. Toutes les fois, répondit Hircan, que vous voudrez m'écouter, je vous assure que je ne vous en dirai pas moins. C'est-à-dire, dit Simontault, que quand vous n'y serez pas, il parlera autrement. Il en fera ce qu'il voudra, repliqua Parlamente; mais je veux pour ma

satisfaction qu'il parle toujours ainsi. L'exemple qu'il a produit servira au moins à celles qui s'imaginent que l'amour spirituel ne soit pas dangereux ; mais il me semble qu'il l'est plus que tout autre. Cependant, dit Oysille, il me semble qu'on ne doit point dédaigner d'aimer un homme qui a de la vertu, et qui craint Dieu ; car on n'en peut à mon avis que mieux valoir. Je vous prie de croire, madame, répondit Parlamente, qu'il n'y a rien de plus sot et de plus aisé à tromper qu'une femme qui n'a jamais aimé ; car l'amour est une passion qui s'est plutôt emparée du cœur, qu'on ne s'en est avisé. D'ailleurs, cette passion est si agréable, que pourvu qu'on puisse s'affubler de la vertu comme d'un manteau, à peine sera-t-elle connue, qu'il en résultera quelque inconvé-

nient. Quel inconvénient peut-il résulter, repartit Oysille, d'aimer un homme de bien? Il y a assez d'hommes, madame, repliqua Parlamente, qui passent pour gens de bien à l'égard des dames; mais qu'il y en ait qui soient tellement gens de bien par rapport à Dieu, qu'on puisse ne courir aucun risque ni pour l'honneur, ni pour la conscience, je ne crois pas qu'il y en ait aujourd'hui un seul de ce caractère; et celles qui sont d'une autre opinion, et qui s'y fient, sont prises pour dupes. On entre par Dieu dans ce commerce d'amitié, et souvent on sort par le diable. J'en ai assez vu qui, sous couleur de parler de Dieu, commençoient une amitié qu'elles vouloient enfin rompre, et ne pouvoient, retenues qu'elles étoient par le beau manteau dont cette amitié

étoit couverte. Un amour vicieux se détruit, et n'est pas de durée dans un bon cœur ; mais l'amour honnête a des liens de soie si fins et si déliés, qu'on est plutôt pris qu'on ne les a apperçus. Selon vous donc, dit Emarsuite, jamais femme ne devroit aimer homme. Votre loi est trop violente, elle ne durera pas. Je le sais bien, dit Parlamente ; mais cela n'empêche pas qu'il ne fût à souhaiter que chacune se contentât de son mari, comme je fais du mien. Emarsuite se sentant touchée par ce mot, changea de couleur, et répondit : Vous devez croire que chacune a le cœur comme vous, à moins que vous ne vous croyiez plus parfaite que toutes les autres. De peur d'entrer en dispute, dit alors Parlamente, voyons à qui Hircan donnera sa voix. Je la donne à Emarsuite, dit-il, pour la

raccommoder avec ma femme. Puisque c'est mon tour de parler, répondit Emarsuite, je n'épargnerai homme ni femme pour faire tout le monde égal. Vous avez de la peine à convenir de la probité et de la vertu des hommes, cela m'oblige à conter une histoire de la nature de la précédente.



XXXVIe CONTE.

Un Président de Grenoble averti des irrégularités de sa femme, y pourvut si sagement, qu'il s'en vengea sans que son honneur en reçût aucune atteinte dans le public.

Il y avoit à Grenoble un président dont je ne dirai pas le nom. Il suffit de dire qu'il n'étoit pas françois, qu'il avoit une belle femme, et qu'ils faisoient fort bon ménage. Cette femme sentant son mari vieux, s'avisa d'aimer un jeune clerc, bien fait et de bonne conversation. Quand le mari alloit le matin au palais, le clerc entroit dans la chambre, et tenoit sa place. Un vieux domestique

du président, qui étoit depuis trente ans à son service, s'en apperçut, et ne put, comme fidèle serviteur, s'empêcher de le dire à son maître. Le président, qui avoit de la sagesse, ne voulut pas le croire sans examen, et lui dit qu'il avoit envie de mettre la division entre lui et sa femme : il ajouta que si ce qu'il disoit étoit vrai, il pourroit bien l'en convaincre par ses propres yeux, et que s'il ne le faisoit pas, il croiroit qu'il avoit inventé ce mensonge pour le brouiller avec sa femme. Le valet l'assura qu'il lui feroit voir ce qu'il lui disoit. Un matin, sitôt que le président fut allé au palais, et le clerc entré dans la chambre, le valet envoya un de ses camarades avertir son maître, et se tint à la porte pour voir s'il en verroit sortir le clerc. Le président n'apperçut pas

plutôt le signe de celui qui le venoit querir, que feignant de se trouver mal, il quitta l'audience, et s'en alla promptement chez lui, où il trouva son vieux domestique en sentinelle à la porte de sa chambre, qui l'assura que la bête étoit dans les toiles, et qu'il n'y avoit pas longtemps qu'elle étoit entrée. Demeure à la porte, lui dit le président; il n'y a, comme tu sais, ni autre entrée ni autre sortie, si ce n'est un petit cabinet dont j'ai toujours la clef. Le président entre dans sa chambre, et trouve sa femme et le clerc couchés ensemble. Le galant, qui ne s'attendoit pas à une telle visite, se jette en chemise aux pieds de son maitre, et lui demande pardon. Sa femme, de l'autre côté, se mit à pleurer. Quoique ce que vous avez fait, dit alors le président, soit tel que vous

pouvez croire, je ne veux pourtant pas que ma maison soit flétrie pour vous et que les filles que j'ai eues de vous en souffrent; ainsi je vous défends de pleurer, et vous verrez ce que je m'en vais faire. Pour vous, Nicolas, dit-il au clerc, cachez-vous dans mon cabinet, et ne faites point de bruit. Nicolas étant entré dans le cabinet, il ouvrit la porte, et appelant son vieux domestique, lui dit : Ne m'as-tu pas assuré que tu me montrerois mon clerc couché avec ma femme? Je suis venu ici sur ta parole, et ai pensé tuer ma femme. Je n'ai rien trouvé, quoique j'aie cherché partout. Cherche toi-même sous les lits, et de tous les côtés. Le valet ayant cherché, et n'ayant rien trouvé, dit à son maître tout étonné : Il faut que le diable l'ait emporté, car je l'ai vu entrer, et il n'est point

sorti par la porte ; cependant je vois qu'il n'y est point. Tu es bien malheureux, lui dit alors son maître, de vouloir mettre une telle division entre ma femme et moi : vas-t'en, je te donne ton congé, et pour les services que tu m'as rendus je te paierai ce que je te dois, et davantage ; mais vas-t'en bientôt, et donne-toi bien de garde d'être en ville après vingt-quatre heures passées. Le président lui paya cinq ou six années plus qu'il n'avoit servi ; et comme il avoit sujet de se louer de sa fidélité, il se promettoit de lui faire encore plus de bien. Quand le valet s'en fut allé les larmes aux yeux, le président fit sortir le clerc du cabinet ; et après avoir dit à sa femme et à lui ce qu'il devoit et pouvoit leur dire, il défendit à l'un et à l'autre d'en témoigner la moindre chose à personne. Il com-

manda à sa femme de se mettre plus proprement qu'elle n'avoit de coutume, et de se trouver à toutes les compagnies et à tous les festins. Pour le clerc, il lui ordonna de faire meilleure chère qu'auparavant, mais qu'aussitôt qu'il lui diroit à l'oreille de s'en aller, il se donnât bien de garde de demeurer en ville trois heures après l'ordre reçu. Cela fait, il s'en retourna dans son palais sans faire semblant de rien. Durant quinze jours il se mit à régaler, contre sa coutume, ses amis et ses voisins, et après le régal il donnoit le bal aux dames. Voyant un jour que sa femme ne dansoit point, il commanda au clerc de la faire danser. Le clerc pensant qu'il eût oublié le passé, fit gaîment danser la présidente ; mais le bal étant fini, le président feignant de lui commander quelque chose

pour la maison, lui dit à l'oreille : Vas-t'en et ne reviens jamais. Le clerc fut bien chagrin de quitter la présidente, mais bien joyeux de s'en tirer vie et bagues sauves. Après que le président eut bien persuadé à tous ses parens et amis, et à tous les habitans de Grenoble, qu'il aimoit sa femme avec passion, il s'en alla un beau jour du mois de mai cueillir une salade dans son jardin ; je ne sais de quelles herbes elle étoit composée, mais je sais bien que sa femme ne vécut pas vingt-quatre heures après en avoir mangé. Il sut si bien faire l'affligé, que personne ne put jamais le soupçonner de l'avoir fait mourir. Par ce moyen il se vengea et sauva l'honneur de sa maison.

Je ne prétends pas, mesdames, louer la conscience du président ; mais mon dessein est de faire voir la légè-

reté d'une femme, et la grande patience et prudence d'un homme. Ne vous fâchez point, mesdames, je vous en prie, contre la vérité, qui parle quelquefois contre vous aussi bien que contre les hommes ; car les femmes ont des vices aussi bien que des vertus. Si toutes celles qui ont aimé leurs valets, dit Parlamente, étoient contraintes de manger de pareilles salades, j'en connois qui n'aimeroient pas tant leurs jardins qu'elles font, mais en arracheroient toutes les herbes, pour éviter celles qui rendent l'honneur aux enfans aux dépens de la vie d'une mère folle. Hircan qui sentit à qui elle en vouloit, répondit tout échauffé : Une femme de bien ne doit jamais soupçonner d'une autre des choses qu'elle ne voudroit pas faire. Savoir n'est pas soupçonner, repliqua Parlamente. Cependant cette

pauvre femme porta la peine que plusieurs méritent. Je crois au reste que le président voulant se venger, ne pouvoit pas s'y prendre avec plus de prudence et de sagesse. Ni avec une plus profonde malice, dit Longarine. Longue et cruelle vengeance, qui fait bien voir qu'il ne respectoit ni Dieu, ni sa conscience. Qu'eussiez-vous donc voulu qu'il eût fait, dit Hircan, pour se venger du plus sensible outrage qu'une femme puisse jamais faire à son mari? J'eusse voulu, dit-elle, qu'il l'eût tuée dans les premiers mouvemens de sa colère. Les docteurs disent qu'un tel péché est plus pardonnable, parce que l'homme n'est pas le maître de ces mouvemens, et partant les péchés qu'il commet dans cet état-là peuvent lui être pardonnés. Oui, dit Guebron, mais ses filles et ses descendans eussent été flétris

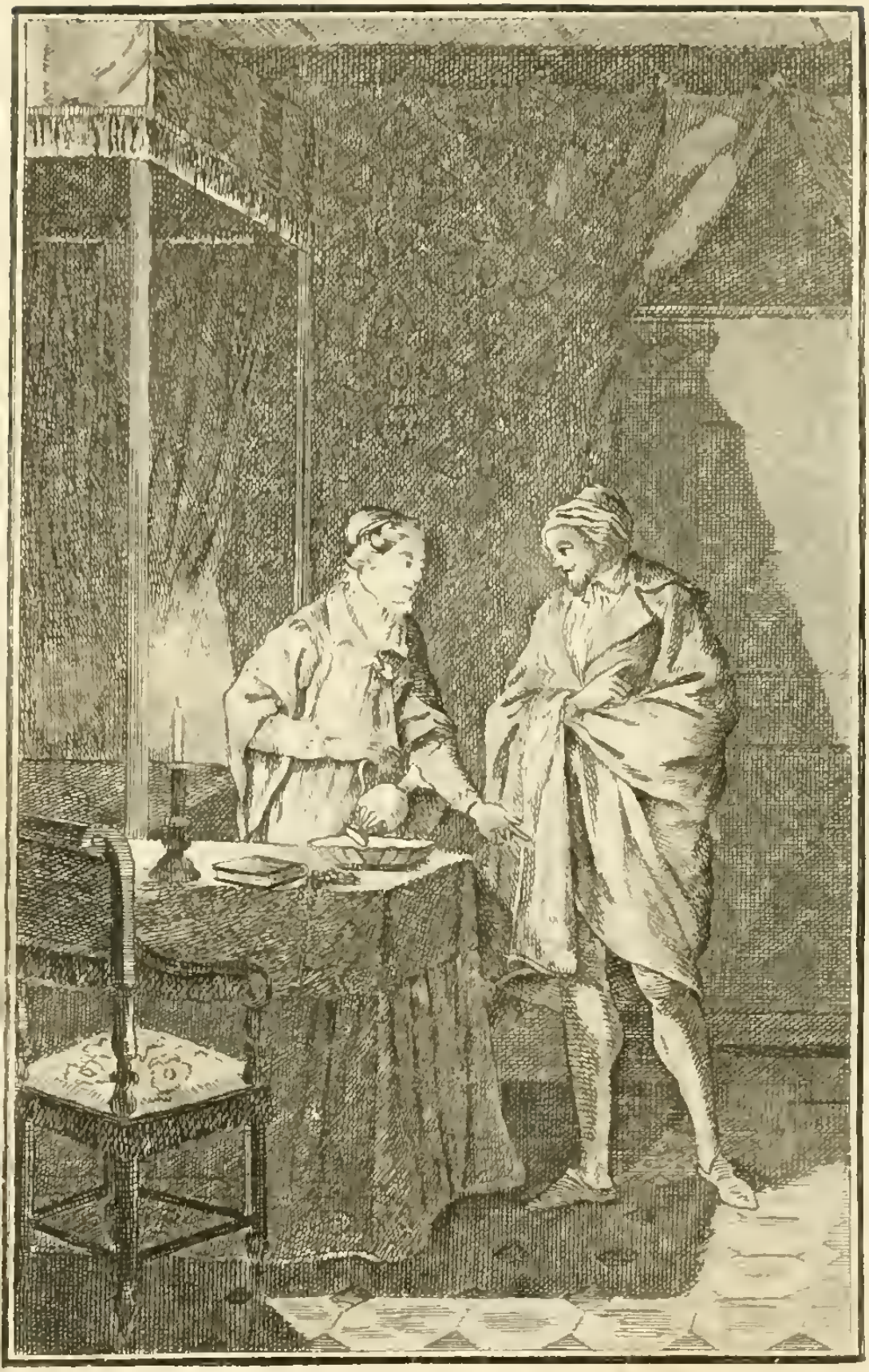
pour jamais. Il ne devoit point l'empoisonner, dit Longarine ; car puisque la grande colère étoit passée, elle eût vécu avec lui en femme de bien, et jamais il n'en auroit été parlé. Croyez-vous, dit Saffredant, qu'il fût appaisé, quoiqu'il fit semblant de l'être? Je suis persuadé pour moi, que le jour qu'il fit la salade, il étoit aussi en colère que le premier jour. Il y a des gens qui ne sortent jamais des premiers mouvemens que quand ils ont satisfait leur passion. Vous me faites grand plaisir de dire que les théologiens croient ces péchés fort pardonnables, car je suis aussi de ce sentiment. Il est bon de méditer ses paroles, dit Parlamente, quand on a affaire à des gens aussi dangereux que vous. Ce que j'ai dit doit s'entendre d'une colère si violente, qu'elle occupe tout-à-coup les sens, et em-

pêche la raison d'agir. Je me tiens à cela même, repliqua Saffredant, et j'en conclus, que de deux hommes qui font une faute, celui qui est fort amoureux est plus pardonnable que l'autre qui ne l'est pas; car quand on aime bien, la raison n'est pas aisément la maîtresse. Si nous voulons dire la vérité, nous conviendrons qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait quelquefois expérimenté cette furieuse folie, et qui n'espère pourtant avoir grace. Disons donc que le véritable amour est un dégré pour monter à l'amour parfait que nous devons à Dieu. Personne n'y peut monter que par l'échelle des afflictions et des calamités de ce monde, et qu'il n'ait passé par l'amour du prochain, auquel il doit souhaiter autant de bien qu'à soi-même : et voilà ce qui est le lien de perfection. Car, comme dit S.

Jean, *comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez point, si vous n'aimez pas votre prochain que vous voyez?* Il n'y a point, dit Oysille, de beau passage dans l'écriture que vous n'accommodiez à vos intérêts. Prenez garde de ne pas faire comme l'araignée qui fait un poison de toutes les bonnes viandes; car je vous avertis qu'il est dangereux de tirer l'écriture de son lieu, et de la citer sans nécessité. Voulez-vous donc dire, repliqua Saffredant, que quand nous parlons à vous autres incrédules, et que nous appelons Dieu à notre secours, nous prenons son nom en vain? S'il y a du péché à cela, c'est tout pour votre compte, puisque votre incrédulité nous force à mettre en usage tous les serments dont nous pouvons nous aviser; encore ne pouvons-nous faire prendre feu à vos cœurs de glace.

Preuve, dit Longarine, que vous mentez tous ; car si vous disiez la vérité, elle est si forte qu'elle nous persuaderoit. Tout ce qu'il y a à craindre est que les filles d'Eve ne croient trop aisément ce serpent. Je vois bien ce que c'est, repliqua Saffredant. Les femmes sont invisibles. C'est pourquoi je quitte le dé, pour voir à qui Emarsuite donnera sa voix. A Dagoucin, dit-elle, qui ne voudra pas, je crois, parler contre les dames. Plût à Dieu, dit-il, qu'elles me fussent aussi favorables, que je suis bien intentionné à parler en leur faveur. Pour vous faire voir que j'ai tâché de faire honneur à celles qui ont de la vertu par la recherche que j'ai faite de leurs bonnes actions, je vais vous en conter une. Je ne veux pas dire, messieurs, que la patience du gentilhomme de Pampelune et du président de Grenoble

n'ait été grande ; mais je soutiens que la vengeance ne l'a pas été moins. Quand il est question de louer un homme vertueux, il ne faut pas exalter si fort une seule vertu, qu'on la fasse servir de manteau et de couverture à un si grand vice. Une femme qui a fait une action vertueuse pour l'amour de la vertu même, est véritablement louable. C'est ce que vous allez voir par le conte que je vais vous faire d'une jeune dame, dont la bonne action n'avoit pour principe que l'honneur de Dieu et le salut de son mari.



XXXVIIe CONTE.

Prudence d'une femme pour retirer son mari d'une amourette dont il étoit fou.

Il y avoit une dame d'une grande maison de France dont je ne dirai pas le nom, si sage et si vertueuse, qu'elle étoit aimée et estimée de tous ses voisins. Son mari lui confioit avec raison toutes ses affaires, qu'elle conduisoit si sagement, qu'en peu de temps elle fit une des plus riches maisons et des mieux meublées qui fût dans l'Anjou et dans la Touraine. Elle vécut long-temps avec son mari, et en eut plusieurs beaux enfans; mais comme il n'y a point ici-bas de bon-

heur durable, sa félicité commença d'être traversée. Son mari trouvant qu'un si grand repos ne l'accommodoit pas, voulut essayer si le trouble l'accommoderoit mieux. Sa femme n'étoit pas plutôt endormie, qu'il se levoit d'auprès d'elle, et ne revenoit que vers le jour. La dame trouva cette manière d'agir si mauvaise, que tombant dans une profonde tristesse qu'elle vouloit pourtant dissimuler, elle oublia les affaires de sa maison, sa personne et sa famille, croyant avoir perdu le fruit de ses travaux en perdant l'amour de son mari, pour lequel conserver il n'y avoit point de peines qu'elle n'eût voulu volontiers soutenir : mais comme elle vit qu'il étoit perdu pour elle, elle devint si négligente pour le reste de sa maison, qu'on s'apperçut bientôt du dommage que cette négligence causoit. D'un

côté son mari dépensoit sans ordre et sans mesure, et la femme ne tenant plus la main au ménage, la maison se brouilla si fort en si peu de temps, qu'on commença de couper les bois de haute-futaie, et d'engager les terres. Quelqu'un de ses parens qui connoissoit sa maladie, lui remontra la faute qu'elle faisoit, et lui dit que si l'amour de son mari ne lui faisoit pas aimer les intérêts de sa maison, qu'elle eût égard au moins à ses pauvres enfans. Cette raison la frappa : elle reprit ses esprits, et mit tout en œuvre pour regagner l'amour de son mari. Le lendemain, le sentant lever d'auprès d'elle, elle se leva aussi avec son manteau de nuit. Elle fit faire son lit, et attendit, en disant ses heures, le retour de son mari. Quand il entroit dans la chambre, elle alloit le baiser, et lui portoit un bassin et

de l'eau pour se laver les mains. Le mari étonné d'une manière d'agir si extraordinaire, lui dit qu'il ne venoit que des lieux, et qu'il n'avoit pas besoin de se laver. Elle répondit qu'encore que ce ne fût pas grand-chose, il étoit de l'honnêteté de se laver les mains quand on venoit d'un lieu si sale, voulant par-là lui faire connoître et haïr sa méchante vie. Comme il ne se corrigeoit point pour cela, sa femme fit le même manège pendant un an. Mais voyant que cela ne lui réussissoit pas, un jour qu'elle attendoit son mari, qui demeura plus qu'il n'avoit de coutume, l'envie la prit de l'aller chercher. Elle le chercha tant de chambre en chambre, qu'enfin elle le trouva dans une arrière garderobe, couché et endormi avec la plus laide et la plus sale servante de la maison. Pour lui appren-

dre à quitter une femme si belle et si propre pour une servante si laide et si crasseuse, elle prit de la paille, et l'alluma au milieu de la chambre. Mais voyant que la fumée tueroit aussitôt son mari que de l'éveiller, elle le tira par le bras en criant : Au feu ! au feu. Si le mari fut honteux et marri d'être trouvé par une si honnête femme avec une telle pécore, ce n'étoit point sans sujet. Il y a plus d'un an, monsieur, lui dit alors sa femme, que je tâche par douceur et par patience de vous retirer d'une si méchante vie, et de vous faire comprendre que, lavant le dehors, vous deviez aussi nettoyer le dedans. Mais quand j'ai vu que tous mes efforts étoient inutiles, je me suis avisée de me servir de l'élément qui doit mettre fin à toutes choses. Si ceci ne vous corrige pas, monsieur, je ne sais si

je pourrai une autre fois vous retirer du danger, comme j'ai fait. Je vous prie de considérer, qu'il n'y a point de plus grand désespoir que l'amour, et que si je n'eusse pas eu Dieu devant les yeux, je n'aurois pas eu tant de patience. Le mari bien aise d'en être quitte à si bon marché, lui promit de ne lui donner jamais sujet de se chagriner. La femme le crut très-volontiers, et du consentement de son époux, chassa la servante qui lui déplaisoit. Ils vécurent si bien depuis, que même les fautes passées étoient pour eux un surcroit de satisfaction, à cause du bon effet qu'elles avoient produit.

Si Dieu vous donne de tels maris, mesdames, ne vous désespérez point, je vous prie, avant que d'avoir employé toutes sortes de moyens pour les ramener. Il y a vingt-quatre heu-

res au jour, et il n'y a pas un moment où l'homme ne puisse changer d'esprit. Une femme doit se croire plus heureuse d'avoir regagné son mari par sa patience, que si la fortune et ses parens lui en avoient donné un plus parfait. Voilà, dit Oysille, un exemple qui doit servir à toutes les femmes mariées. Prendra cet exemple qui voudra, dit Parlamente, mais pour moi il me seroit impossible d'avoir tant de patience. Quoiqu'en quelque état où l'on se trouve la patience soit une belle vertu, il me semble néanmoins qu'en matière de mariage elle produit enfin l'inimitié. La raison est que, souffrant de son semblable, on est contraint de s'en éloigner le plus qu'on pent. De cet éloignement vient le mépris pour l'infidèle, et ce mépris diminue peu à peu l'amour; car on n'aime une chose qu'à proportion

de ce qu'on l'estime. Mais il est à craindre, dit Emarsuite, que la femme impatiente ne trouve un mari furieux qui, au lieu de patience, lui causeroit de la douleur. Et que peut faire un mari, repliqua Parlamente, que ce qui a été conté? Ce qu'il peut faire, repartit Emarsuite; battre très-bien sa femme, la faire coucher à la couchette, et celle qu'il aime au grand lit. Je crois, repartit Parlamente, qu'il seroit moins sensible à une honnête femme d'être battue par emportement, que méprisée par un homme qui ne la vaut pas. Après avoir porté la peine de la rupture d'une pareille amitié, le mari ne sauroit rien faire qui fût plus sensible à la femme. Aussi le conte dit qu'elle ne prit la peine de le ramener, qu'à cause de l'amour qu'elle avoit pour ses enfans : ce que je crois volon-

siers. Trouvez-vous une grande patience, dit Nomerfide, à une femme qui va mettre le feu dans une chambre où son mari étoit couché? Oui, dit Longarine; car quand elle vit la fumée, elle l'éveilla, et ce fut peut-être la plus grande faute qu'elle fit, car les cendres de pareils maris seroient bonnes à faire la lessive. Vous êtes cruelle, Longarine, dit Oysille. Ce n'est pourtant pas ainsi que vous avez vécu avec le vôtre. Non, répondit Longarine, car graces à Dieu il ne m'en a pas donné sujet. Au contraire je dois le regretter toute ma vie au lieu de m'en plaindre. Et s'il vous eût traité autrement, dit Nomerfide, qu'auriez-vous fait? Je l'aimois tant, répondit Longarine, que je crois que je l'aurois tué, et me fusse tuée ensuite. Après m'être ainsi vengée, j'aurois trouvé plus de plaisir à mourir,

qu'à vivre avec un infidèle. A ce que je vois, dit Hircan, vous n'aimez vos maris que pour vous. S'ils font la moindre faute le samedi, ils perdent tout le travail de la semaine. Voulez-vous donc être maitresses? Je le veux pour moi si les autres maris y consentent. Il est raisonnable, répondit Parlamente, que l'homme nous gouverne, mais il ne l'est pas qu'il nous abandonne et nous maltraite. Dieu a mis si bon ordre, dit Oysille, tant à l'homme qu'à la femme, que je crois, pourvu qu'on n'en abuse point, que le mariage est un des plus beaux et des plus sûrs états de la vie. Je suis persuadée que tous ceux qui sont ici, en pensent autant ou plus que moi, quelque mine qu'ils fassent. Comme l'homme s'estime plus sage que la femme, il sera plus rigoureusement puni si la faute vient de son côté.

Mais c'est assez parler de cette matière. Sachons à qui Dagoucin donnera sa voix.-A Longarine, dit Dagoucin. Vous me faites grand plaisir, dit-elle, car j'ai un conte qui mérite de suivre le vôtre. Puisqu'il s'agit de louer la vertueuse patience des dames, je vais vous parler d'une qui est bien plus louable que celle dont on a parlé, d'autant plus recommandable, qu'elle étoit femme de ville, qui d'ordinaire sont moins élevées à la vertu que les autres.

XXXVIIIe CONTE.

Mémorable charité d'une femme de Tours à l'égard de son mari infidèle.

Il y avoit à Tours une bourgeoise belle et sage qui, pour ses vertus, étoit non seulement aimée, mais crainte de son mari. Cependant comme les hommes sont fragiles, et qu'ils s'ennuient souvent de manger toujours de bon pain, le sien se rendit amoureux d'une de ses métayères. Il alloit souvent de Tours visiter sa métairie, et y demeuroit toujours deux ou trois jours. Quand il revenoit il étoit toujours si morfondu, que sa pauvre

femme avoit assez de peine à le guérir. Il n'étoit pas plutôt guéri, qu'il retournoit à la métairie, où le plaisir lui faisoit oublier tous ses maux. Sa femme qui, sur toutes choses, aimoit sa vie et sa santé, le voyant toujours revenir en si mauvais état, s'en alla à la métairie, où elle trouva la jeune femme que son mari aimoit. Elle lui dit, non avec emportement, mais le plus doucement du monde, qu'elle savoit que son mari la venoit voir souvent, mais qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle le traitoit si mal, qu'elle le lui renvoyoit toujours malade. La pauvre femme, tant par respect pour sa maîtresse, que par la force de la vérité, n'eut pas le courage de nier le fait, et lui en demanda pardon. La Tourangeaude voulut voir la chambre et le lit où couchoit son mari. Elle trouva la

chambre si froide et si sale, qu'elle en eut grande compassion. Incontinent elle envoya quérir un bon lit, beaux draps, mante et courte-pointe suivant le goût de son mari ; elle fit approprier et tapisser la chambre, lui donna un joli service de vaisselle, une pipe (mot du pays qui signifie deux barriques) de bon vin, des dragées et des confitures, et pria la métayère de ne lui renvoyer plus son mari si morfondu.

Le mari ne fut pas long-temps sans aller voir la métayère à son ordinaire, et fut bien surpris de trouver un si méchant logis si propre ; mais bien plus surpris encore quand elle lui donna à boire dans une coupe d'argent. Il lui demanda d'où tout cela étoit venu ? La pauvre femme lui dit en pleurant que c'étoit sa femme, qui avoit tant de pitié de le savoir si mal traité, qu'elle avoit ainsi meublé sa maison

en lui recommandant sa santé. Lui voyant la grande bonté de sa femme qui lui rendoit tant de bien pour tant de mal, se reprocha autant d'ingratitude, qu'il trouvoit en sa femme de générosité. Il donna de l'argent à sa métayère, la pria de vivre par la suite en femme de bien, et retourna à sa femme. Il lui confessa toute la vérité, et lui dit que sa douceur et sa grande bonté l'avoient tiré d'un déréglement d'où il étoit impossible qu'il sortit jamais par un autre moyen; et oubliant le passé, ils vécurent depuis avec beaucoup de repos et de tranquillité.

Il y a bien peu de maris, mesdames, que la femme ne gagne à la longue par la patience et par l'amour, à moins qu'ils ne soient plus durs que des rochers, que l'eau foible et molle perce cependant avec le temps. Voilà,

dit Parlamente, une femme sans cœur, sans fiel et sans foie. Que voulez-vous, dit Longarine? Elle faisoit ce que Dieu commande, du bien à celui qui vous fait du mal. Je crois, dit Hircan, qu'elle étoit amoureuse de quelque cordelier, qui lui avoit ordonné pour pénitence de faire si bien traiter son mari à la campagne, afin que pendant qu'il y seroit, elle eût le loisir de le bien traiter en ville. Vous faites bien voir par-là, dit Oysille, la malice de votre cœur, de juger aussi mal des bonnes actions. Je crois au contraire qu'elle étoit si pénétrée de l'amour de Dieu, qu'elle ne se mettoit en peine que du salut de son mari. Il me semble, dit Simontault, qu'il avoit plus de sujet de retourner à sa femme dans le temps qu'il se morfondoit à la métairie, que lorsqu'il y étoit si bien traité. Je vois bien

dit Saffredant, que vous n'êtes pas du sentiment d'un riche homme de Paris, qui, couché avec sa femme, ne pouvoit sans s'enrhumer quitter la moindre de ses nippes. Mais quand il alloit voir la servante à la cave au plus fort de l'hiver sans bonnet et sans souliers, il ne s'en trouvoit jamais incommodé : cependant sa femme étoit fort belle, et sa servante fort laide. N'avez-vous pas entendu dire, dit Guebron, que Dieu aide toujours aux fous, aux amoureux et aux ivrognes? Peut-être le Tourangeau étoit-il tout cela. Voulez-vous conclure par-là, dit Parlamente, que Dieu ne fait rien pour les chastes, pour les sages et pour les sobres? Ceux qui peuvent s'aider eux-mêmes, répondit Guebron, n'ont pas besoin d'aide. Celui qui a dit qu'il est venu pour les malades, et non pas pour les sains, est venu par la

loi de sa miséricorde au secours de nos infirmités, et a cassé les arrêts de sa rigoureuse justice ; et qui se croit sage est un fou devant Dieu. Mais pour finir le sermon, à qui donnez-vous votre voix, Longarine ? à Saffredant, dit-elle. Je vais donc vous prouver par un exemple, dit Saffredant, que Dieu ne favorise pas les amoureux. Quoiqu'on ait déjà dit, mesdames, que le vice est commun aux femmes et aux bons hommes, une femme inventera une finesse plus promptement et plus adroitement qu'un homme. En voici un exemple.

XXXIXe CONTE.

Secret pour chasser le Lutin.

Un seigneur de Grignaux, gentilhomme d'honneur d'Anne, duchesse de Bretagne et reine de France, retournant chez lui après une absence de plus de deux ans, trouva sa femme à une autre terre qui n'étoit pas éloignée de celle où il avoit accoutumé de faire sa résidence : il en demanda la raison, et on lui répondit, qu'il y revenoit un esprit qui les tourmentoit tellement, que personne ne pouvoit y demeurer. Monsieur de Grignaux qui n'étoit pas homme à donner dans ces visions, repartit

que quand ce seroit le diable, il ne le craindroit pas, et ramena sa femme chez lui. Il fit allumer la nuit force flambeaux pour voir plus clairement cet esprit ; et après avoir long-temps veillé sans rien entendre, il s'endormit enfin. A peine étoit-il endormi, qu'il fut réveillé par un soufflet bien appliqué qu'on lui donna, après lequel il entendit une voix qui crioit : Revigne, Revigne, qui étoit le nom de sa grand'mère défunte. Il appela une femme qui couchoit dans leur chambre, pour allumer de la chandelle, parce qu'il avoit fait éteindre tous les flambeaux ; mais elle n'osa se lever. Dans le même temps, monsieur de Grignaux sentit enlever sa couverture, et entendit un fort grand bruit de tables, de tré-

taux et d'escabelles qui tomboient dans la chambre, et faisoient un fracas qui dura jusqu'au jour. Comme il ne crut jamais que ce fût un esprit, il eut moins de peur que de chagrin de ne pas dormir. Résolu d'attraper monsieur l'esprit la nuit suivante, il ne fut pas plutôt couché qu'il fit semblant de ronfler de toute sa force, et mit sa main ouverte sur son visage. En attendant l'esprit à venir, il sentit que quelque chose s'approchoit de lui, et il se mit à ronfler plus fort qu'auparavant. L'esprit, qui s'étoit rendu familier, lui appliqua un bon gros souflet. Monsieur de Grignaux qui étoit en sentinelle, se saisit de la main de l'esprit, et cria : Ma femme, je tiens l'esprit. Sa femme se lève incontinent, allume de la chandelle,

et il se trouva que c'étoit la fille qui couchoit dans leur chambre. Elle se jeta à leurs pieds, leur demanda pardon, et leur promit de confesser la vérité, qui étoit, que l'amour qu'elle avoit depuis long-temps pour un domestique lui avoit fait faire ce manège, en vue de chasser de la maison maître et maîtresse, afin qu'eux deux, qui en avoient la direction, pussent faire grande chère, à quoi ils ne manquoient pas quand ils étoient seuls. Monsieur de Grignaux, qui étoit un homme assez rude, les fit bâtonner de manière qu'ils se souvinrent toujours de l'esprit, et ensuite les chassa. Par ce moyen il se débarrassa des esprits qui avoient joué ce rôle deux ans durant.

L'amour, Mesdames, fait faire

des choses merveilleuses : il fait perdre toute crainte aux femmes, et leur apprend à tourmenter les hommes pour parvenir à leurs fins. Autant qu'est condamnable la mauvaise intention de la servante, autant est louable le bon sens du maître, qui savoit fort bien que l'esprit s'en va et ne revient plus. Constamment, dit Guebron, le valet et la servante ne furent pas alors favorisés de l'amour, et je demeure d'accord que le maître eut besoin de beaucoup de bon sens. Cependant, dit Emarsuite, la servante vécut longtemps fort à son aise par le moyen de sa finesse. C'est une aise bien malheureuse, dit Oysille, que celle qui commence par le péché, et finit par la honte et le châtiment. Il est vrai, repartit Emarsuite, mais

il y a bien des gens qui souffrent en vivant justement, et qui n'ont pas l'esprit de se donner durant leur vie autant de plaisir que ceux dont il s'agit ici. Je crois fortement, répondit Oysille, qu'il n'y a point de plaisir parfait, à moins que la conscience ne soit en repos. Comment, dit Simontault? L'Italien soutient, que plus le péché est grand, plus il est agréable. Il faut être un diable parfait, repartit Oysille, pour être capable d'une telle pensée. Brisons là-dessus, et sachons à qui Saffredant donnera sa voix. Il ne reste à parler que Parlamente, dit-il; mais quand il y en auroit cent autres, je ne laisserois pas de lui donner ma voix, comme étant une personne de qui nous devons apprendre. Puisque je dois finir la journée, dit Par-

lamente, et que je vous promis hier de vous dire pourquoi le père de Rolandine fit bâtir ce château où il la tint si long-temps prisonnière, je vais vous tenir parole.

XL.e CONTE.

Un Seigneur fit mourir son beau-frère, ignorant la parenté.

Le père de Rolandine avoit plusieurs sœurs. Les unes furent mariées richement; les autres se firent religieuses, et une plus belle sans comparaison que toutes les autres qui demeura chez lui sans être mariée. Ce frère aima tellement cette sœur, qu'il n'avoit ni femme ni enfans qu'il lui préférât : aussi se présenta-t-il plusieurs bons partis qui la demandèrent en mariage; mais de peur de la perdre, et d'être obligé de donner de l'argent, ils furent tous renvoyés, et elle passa une grande partie de sa vie

sans être mariée, vivant très-honnêtement chez son frère. Il y avoit un gentilhomme jeune et bien fait, qui avoit été nourri dès son enfance dans la maison, lequel, à mesure qu'il crut en âge, crut aussi tellement en agrémens et en vertus, qu'il gouvernoit entièrement son maître. Quand il mandoit quelque chose à sa sœur, c'étoit toujours par son canal. Comme il le lui envoyoit soir et matin, il prit avec elle tant d'autorité et de privauté, qu'à force de se pratiquer ils vinrent à s'aimer. Le jeune gentilhomme craignant pour sa vie, s'il offensoit son maître, et la demoiselle n'étant pas sans scrupules du côté de l'honneur, ils n'eurent de leur amitié que la satisfaction de se parler, jusqu'à ce que le frère eût dit et répété souvent à l'amant qu'il voudroit qu'il lui en eût beaucoup coûté, et qu'il

fût d'aussi bonne maison que sa sœur, n'ayant jamais vu homme qu'il aimât mieux pour beau-frère. Il lui dit la même chose tant de fois, qu'après avoir examiné la chose avec sa maîtresse, ils crurent tous deux, que s'ils se marioient, on leur pardonneroit aisément. L'amour qui fait croire volontiers ce qu'on désire, leur fit entendre qu'il ne pouvoit jamais leur en arriver de mal. Dans cette espérance, ils se marièrent sans que personne en sût rien, qu'un prêtre et quelques femmes. Après avoir goûté pendant quelques années le plaisir que deux belles personnes qui s'aiment avec passion peuvent se donner réciproquement, la fortune, jalouse de leur bonheur, leur suscita un ennemi qui, observant la demoiselle, s'apperçut de sa félicité, ignorant cependant le mariage. Elle alla dire au frère, que

le gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, alloit trop souvent voir sa sœur, et à des heures que des hommes ne devoient pas entrer dans sa chambre. Il avoit tant de confiance en sa sœur et au gentilhomme, qu'il ne le put croire pour la première fois. Mais comme il aimoit l'honneur de sa maison, il le fit observer de si près, et mit tant de gens au guet, que les pauvres mariés qui ne pensoient point en mal furent enfin surpris.

Un soir le frère ayant été averti que le gentilhomme étoit avec sa sœur, y alla tout incontinent, et les trouva couchés ensemble. Le dépit l'empêcha de parler. Il mit brusquement l'épée à la main, et courut après le gentilhomme pour le tuer: mais comme il étoit fort dispos de sa personne, il se sauva tout en chemise, et ne pouvant s'échapper par

la porte, il sauta par la fenêtre qui regardoit sur le jardin. La pauvre demoiselle en chemise se jeta aux genoux de son frère, et lui dit : Sauvez, monsieur, la vie à mon mari, car je l'ai épousé ; et s'il vous a offensé, j'en dois seule porter la peine, parce qu'il n'a rien fait qu'à ma sollicitation. Quand il seroit votre mari cent mille fois, répondit le frère outré de colère, je le châtierai comme un domestique qui m'a trompé. En disant cela il se mit à la fenêtre, et cria tout haut qu'on le tuât ; ce qui fut incontinent exécuté à ses yeux, et aux yeux de sa sœur. La pauvre femme voyant un si triste spectacle que les prières et les supplications n'avoient pas été capables de prévenir, parla à son frère comme une femme hors de sens. Je n'ai ni père ni mère, mon frère, et je suis en âge

de me marier à ma volonté. J'ai choisi un homme dont vous m'avez dit plusieurs fois, que vous voudriez que j'eusse épousé. Je l'ai fait, et selon la loi, je l'ai pu faire sans vous ; cependant vous faites mourir l'homme du monde que vous avez le plus aimé. Puisque mes prières n'ont pu le garantir de la mort, je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez jamais eue pour moi, de me faire compagne de sa mort, comme je l'ai été de sa fortune. Par-là vous assouvirez votre cruelle et injuste colère, et mettrez en repos le corps et l'ame d'une femme qui ne veut et ne peut vivre sans son mari. Quoique le frère fût dans une émotion à perdre la raison, il eut tant de pitié de sa sœur, que, sans lui dire ni oui ni non, il la laissa et se retira. Après avoir bien examiné ce qu'il avoit fait, et appris qu'il

avoit épousé sa sœur, il eut bien voulu ne l'avoir pas fait. Cependant, ayant peur que sa sœur, pour se venger, n'en demandât justice, il fit bâtir un château au milieu d'une forêt, où il la confina, avec défenses que personne ne lui parlât.

Quelque temps après, pour satisfaire à sa conscience, il essaya de la gagner, et lui fit parler de mariage : mais elle lui manda qu'il lui avoit donné un si mauvais dîné, qu'elle ne vouloit plus souper de même viande, et qu'elle espéroit de vivre de manière, qu'il n'auroit jamais le plaisir de lui tuer un second mari : et qu'après avoir fait un si vilain tour à l'homme du monde qu'il aimoit le plus, elle ne pouvoit pas s'imaginer qu'il pardonnât à un autre. Elle ajouta que, malgré sa foiblesse et son impuissance, elle espéroit néanmoins que celui

qui étoit juste juge, et qui ne laissoit point le mal impuni, lui feroit la grace de s'en venger, et de finir le reste de ses jours dans son hermitage à méditer l'amour et la charité de son Dieu; ce qu'elle fit aussi. Elle y vécut avec tant de patience et d'austérité, qu'après sa mort chacun y couroit comme à une sainte. Dès qu'elle fut morte, la maison de son frère commença à tomber dans une telle décadence, que de dix fils qu'il avoit, il ne lui en demeura pas un seul. Ils moururent tous misérablement. Et enfin Rolandine sa fille demeura seule héritière de tout comme on vous l'a dit dans l'autre conte, et succéda à la prison de sa taute.

Je souhaite, mesdames, que vous profitiez de cet exemple; qu'aucune de vous n'ait envie de se marier pour

son plaisir, sans le consentement de ceux à qui l'on doit obéissance. Le mariage est une chose de si longue durée, qu'on ne sauroit s'y engager avec trop de conseil. Quelque bien qu'on consulte, on ne peut néanmoins si bien faire, qu'il ne s'y trouve pour le moins autant de peine que de plaisir. Quand il n'y auroit ni Dieu ni loi, dit Oysille, pour apprendre aux folles à devenir sages, cet exemple suffit pour les obliger à avoir plus de respect pour leurs parens, que de se marier sans leurs avis. Cependant, madame, dit Nomerfide, quand on a un bon jour dans l'année, on n'est pas tout-à-fait malheureuse. Elle eut le plaisir de voir et d'entretenir longtemps celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. D'ailleurs elle en jouit par mariage sans scrupule de conscience. Je trouve ce contentement si grand,

qu'il la dédommagea bien, ce me semble, du chagrin qu'elle eut dans la suite. Vous voulez donc dire, dit Saffredant, que les femmes ont plus de plaisir de coucher avec un mari, que de déplaisir de le voir tuer devant ses yeux. Rien moins que cela, répondit Nomerfide, car si je le disois, je parlerois contre l'expérience que j'ai des femmes : mais je veux dire qu'un plaisir non accoutumé, comme d'épouser l'homme du monde que l'on aime le plus, doit être plus grand que le déplaisir de le perdre par la mort, qui est une chose ordinaire. Cela peut être vrai, dit Guebron, de la mort naturelle : mais celle dont il s'agit étoit trop cruelle. Je trouve bien étrange que ce seigneur, qui n'étoit ni son père ni son mari, mais seulement son frère, ait

osé faire une pareille cruauté, attendu même que sa sœur avoit l'âge où les loix permettent aux filles de se marier comme bon leur semble. Pour moi je ne trouve rien là d'étrange, dit Hircan; il ne tua point sa sœur qu'il aimoit si tendrement, et sur laquelle il n'avoit aucune jurisdiction; mais il s'en prit au jeune gentilhomme qu'il avoit nourri comme son fils et aimé comme son frère. Il l'avoit avancé et enrichi à son service, et puis par reconnoissance le jeune homme se maria avec sa sœur; ce qu'il ne devoit point faire. Aussi repartit Nomerfide, ce n'est pas un plaisir commun et ordinaire, qu'une femme de si grande maison épouse un gentilhomme domestique : ainsi si la mort est surprenante, le plaisir aussi est nouveau, et d'autant plus grand,

qu'il est contre l'opinion de tous les sages, et a pour fondement la satisfaction d'un cœur plein d'amour, et un repos de l'ame où Dieu n'est point offensé. Quant à la mort que vous appelez cruelle, il me semble que la mort étant nécessaire, la plus courte est la meilleure : car ne sait-on pas que la mort est un passage qu'on ne peut s'empêcher de franchir? Je regarde comme heureux ceux qui ne languissent pas long - temps dans les fauxbourgs de la mort, et qui d'un bonheur, qui est le seul qu'on puisse nommer bonheur, volent tout d'un coup à une félicité éternelle. Qu'appelez-vous les fauxbourgs de la mort, dit Simontault? Les chagrins, les afflictions, les longues maladies, repliqua Nomerfide. Ceux qui ont à soutenir des douleurs si extrêmes, ou de corps ou d'esprit, qu'ils viennent

à mépriser la mort, et à se plaindre qu'elle vient trop tard, sont dans les fauxbourgs de la mort, et ils vous diront comment se nomment les auberges où ils ont plus soupiré que reposé. La dame dont il s'agit ne pouvoit s'empêcher de perdre son mari par la mort; mais la colère de son frère lui a épargné le déplaisir de voir long-temps ce même mari malade ou chagrin, et elle pouvoit se dire heureuse, en convertissant au service de Dieu la satisfaction et la joie qu'elle avoit avec son époux. Ne comptez-vous pour rien, dit Longarine, la honte qu'elle en eut, et l'ennui de sa prison? Je suis persuadée, répondit Nomerfide, que quand on aime bien, et d'un amour fondé sur le commandement de son Dieu, on ne fait cas de la honte, qu'autant qu'elle diminue l'amour; car la gloire

de bien aimer ne connoit point la honte. Quant à sa prison, comme son cœur étoit tout à Dieu et à son mari, je crois qu'elle ne sentoit guères la perte de sa liberté, et qu'elle regardoit au contraire sa servitude comme une très-grande liberté ; car quand on ne peut voir ce qu'on aime, le plus grand bien qu'on puisse avoir est d'y penser incessamment. La prison n'est jamais étroite quand l'imagination peut s'y promener à l'aise. Il n'y a rien de plus vrai, repartit Simontault, que ce que dit Nomerfide : mais le furieux qui fit cette cruelle séparation devoit se croire bien malheureux, d'offenser, comme il faisoit, Dieu, l'amour et l'honneur.

Je m'étonne, dit Guebron, que les femmes aiment si diversement, et je vois bien que celles qui ont le plus

d'amour, ont le plus de vertu; mais celles qui ont le moins de vertu, font les vertueuses en dissimulant. Il est vrai, dit Parlamente, qu'un cœur vertueux par rapport à Dieu et par rapport aux hommes, aime avec plus de passion qu'un cœur vicieux, parce que le premier ne craint point qu'on voie le fond de ses intentions. J'ai toujours entendu dire, reprit Simontault, que les hommes ne sont point blâmables de rechercher les femmes; car Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour et la hardiesse pour demander, et a donné à celui de la femme la crainte et la chasteté pour refuser. Si l'homme a été puni pour s'être servi du pouvoir qui lui avoit été donné, on lui a fait injustice. Mais n'est-ce pas une bisarrerie extrême, dit Longarine, d'avoir si long-temps loué ce jeune homme à sa sœur? Il

me semble que ce seroit une grande folie, pour ne pas dire cruauté, à un homme qui garde une fontaine, de louer la beauté de son eau à une personne qui languiroit de soif en la regardant, et de la tuer ensuite quand elle en voudroit boire. Le feu de l'éloge qu'il fit du jeune homme, repartit Parlamente, alluma sans contredit le feu de l'amour dans le cœur de la belle, et il eut tort d'éteindre à coups de fusil un feu qu'il avoit lui-même allumé par la douceur de ses paroles. Je suis surpris, dit Saffredant, qu'on trouve mauvais qu'un simple gentilhomme, par ses seuls services et non par aucunes suppositions, vienne à épouser une femme d'une si illustre maison, puisque les philosophes soutiennent que le moindre des hommes vaut mieux que la plus grande et la plus

vertueuse des femmes. C'est parce, dit Dagoucin, que pour entretenir la tranquillité publique, on ne regarde que le degré des maisons, l'âge des personnes et les loix, comptant pour rien l'amour et la vertu des hommes, pour ne pas confondre la monarchie. De là vient que dans les mariages qui se font entre égaux, et suivant le jugement des hommes et des parens, les personnes sont souvent si différentes pour le cœur, pour le tempérament, et pour la condition, qu'au lieu d'entrer dans un engagement qui mène au salut, ils se jettent dans les faubourgs de l'enfer. On en a vu aussi, repliqua Guebron, qui se sont mariés par amour avec des cœurs, des conditions et des tempéramens semblables, sans s'embarrasser de la différence des maisons, et qui n'ont pas laissé de s'en

repentir. En effet, une grande amitié indiscrette se change souvent en jalousie et en fureur. Il me semble, dit Parlamente, que ni l'un ni l'autre n'est louable, et que les personnes qui se mettent à la volonté de Dieu, ne regardent ni à la gloire, ni à l'avarice, ni à la volupté. Ceux-là seulement sont louables, qui par un amour vertueux, soutenu du consentement de leurs parens, désirent de vivre dans l'état du mariage, comme Dieu et la nature l'ordonnent. Quoiqu'il n'y ait point de condition qui n'ait ces peines, j'ai vu cependant ces derniers fournir leur carrière sans se repentir de s'y être engagés. Cette compagnie n'est pas si malheureuse, qu'il n'y ait des mariés de ce caractère. Hircan, Guebron, Simontault et Saffredant jurèrent tous alors qu'ils s'étoient mariés

dans les mêmes intentions, et qu'aussi ils ne s'en étoient jamais repentis. Que cela fût ou non, celles qui y avoient intérêt furent néanmoins si contentes de cette protestation, que ne pouvant, à leur avis, rien entendre de meilleur, elles se levèrent pour en aller rendre graces à Dieu, et trouvèrent que les religieux étoient prêts à dire vêpres. La dévotion finie, on soupa; mais ce ne fut pas sans parler encore de mariage, chacun racontant les aventures qu'il avoit eues pendant qu'il faisoit l'amour; mais comme ils s'interrompoient les uns les autres, on n'a pas pu retenir les contes tout du long, qui ne seroient pas moins agréables que ceux qu'on avoit dits dans le pré. Cette conversation fut si bien de leur goût, que l'heure d'aller se coucher fut plutôt venue qu'ils ne s'en fussent

apperçus. Madame Oysille sentant donc qu'il étoit temps de se retirer, donna occasion à la compagnie d'en faire autant. Chacun prit part à la joie, et les mariés, qui ne dormirent pas, employèrent une partie de la nuit à parler de leur amitié passée, et se donnèrent des témoignages de la présente ; ainsi la nuit se passa agréablement.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le jour ne fut pas plutôt venu, que madame Oysille leur prépara un déjeûné de si bon goût, qu'il fortifia également le corps et l'esprit ; aussi la compagnie y fut-elle si attentive, qu'il sembloit qu'elle n'eût jamais entendu sermon dont elle eût plus

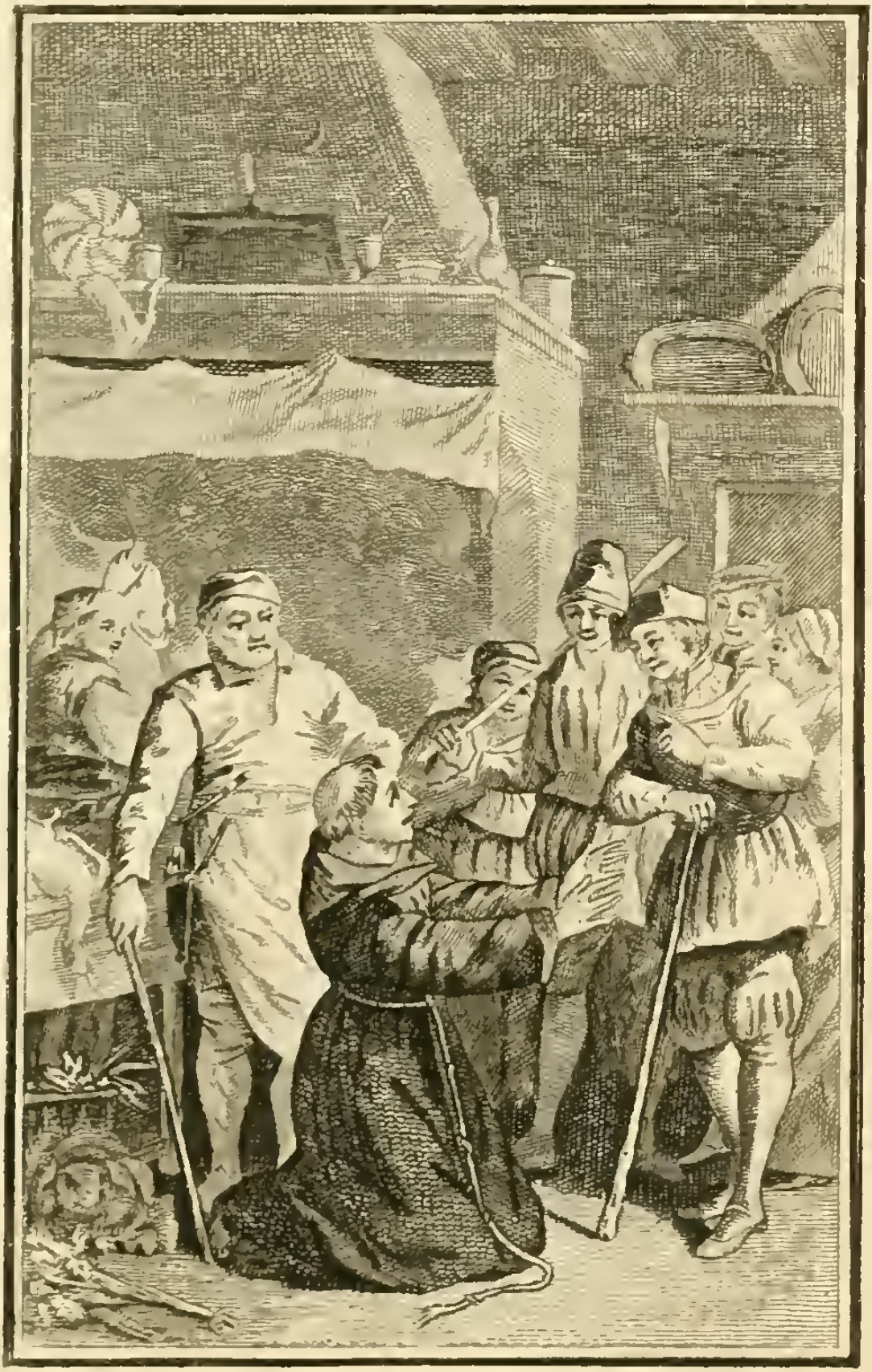
profité. Le second coup de la messe étant sonné, ils s'en allèrent méditer les bonnes choses qu'ils avoient entendues. Après la messe on fit une petite promenade en attendant le dîné, se promettant que la journée seroit aussi belle que la précédente. Saffredant leur dit alors, qu'il trouvoit tant de plaisir à la bonne chère qu'ils faisoient, et à la récréation qu'ils se donnoient, qu'il voudroit qu'on fût encore un mois à faire le pont; mais comme l'abbé ne trouvoit pas son compte à vivre avec tant d'honnêtes gens, qui étoient cause que les pélerins ordinaires ne venoient pas visiter les saints lieux si familièrement, il y faisoit travailler en toute diligence. Quand ils se furent reposés quelque temps, après le dîné, ils retournèrent à leur passe-temps accoutumé, et chacun ayant pris son

siège, on demanda à Parlamente à qui elle donnoit sa voix. Il me semble, dit-elle, que Saffredant commenceroit bien cette journée ; car son visage ne me paroit pas propre à nous faire pleurer. Vous serez donc bien cruelles, mesdames, répondit Saffredant, si vous n'avez pitié d'un cordelier dont je vais vous conter l'histoire. Comme on en a déjà fait d'autres sur le même sujet, vous direz peut-être que ce sont choses arrivées à des dames, et que la facilité de l'exécution a fait sans crainte tenter l'entreprise ; mais ce n'est point cela, et pour vous en convaincre, vous connoîtrez par cet exemple que les cordeliers sont si aveugles dans leur convoitise, qu'ils n'ont ni crainte ni prudence.

XLIe CONTE.

Etrange et nouvelle pénitence donnée par un Cordelier confesseur, à une jeune demoiselle.

L'ANNÉE que Marguerite d'Autriche vint à Cambrai de la part de l'empereur son neveu, pour négocier la paix entre lui et le roi très-chrétien, qui envoya de sa part Louise de Savoie, sa mère, il y avoit à la suite de Marguerite d'Autriche, la comtesse d'Aiguemont, qui passa dans cette assemblée pour la plus belle des Flamandes. Au retour la comtesse d'Aiguemont s'en retourna chez elle. Le temps des Avents étant venu, elle



envoya demander à un couvent de cordeliers un prédicateur, homme de bien, bon pour prêcher et pour confesser la comtesse et sa compagnie. Le gardien qui recevoit beaucoup de bien de la maison d'Aiguemont, et de celle de Piennes dont elle étoit la comtesse, envoya le meilleur prédicateur de la Société, et celui qui passoit pour le plus honnête homme. Il fit fort bien son devoir à prêcher l'Avent, et la comtesse en fut tout-à-fait contente.

La nuit de Noël que la comtesse vouloit recevoir son Créateur, elle fit venir son confesseur; et après s'être bien confessée dans une chapelle bien close, afin que la confession fût plus secrette, elle laissa la place à sa dame d'honneur, qui ne se fut pas plutôt confessée, qu'elle y envoya sa fille. Après que la jeune pénitente eut dit

tout ce qu'elle savoit, le bon confesseur pénétrant quelque chose de son secret, eut envie de lui donner une pénitence extraordinaire, et eut la hardiesse de lui dire : Vos péchés sont si grands, ma fille, que pour y satisfaire, je vous ordonne pour pénitence, de porter ma corde sur votre chair nue. La demoiselle qui ne vouloit pas lui désobéir, répondit : Donnez-la-moi, mon père, et je ne manquerai pas de la porter. Non, ma fille, repliqua le père, il ne seroit pas bon que vous l'attachassiez ; il faut qu'elle soit attachée premièrement par les mêmes mains dont vous devez recevoir l'absolution, et vous serez ensuite absoute de tous vos péchés. La demoiselle se mit à pleurer, et répondit qu'elle n'en feroit rien. Comment ! dit le confesseur, êtes-vous une hérétique, pour refuser les péni-

tences que Dieu et notre mère la sainte Eglise ont ordonnées ? Je sais, repliqua la demoiselle, de la confession l'usage que l'Eglise a commandée. Je veux bien recevoir l'absolution, et faire la pénitence ; mais je ne veux point que vous y mettiez les mains ; car en ce cas je refuse absolument votre pénitence. Cela étant, dit le confesseur, je ne puis pas vous donner l'absolution. Le demoiselle se retira avec un grand trouble de conscience ; car elle étoit si jeune, qu'elle avoit peur d'avoir manqué par le refus qu'elle avoit fait au révérend père. Après que la messe fut dite, et que la comtesse d'Aiguemont eut communié, sa dame d'honneur voulant en faire autant, demanda à sa fille si elle étoit prête ; la fille répondit en pleurant qu'elle ne s'étoit point confessée. Qu'avez-vous donc fait si long-temps

avec le prédicateur, lui dit sa mère? Rien, repliqua la fille; car, comme je n'ai pas voulu faire la pénitence qu'il m'a donnée, il m'a refusé aussi l'absolution. La mère la questionna si sagement, qu'elle sut la pénitence extraordinaire que le moine vouloit donner à sa fille; elle la fit confesser à un autre, et communier ensuite toutes deux.

La comtesse ne fut pas plutôt de retour de l'Eglise, que sa dame d'honneur lui fit des plaintes du prédicateur, et la surprit beaucoup, parce qu'elle avoit fort bonne opinion de lui. Toute sa colère cependant ne l'empêcha pas de rire de la singularité de la pénitence : mais le rire ne l'empêcha pas non plus de châtier le bon père. On le rossa à la cuisine en moine de bonne maison, et à force de coups on lui fit avouer la vérité;

après quoi il fut renvoyé pieds et poings liés à son gardien, qu'on pria de commettre une autre fois de plus honnêtes gens pour prêcher la parole de Dieu.

Si les moines n'ont pas fait difficulté de déclarer leur méchanceté dans une maison si illustre, que ne sont-ils pas capables de faire dans les lieux où ils vont d'ordinaire faire la quête, et où ils ont les occasions si belles, que c'est un miracle s'ils en sortent sans scandale? Cela m'oblige de vous prier, mesdames, de changer votre mépris en compassion, et de considérer que celui qui peut aveugler les cordeliers, n'épargne pas les dames quand il les trouve en beau début. Sans contredit, dit Oysille, voilà un méchant cordelier. Un religieux, un prêtre, un prédicateur, faire un jour de Noël une telle infa-

mie, et la faire dans la maison de Dieu, et sous le sacré voile de la confession, c'est porter l'impiété et la scélératesse au comble. Comment, dit Hircan, croyez-vous que les cordeliers ne soient pas hommes comme les autres, et pour le moins aussi excusables, et sur-tout celui dont il s'agit, qui se voyoit seul de nuit avec une belle fille? S'il eût bien pensé, dit Parlamente, à la naissance de Jésus-Christ que ce jour-là représente, il n'eût jamais eu une si mauvaise intention. Oui, mais vous ne dites pas, interrompit Saffredant, qu'il vouloit aller à l'incarnation, avant que de venir à la naissance. Cependant c'étoit un homme plein de mauvaise volonté, de faire une si criminelle entreprise, et d'en avoir si peu de sujet. Il me semble, repartit Oysille, que la comtesse le fit punir de

manière, que ce pouvoit être un exemple pour les autres du même caractère. Je ne sais, dit alors Nomerfide, si elle fit bien de scandaliser ainsi son prochain, et si elle n'auroit pas mieux fait de lui représenter sa faute en particulier et doucement, que de la divulguer de cette manière. Je crois, dit Guebron, qu'elle auroit bien fait; car il nous est commandé de reprendre le prochain tête-à-tête, avant que de le dire non-seulement à l'église, mais même à personne. Quand un homme n'a plus rien à ménager du côté de l'honneur, il est bien difficile qu'il se réforme, et la raison est que la honte retire autant de gens du péché, que la conscience. Je crois, répondit Parlamente, que chacun doit pratiquer le conseil de l'évangile, et il est bien scandaleux que ceux qui le prêchent fassent le contraire; ainsi

il ne faut point avoir peur de scandaliser ceux qui scandalisent les autres. Il me semble au contraire, qu'il y a du mérite à les faire connoître tels qu'ils sont, afin que nous soyons en garde contre leurs séductions à l'égard du beau sexe qui n'est pas toujours prudent et précautionné. Mais à qui Hircan donnera-t-il sa voix? Puisque vous me le demandez, ce sera à vous même, dit Hircan, à qui nul homme sensé ne la doit refuser. Puisque vous me la donnez, dit Parlamente, je vais vous conter une histoire dont je puis servir de témoin. J'ai toujours entendu dire, que plus est foible le sujet où réside la vertu, plus elle est violemment attaquée par un puissant et redoutable contraire; c'est alors qu'elle est plus louable, et qu'elle paroit mieux telle qu'elle est. En effet, si le fort se défend du fort, ce n'est

pas une merveille ; mais si le foible bat le fort, il en doit être loué de tout le monde. De nommer les personnes, ce seroit, ce me semble, faire tort à la vérité, après l'avoir vue cachée sous un si misérable habit, que personne n'en faisoit cas ; mais rien n'empêche de nommer celle par le moyen de laquelle se sont faites les grandes actions dont je vais vous entretenir.

XLIIe CONTE.

La chaste persévérance d'une jeune fille qui résista aux opiniâtres poursuites d'un des plus grands Seigneurs de France. Agréable dénouement pour la Demoiselle.

Dans une des meilleures villes de la Touraine demeuroit un seigneur de grande et illustre maison, qui dès sa jeunesse avoit été élevé en province. Tout ce que je puis vous dire des perfections et des grandes vertus de ce jeune prince, est qu'il ne trouva jamais son pareil. A l'âge de quinze ans il prenoit plus de plaisir à courre et à chasser, qu'à regarder les dames. Etant un jour dans une

plus l'air d'une fille de qualité, ou d'une princesse, que d'une bourgeoise, fut long-temps à la considérer. Comme il n'avoit jamais aimé, il sentit dans son cœur un plaisir qui ne lui étoit pas ordinaire. De retour dans sa chambre, il s'informa de celle qu'il avoit vue à l'église, et se ressouvint qu'autrefois étant toute jeune elle avoit souvent joué au château avec sa sœur, à laquelle il la fit reconnoître. Sa sœur l'envoya querir, lui fit fort bon accueil, et la pria de la venir voir souvent. Elle y alloit quand il y avoit nôce ou assemblée. Le jeune prince la voyoit volontiers, et si volontiers qu'il songea à l'aimer. Comme il savoit qu'elle étoit de basse naissance, il crut qu'il auroit aisément ce qu'il demandoit. N'ayant pas occasion de lui parler, il lui envoya un gentilhomme de sa chambre, avec

ordre de l'informer de ses intentions, et de conclure avec elle. Elle qui étoit sage et pieuse répondit, qu'elle ne croyoit pas que son maitre qui étoit si bien fait, s'amusât à regarder une fille aussi mal faite qu'elle, d'autant moins qu'au château il y en avoit de si belles, qu'il n'en falloit point chercher d'autres en ville, et qu'elle ne doutoit point qu'il ne lui dît cela d'office, et sans ordre de son maitre. Comme la difficulté rend le désir plus violent, le prince sur cette réponse poussa son dessein avec plus de chaleur que jamais, et lui écrivit, la priant d'ajouter foi à tout ce que le gentilhomme lui diroit de sa part. Elle, qui savoit fort bien lire et écrire, lut sa lettre tout du long. Quelques prières que le gentilhomme lui fit, elle ne voulut jamais y répondre, disant qu'une personne d'aussi petite nais-

sance ne devoit pas se donner la liberté d'écrire à un si grand prince, mais qu'elle le supplioit de ne la croire pas assez sotte pour s'imaginer qu'il l'estimât assez pour l'aimer autant qu'il disoit. Qu'au reste il se trompoit s'il s'imaginoit que parce qu'elle étoit d'une naissance obscure, il feroit d'elle tout ce qu'il voudroit; et que pour lui faire voir le contraire elle se croyoit obligée de lui déclarer, que toute bourgeoise qu'elle étoit, il n'y avoit point de princesse qui eût le cœur mieux placé qu'elle : qu'il n'y avoit point de trésors au monde qu'elle estimât comme l'honneur et la conscience, et lui demandant pour toute grace de ne la point empêcher de garder ce trésor toute sa vie, et de compter qu'elle ne changeroit jamais de sentiment dût, il lui en coûter la vie. Le jeune prince ne trouva pas cette réponse à son gré;

cependant il l'en aimoit encore davantage, et ne manquoit pas de faire mettre son siège où elle alloit à la messe, et où durant tout le service il n'avoit des yeux que pour regarder cette image. Mais quand la belle l'apperçut, elle changea de lieu et alla à une autre chapelle, non qu'elle fût fâchée de le voir, car elle n'eût pas été créature raisonnable, si elle n'avoit pris plaisir à le regarder ; mais elle craignoit d'en être vue, ne s'estimant pas assez pour mériter d'être aimée en vu du mariage, et s'estimant trop pour pouvoir s'accommoder d'un amour déshonnête. Quand elle vit qu'en quelque endroit de l'église qu'elle pût se mettre, le prince faisoit dire la messe tout auprès, elle n'alla plus à cette église, mais à la plus éloignée qu'elle pouvoit trouver. D'ail-

leurs la sœur du prince l'envoyoit querir souvent, mais elle s'excusoit sur quelque indisposition.

Le prince voyant qu'il ne pouvoit lui parler, eut recours à son sommelier, et lui promit de grands biens s'il le servoit dans cette affaire. Le sommelier, tant pour plaire à son maître que pour le profit qu'il en espéroit, promit de le faire volontiers. Il contoit tout les jours au prince tout ce qu'elle disoit et faisoit, et l'assuroit entr'autres choses, qu'elle évitoit tant qu'elle pouvoit les occasions de le voir. Le violent désir qu'il avoit de l'entretenir à son aise lui fit chercher un autre expédient. Comme il commençoit déjà d'être fort bon homme de cheval, il s'avisa d'aller monter ses grands chevaux dans une grande place de la ville, tout devant la mai-

son du sommelier où Françoise demeuroit. Après avoir fait un jour bien des courses et des sauts qu'elle pouvoit voir de sa chambre, il se laissa tomber de cheval dans un grand bourbier. Quoiqu'il ne se fit aucun mal, il ne laissa pas de se plaindre beaucoup, et de demander s'il n'y avoit point de maison où il pût aller changer d'habit. Chacun lui offrit la sienne; mais quelqu'un ayant dit que celle du sommelier étoit la plus proche et la plus honnête, elle fut choisie préférablement à toutes les autres. On lui donna une chambre bien meublée; et comme tous ses habits étoient boueux, il quitta tout jusqu'à la chemise, et se mit au lit. Chacun s'étant retiré pour aller chercher d'autres habits au prince, à la réserve de son gentilhomme, il fit appeler son hôte et son hôtesse, et leur demanda où

étoit Françoise. Il y eut bien de la peine à la trouver, car aussitôt qu'elle avoit vu entrer le prince, elle s'étoit cachée dans le lieu le plus reculé de la maison. Sa sœur la trouva enfin, et la pria de ne faire point difficulté de venir parler à un prince si honnête et si vertueux. Comment, ma sœur, dit Françoise, vous que je regarde comme ma mère, voudriez-vous me conseiller d'aller parler à un prince, duquel comme vous savez, je ne puis ignorer les intentions? Mais sa sœur lui représenta tant de choses, et lui promit tant de ne la pas laisser seule, qu'elle la suivit avec un visage si pâle et si défait, qu'elle étoit plus propre à faire pitié qu'à donner de l'amour. Quand le jeune prince la vit à son lit, il la prit par la main qu'il trouva froide et tremblante. Me croyez-vous, Fran-

çoise, lui dit-il, un homme si dangereux et si cruel, que je mange les femmes en les regardant? Pourquoi craignez-vous si fort un homme qui ne cherche que votre honneur et votre avantage? Vous savez que j'ai cherché partout inutilement les occasions de vous voir et de vous parler. Pour me faire plus de chagrin, vous avez fui les lieux où j'avois accoutumé de vous voir à la messe, et par-là vous m'avez privé de la satisfaction des yeux et de la langue : mais tout cela ne vous a de rien servi. J'ai fait ce que vous avez vu pour venir ici. J'ai couru risque de me rompre le cou en me laissant tomber pour avoir le plaisir de vous parler à mon aise. Je vous prie donc, Françoise, puisqu'il m'en coûte tant, que ma peine ne soit pas inutile, et qu'ayant pour vous tant d'amour, je puisse vous

obliger d'en avoir un peu pour moi. Après avoir long-temps attendu sa réponse, et voyant qu'elle avoit les larmes aux yeux, et n'osoit hausser la vue, il la tira à lui si près, qu'il pensa la baiser. Non, monsieur, lui dit-elle alors, non, ce que vous demandez ne se peut pas. Quoique je ne sois qu'un ver de terre au prix de vous, l'honneur m'est si cher, que j'aimerois mieux mourir que d'y donner la moindre atteinte, quelque plaisir qu'il pût m'en revenir; et la crainte que j'ai que ceux qui vous ont vu venir ici, ne fassent un mauvais jugement de moi, me cause la peur et le tremblement que j'ai. Puisque vous voulez me faire l'honneur de me parler, vous me pardonnerez aussi la liberté que je prends de vous répondre comme l'honneur m'ordonne de faire. Je ne suis, monsei-

gneur, ni assez sotte, ni assez aveugle pour ne voir et ne connoître pas les agrémens que Dieu a mis en vous, et pour ne pas croire que celle qui possédera le cœur et le corps d'un tel prince, sera la femme du monde la plus heureuse. Mais de quoi me sert cela? ce bonheur n'est point pour moi, ni pour une femme de mon rang; et je serois une folle achevée si j'en avois seulement le désir. Pour quelle raison puis-je croire que vous vous adressez à moi, si ce n'est parce que les dames de votre maison que vous aimez, et qui ont tant de grace et de beauté, sont si vertueuses que vous n'osez leur demander ce que la bassesse de ma condition vous fait aisément espérer de moi. Je suis assurée que quand vous auriez de moi ce que vous souhaitez, ce vous seroit un endroit pour entretenir aux dé-

peus de ma foiblesse votre maîtresse, à qui vous feriez valoir vos conquêtes durant deux bonnes heures. Mais je vous prie de croire, monseigneur, que je ne suis pas d'humeur de vous donner ce plaisir. J'ai été nourrie dans une maison où j'ai appris ce que c'est que d'aimer. Mon père et ma mère ont été de vos bons serviteurs. Puis donc qu'il n'a pas plu à Dieu de me faire naître princesse pour vous épouser, ni d'une condition assez relevée pour pouvoir être votre amie, je vous supplie de ne point songer à me mettre au rang des malheureuses, puisqu'il n'y a personne qui vous estime plus que moi, ni qui souhaite avec plus de passion, que vous soyez l'un des plus heureux princes de la chrétienté. Si pour vous divertir vous voulez des femmes de mon état, vous en trouverez assez en ville de plus belles

que moi sans comparaison, et qui vous épargneront la peine de les tant prier. Attachez-vous donc, s'il vous plait, à celles à qui vous ferez plaisir d'acheter leur honneur, et ne fatiguez plus une pauvre fille qui vous aime plus qu'elle-même. Si Dieu demandoit aujourd'hui votre vie ou la mienne, je m'estimerois heureuse d'offrir la mienne pour sauver la vôtre. Si je fuis votre personne, ce n'est pas faute d'amour, mais plutôt parce que j'aime trop votre conscience et la mienne, et que mon honneur m'est plus précieux que ma propre vie. Je vous demande, s'il vous plaît, monseigneur, la continuation de l'honneur de votre bienveillance, et je prierai Dieu toute ma vie pour votre santé et prospérité. Il est vrai que l'honneur que vous me faites, me donnera meilleure opinion de moi-

même parmi les gens de ma sorte ; car, après vous avoir vu, qui est l'homme de ma condition que je daignasse regarder ? Ainsi mon cœur en liberté ne sera dans aucune obligation, sinon dans celle où je veux toujours être de prier Dieu pour vous, qui est tout ce que je puis faire pour vous en ma vie.

Quoique cette réponse ne fût pas selon le désir du prince, il ne put s'empêcher néanmoins de l'estimer autant qu'elle valoit. Il fit tout ce qu'il put pour lui faire croire qu'il n'aimeroit jamais qu'elle ; mais elle étoit si sage, qu'il ne put jamais faire entrer dans son esprit une chose si peu raisonnable. Quoiqu'on dit souvent au prince durant cette conversation, qu'on lui avoit apporté d'autres habits, il étoit si aise et si content, qu'il fit dire qu'il

dormoit. Mais enfin l'heure du souper étant venue, et n'osant manquer de s'y trouver par respect pour sa mère, il se retira, prévenu plus que jamais de l'honnêteté de cette fille. Il en parloit souvent au gentilhomme qui couchoit dans sa chambre. Cet homme s'imaginant que l'argent feroit plus que l'amour, lui conseilla de faire offrir à la belle une somme considérable en récompense de la faveur qu'il lui demandoit. Comme la mère du jeune prince étoit sa trésorière, et qu'il n'avoit que peu d'argent pour ses menus plaisirs, il emprunta, et fit de son fonds et de la bourse de ses amis, une somme de cinq cents écus, qu'il envoya à Françoise par son gentilhomme, avec ordre de la prier de traiter son maître avec plus d'humanité. Mais quand elle vit le présent, elle dit au gentil-

homme : Dites à monsieur, je vous prie, que mon cœur est si noble et si généreux, que si j'étois d'humeur de faire ce qu'il désire de moi, la bonne mine et les agrémens qui sont en lui m'auroient déjà vaincue ; mais tout cela n'étant pas capable de me faire faire la moindre démarche au préjudice de l'honneur, tout l'argent du monde ne sauroit rien faire. Vous lui reporterez le sien, s'il vous plaît ; car j'aime mieux une honnête pauvreté, que tous les biens qu'on pourroit me donner. Cette rudesse fit croire au gentilhomme, qu'un peu de violence en viendroit à bout, et s'avisa de la menacer de l'autorité et de la puissance de son maître. Faites peur du prince, lui dit-elle en riant, à celles qui ne le connoissent pas. Pour moi je sais qu'il est si sage et si vertueux, que je ne saurois croire que vous di-

siez cela par son ordre, et je suis persuadée qu'il vous en désavouera si vous le lui dites. Mais quand vous parleriez par son ordre, je vous déclare qu'il n'y a ni tourment ni mort qui puissent me faire changer de sentiment : car, comme je vous l'ai dit, puisque l'amour n'a point changé mon cœur, tous les maux et les biens qu'on pourroit me faire ne seroient pas capables d'en venir à bout.

Le gentilhomme qui avoit promis à son maître de l'humaniser, lui porta cette réponse avec un dépit qu'on ne peut décrire, et lui conseilla de pousser sa pointe par tous les moyens possibles, en lui représentant qu'il lui seroit honteux d'avoir entrepris une telle conquête, et de n'y avoir pas réussi. Le jeune prince qui ne vouloit employer que des moyens

honnêtes, craignant d'ailleurs que le bruit s'en répandant, sa mère ne vînt à le savoir, et ne se mît en colère contre lui, n'osa rien entreprendre, jusques à ce que le gentilhomme lui eût donné un moyen qui lui paroissoit si bon, qu'il croyoit déjà la tenir. Pour cet effet il parla au sommelier. Comme il étoit résolu de servir son maître à quelque prix que ce fût, il consentit à tout ce qu'on voulut. Il fut donc dit que le sommelier prieroit sa femme et sa belle-sœur d'aller voir faire vendanges à une maison qu'il avoit près de la forêt. Il n'en eut pas plutôt fait la proposition, qu'elles y consentirent volontiers. Le jour du départ étant venu, il en avertit le prince, qui résolut d'y aller accompagné de son seul gentilhomme; mais Dieu voulut que sa mère ouoit ce jour-là

le plus beau cabinet du monde, et avoit tous ses enfans pour lui aider; de sorte que l'heure de partir passa avant que le prince pût s'échapper. Le sommelier s'étoit surpassé pour rendre service à son maître; il fit faire la malade à sa femme, et étant à cheval avec sa belle-sœur en croupe, elle lui vint dire qu'elle ne pouvoit y aller. Quand il vit que l'heure passoit, et que le prince ne venoit point : Je crois, dit-il à sa belle-sœur, que nous pouvons bien nous en retourner en ville. Qui nous en empêche, dit Françoise? J'attendois mousieur, répondit le sommelier, qui m'avoit promis de venir ici. Sa sœur comprenant fort bien sa méchanceté, lui dit: Ne l'attendez plus, mon frère; car je sais qu'il ne viendra point aujourd'hui. Le frère la crut, et la ramena. Quand ils furent

arrivés, elle fit connoître à son frère qu'elle n'étoit pas satisfaite de lui, et lui dit franchement, qu'il étoit le valet du diable, et qu'il faisoit plus qu'on ne lui commandoit : elle lui dit qu'elle étoit bien assurée que c'étoit son ouvrage et celui du gentilhomme, et non du prince, et qu'on aimoit mieux l'applaudir dans ses foiblesses et gagner de l'argent, que de faire le devoir de bons serviteurs : mais que puisqu'elle le connoissoit, elle ne demeureroit plus chez lui. Sur cela elle envoya querir son frère pour l'emmener en son pays, et sortir incontinent de chez sa sœur.

Le sommelier ayant manqué son coup, alla au château pour savoir pourquoi le prince n'étoit pas venu. Il n'y fut guère qu'il ne le vit sur sa mule, sans autre suite que le gentilhomme son confident. Hé bien,

dit le prince en le voyant, est-elle encore là? Le sommelier lui dit ce qui s'étoit passé, et le prince fut bien fâché d'avoir manqué au rendez-vous, qu'il regardoit comme un coup de partie, et comme le dernier moyen qu'il croyoit pouvoir tenter. Voyant donc qu'il n'y avoit point de remède, il la chercha tant, qu'il la trouva en une compagnie d'où elle ne pouvoit pas fuir. Il s'emporta fort contre elle au sujet des rigueurs qu'elle avoit pour lui, et de ce qu'elle vouloit quitter son frère. Françoise lui dit, qu'elle n'avoit jamais trouvé un homme plus dangereux, et qu'il lui étoit bien obligé, puisqu'il employoit pour son service non seulement son corps et son bien, mais aussi son ame et sa conscience. Le prince ne pouvant pas s'empêcher de sentir qu'il n'y avoit plus rien à espérer, fit résolution de

ne la presser pas davantage, et eut toute sa vie beaucoup d'estime pour elle. Un domestique du prince, charmé de la vertu de cette fille, la voulut épouser ; mais elle ne put jamais se résoudre à donner parole sans approbation et le commandement du jeune prince, en qui elle avoit mis toute son affection. Elle lui en fit parler ; il y consentit, et le mariage fut fait. Elle a vécu toute sa vie en bonne réputation, et le prince lui fit beaucoup de bien.

Que dirons-nous ici, mesdames? avons-nous le cœur si bas que de faire nos serviteurs nos maîtres? Ni l'amour ni les tourmens n'ont pu vaincre celle dont je viens de vous faire l'histoire. Remportons à son exemple des victoires sur nous-mêmes. Rien n'est plus louable que de vaincre ses

passions. Je ne trouve qu'un mal à cela, dit Oysille, c'est que des actions si vertueuses n'aient été faites du temps des historiographes. Ceux qui ont tant loué Lucrèce, l'auroient laissée au bout de la plume pour décrire bien au long les vertus de celle-ci. Je les trouve si grandes, que je ne saurois le croire si nous n'avions juré de dire la vérité. Je ne trouve pas sa vertu si grande que vous la faites, dit Hircan. Vous avez vu assez de malades dégoûtés, qui laissoient des viandes bonnes et saines, pour en manger de mauvaises et de mal-saines. Peut-être que cette fille en aimoit quelqu'autre qui lui faisoit mépriser des personnes du premier rang. Parlamente répondit à cela, que la vie et la fin de cette fille avoient fait voir, qu'elle n'avoit jamais aimé que celui qu'elle aimoit plus que sa vie, mais

non pas plus que son honneur. Otez-vous cela de l'esprit, dit Saffredant, et apprenez d'où est venu ce terme d'honneur que les prudes font tant valoir. Peut-être que celles qui en parlent tant ne savent ce que ce mot signifie. Du temps que les hommes n'étoient pas trop malins, au siècle d'or si vous voulez, l'amour étoit si naïf et si fort, qu'on ne savoit ce que c'étoit que dissimulation, et que celui qui aimoit le plus étoit le plus estimé. Mais la malignité, l'avarice, et le péché s'étant emparés du cœur des hommes, ils en chassèrent Dieu et l'amour, et mirent en leur place l'amour-propre, l'hypocrisie et la feinte. Les dames voyant qu'elles n'avoient pas la vertu du véritable amour, et que l'hypocrisie étoit fort odieuse parmi les hommes, lui donnèrent le nom d'honneur. Celles donc

qui ne pouvoient avoir ce véritable amour, disoient que l'honneur le leur défendoit. Elles en ont fait une si cruelle loi, que celles même qui aiment parfaitement dissimulent, et croient que cette vertu est un vice : mais celles qui ont un bon entendement et un jugement sain ne tombent jamais dans cette erreur ; elles connoissent la différence qu'il y a entre les ténèbres et la lumière, et savent que le véritable amour consiste à faire voir la chasteté du cœur, qui ne doit vivre que d'amour, et non se faire honneur de la dissimulation qui est un vice. Cependant, dit Dagoucin, on dit que l'amour le plus secret est le plus louable. Secret, dit Simontault, pour ceux qui pourroient en mal juger ; mais clair et pour le moins connu aux deux personnes qui s'aiment. Je l'entends ainsi,

répondit Dagoucin : néanmoins il vaudroit mieux qu'il fût ignoré d'un côté et connu d'un tiers. Je crois que cette femme aimoit d'autant plus fortement, qu'elle ne se déclaroit point. Quoi qu'il en soit, dit Longarine, il faut estimer la vertu, dont la plus grande est de vaincre son cœur. Quand je considère les moyens et les occasions qu'elle avoit, je soutiens qu'elle se pouvoit nommer femme forte. Puisque vous jugez de la grandeur de la vertu, repartit Saffredant, par la mortification de soi-même, le prince étoit plus louable qu'elle : et pour en convenir, il n'y a qu'à considérer l'amour qu'il avoit pour elle, la puissance, l'occasion et les moyens dont il pouvoit se servir ; cependant il ne le fit pas pour ne pas violer la règle de la véritable amitié, qui rend le pauvre égal au prince, et

se contenta d'employer les moyens que l'honnêteté permet. Il y en a beaucoup, reprit Hircan, qui n'auroient pas fait cela. Il est d'autant plus à estimer, repliqua Longarine, qu'il a vaincu la malice commune aux hommes. Qui peut faire du mal, et ne le fait point, est sans contredit bienheureux. Vous me faites souvenir, dit Guebron, d'une femme qui craignoit plus d'offenser les hommes que Dieu, son honneur et l'amour. Contez-nous cette histoire, je vous prie, dit Parlamente, et pour cet effet je vous donne ma voix. Il y a, dit Guebron, des gens qui ne reconnoissent point de Dieu, ou s'ils en croient un, ils le regardent comme si éloigné d'eux, qu'il ne peut ni voir ni apprendre les mauvaises actions qu'ils font : ou s'il les voit, ils le croient si nonchalant et si peu soi-

gneux de ce qui se passe ici-bas, qu'il ne les punit pas. De ce sentiment étoit une demoiselle dont je déguiserai le nom pour l'honneur de sa race, et que j'appellerai Camille. Elle disoit souvent, que celui qui n'avoit besoin que de Dieu étoit bienheureux, pourvu qu'elle pût conserver son honneur devant les hommes. Mais vous verrez, mesdames, que sa prudence et son hypocrisie ne l'ont pas garantie. Son secret a été révélé, comme vous verrez par son histoire, où je ne dirai rien qui ne soit vrai, hormis les noms des personnes et des lieux que je changerai.

audenberg Del. Jourdan Sculp.

XLIIIe CONTE.

Hypocrisie d'une Dame de Cour, découverte par le dénouement de ses amours qu'elle croyoit cacher.

Une grande princesse et de grande autorité demeuroit dans un très-beau château, et avoit avec elle une demoiselle nommée Camille, fille fière et audacieuse, et de laquelle néanmoins sa maîtresse étoit si abusée, qu'elle ne faisoit rien que par son conseil, la croyant la plus sage et la plus vertueuse demoiselle de son temps. Cette fille déclamoit si fort contre l'amour, que quand elle voyoit quelqu'un amoureux d'une de ses compagnes, elle les censuroit tous deux

fort aigrement, et en faisoit à sa maîtresse un rapport fort désavantageux ; de sorte qu'on la craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit. Pour elle, jamais elle ne parloit à homme que tout haut, et avec tant de fierté, qu'elle passoit pour être tout-à-fait ennemie de l'amour ; mais dans le cœur elle étoit tout autre chose. En effet, il y avoit un gentilhomme au service de sa maîtresse, dont elle étoit si amoureuse, qu'elle n'en pouvoit plus. Cependant elle aimoit tant sa gloire, et la réputation qu'elle s'étoit acquise lui étoit si chère, qu'elle dissimuloit entièrement sa passion. Après un an de souffrance sans vouloir se soulager comme les autres par les yeux et par la langue, son cœur fut si enflammé, qu'elle vint chercher le dernier remède, et pour conclusion crut qu'il valoit mieux satisfaire son

désir, pourvu qu'il n'y eût que Dieu qui connût son cœur, que d'en faire confidence à un qui pût révéler son secret. Cette résolution prise, un jour qu'elle étoit dans la chambre de sa maîtresse, et qu'elle regardoit sur une terrasse, elle vit celui qu'elle aimoit si fort qui s'y promenoit. Après l'avoir regardé, jusqu'à ce que l'obscurité le dérobât à sa vue, elle appela un petit page qu'elle avoit, et lui montrant le gentilhomme : Voyez-vous bien, lui dit-elle, ce gentilhomme pourpoint de satin cramoisi, et qui a une robe fourrée de loup-cervier ? Allez lui dire qu'il y a quelqu'un de ses amis qui veut lui parler, et qui l'attend dans la galerie du jardin. Pendant que le page y alla, elle passa par la garde-robe de la chambre de sa maîtresse, et se rendit à la galerie, après avoir baissé sa cornette et pris son mas-

que. Quand le gentilhomme fut à la galerie, elle alla d'abord fermer les deux portes par lesquelles on pouvoit venir sur eux, et l'embrassant de toute sa force sans ôter son masque, elle lui dit le plus bas qu'elle put : Il y a long-temps, mon ami, que l'amour que j'ai pour vous m'a fait souhaiter de trouver le lieu et l'occasion de pouvoir vous entretenir ; mais la crainte de mon honneur a été pendant quelque temps si forte, que j'ai été contrainte, malgré moi, de dissimuler ma passion. Mais enfin l'amour l'a emporté sur la crainte ; et comme votre honnêteté m'est connue, je vous déclare que si vous voulez me promettre de m'aimer, et de n'en jamais parler à personne, ni vous informer qui je suis, je serai toute ma vie votre fidelle et bonne amie, et je vous assure que je n'aimerai jamais que vous : mais

j'aimerois mieux mourir que de vous dire qui je suis. Le gentilhomme lui promit tout, et l'encouragea par ce moyen à lui rendre la pareille, c'est-à-dire à ne lui rien refuser. C'étoit en hiver vers les cinq et six heures du soir, où par conséquent les yeux ne servoient pas de grand'chose. Mais si les yeux étoient inutiles, les mains ne l'étoient pas. En touchant ses habits il trouva qu'ils étoient de velours, étoffe riche en ce temps-là, et qui n'étoit que pour les personnes du premier rang. Autant que la main en put juger, il trouva tout ce qui étoit dessous propre et en bon état. S'il tâcha de la régaler du mieux qu'il lui fut possible, elle fit si bien de son côté que le chevalier s'apperçut aisément qu'elle étoit mariée.

Etant sur le point de s'en retourner d'où elle venoit, le chevalier lui dit :

Je fais beaucoup de cas de l'avantage que vous m'avez accordé sans le mériter; mais j'en ferai encore plus de celui que vous m'accorderez à ma prière. Je suis si satisfait d'une pareille grace, que je vous supplie de me dire si je dois en espérer la continuation, et de quelle manière il vous plaira que j'en use; car ne pouvant pas vous connoître, le moyen de pouvoir ailleurs vous demander la même faveur? Ne vous mettez point en peine, répondit la belle, et comptez que tous les soirs après que ma maîtresse aura soupé, je ne manquerai pas de vous envoyer querir, pourvu que vous soyez à cette heure-là sur la terrasse où vous étiez tantôt. Je vous manderai seul, et vous vous souviendrez surtout de ce que vous avez promis : cela voudra dire que je vous attends dans cette galerie. Mais si

vous entendez parler d'aller à la viande, vous pourrez ou vous retirer, ou venir à la chambre de ma maîtresse. Je vous prie surtout de n'avoir jamais envie de me connoître, si vous ne voulez pas rompre avec moi.

La belle et le cavalier s'en allèrent chacun de son côté. Leur intrigue dura long-temps sans qu'il pût jamais savoir qui elle étoit. Il avoit une envie merveilleuse d'en être éclairci. Il ne pouvoit pas s'imaginer qui ce pouvoit être, et ne concevoit pas qu'il y eût de femme au monde qui ne voulût pas être vue et aimée. Comme il avoit entendu dire à certains prédicateurs ignorans, que qui auroit vu le diable au visage n'aimeroit jamais, il s'imagina que ce pouvoit être quelque malin esprit. Pour s'en éclaircir, il résolut de savoir qui étoit celle qui le recevoit si bien. Une autre fois

donc qu'elle lui manda de la venir trouver, il prit de la craie, et en l'embrassant lui fit une marque sur l'épaule sans qu'elle s'en apperçût. Aussitôt qu'elle s'en fut allée, le gentilhomme fut à la chambre de la princesse, et se tint à la porte pour regarder les épaules de celles qui entreroient. Il ne fut pas long-temps sans voir entrer mademoiselle Camille, marchant avec tant de fierté, qu'il n'osoit la regarder comme les autres, persuadé que ce ne pouvoit pas être elle. Mais comme elle eut le dos tourné, il vit la marque de craie blanche, et fut si étonné, qu'il eut de la peine à en croire ses yeux. Cependant, après avoir considéré sa taille qui étoit toute semblable à celle qu'il touchoit, et les traits de son visage qui pouvoient se connoître en touchant, il demeura convaincu que c'é-

toit elle, et fut fort aise de voir qu'une femme qui n'avoit jamais eu le bruit d'avoir de galant, et qui étoit en réputation d'avoir refusé tant d'honnêtes gens, se fût enfin fixée à lui seul.

L'amour qui s'ennuie de toutes les conditions, ne put souffrir qu'il jouît long-temps du plaisir qu'il goûtoit avec Camille. Le cavalier conçut si bonne opinion de ses charmes, et se flatta de si belles espérances, qu'il résolut de lui faire connoître son amour, s'imaginant que, dès qu'il seroit connu, il auroit sujet d'aimer avec encore plus de passion. Un jour que la princesse se promenoit dans le jardin, Camille alla se promener dans une autre allée. Le gentilhomme la voyant seule s'avança pour l'entretenir, et feignant de ne l'avoir pas vue ailleurs, lui dit : Il y a long-temps, mademoiselle, que je vous aime, et

que je n'ose vous le dire, de peur de vous déplaire. Cette contrainte m'est si fâcheuse, qu'il faut, ou parler, ou mourir ; car je ne crois pas que personne puisse vous aimer comme je vous aime. Camille l'interrompant, et le regardant d'un œil menaçant : Avez-vous appris, lui dit-elle en grosse colère, que j'aie jamais eu d'amant? Je suis assurée que non, et je suis surprise que vous soyez assez hardi pour tenir un tel langage à une si honnête femme que moi. Vous m'avez assez pratiquée ici, pour connoître que je n'ai jamais aimé que mon mari. Ainsi donnez-vous bien de garde de me parler à l'avenir sur le même ton. Le gentilhomme surpris d'une si profonde hypocrisie, ne put s'empêcher de rire. Vous n'êtes pas toujours si sévère, mademoiselle, lui dit-il. Que vous sert-il de dissimuler avec

moi ? Ne vaut-il pas mieux s'aimer parfaitement qu'imparfaitement ? Je ne vous aime ni parfaitement ni imparfaitement, repliqua Camille, et je vous regarde comme les autres serviteurs de ma maîtresse. Mais si vous continuez à me parler de cette manière, je pourrai bien vous haïr, de sorte que vous vous repentirez de m'en avoir donné sujet. Le gentilhomme poussant sa pointe, lui dit : Et où sont, mademoiselle, les caresses que vous me faites quand je ne puis vous voir ? Pourquoi m'en priver, maintenant que le jour me découvre votre beauté, accompagnée de tant d'agrémens ? Vous êtes hors du sens, lui dit Camille, en faisant un grand signe de croix, ou vous êtes le plus scélérat menteur de tous les hommes. Je ne crois pas vous avoir jamais fait plus ou moins de caresse que je

fais à présent. Comment l'entendez-vous, je vous prie ? Le pauvre gentilhomme croyant mieux la mettre à la raison, lui nomma le lieu où il l'avoit vue, et lui dit la marque de craie qu'il lui avoit faite pour la connoître. Son emportement fut si outré qu'au lieu de revenir à elle-même, elle lui dit qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, et qu'il avoit inventé contr'elle un si infame mensonge, mais qu'elle tâcheroit de l'en faire repentir. Lui qui savoit le crédit qu'elle avoit auprès de sa maîtresse, fit ce qu'il put pour l'appaiser ; mais tout cela fut inutile. Elle le quitta avec fureur, et s'en alla où étoit sa maîtresse, qui quitta sa compagnie pour entretenir Camille qu'elle aimoit comme elle-même. La princesse la voyant si émue, lui demanda ce qu'elle avoit. Camille ne lui cacha rien, et

lui conta tout ce que le gentilhomme lui avoit dit avec un tour si malin et si désavantageux au pauvre gentilhomme, que dès le soir même sa maitresse lui fit dire de se retirer chez lui incessamment, et sans parler à personne, et qu'il y demeurât jusqu'à nouvel ordre. Il obéit, de peur de pis. Tant que Camille fut chez la princesse, le cavalier en demeura exilé sans recevoir aucunes nouvelles de Camille, qui lui avoit promis qu'il la perdroit dès qu'il tâcheroit de la connoître.

Vous voyez, mesdames, que Camille, qui avoit préféré la gloire du monde à sa conscience, a perdu l'une et l'autre, car tout le monde sait aujourd'hui ce qu'elle vouloit cacher, et à son mari et à son amant; et pour avoir voulu éviter d'être moquée d'un seul, elle s'est rendue l'objet de la

raillerie de tout le monde. On ne peut pas dire pour l'excuser, que son amour étoit un amour naïf, de la simplicité duquel chacun a pitié ; car on voit, et c'est ce qui la rend doublement condamnable, que son dessein étoit de couvrir la malice de son cœur du manteau de la gloire et de l'honneur, et de passer devant Dieu et devant les hommes pour autre qu'elle n'étoit. Mais celui qui ne donne point sa gloire à un autre, voulut la démasquer, et la faire paroître doublement infame. Voilà, dit Oysille, une femme bien inexcusable ; car qui peut parler pour elle, puisque Dieu, l'honneur et l'amour sont ses accusateurs ? Qui, dit Hircan ? Le plaisir et la folie, qui sont deux grands avocats pour les dames. Si nous n'avions pas d'autres avocats, répondit Parlamente, notre cause seroit mal

défendue. Celles qui se laissent vaincre au plaisir, ne doivent plus se nommer femmes, mais hommes, dont la fureur et la débauche des femmes relèvent l'honneur au lieu de lui donner atteinte. Un homme qui se venge de son ennemi, et qui le tue pour un démenti, passe pour un homme brave, et l'est en effet. C'est la même chose quand il aime une douzaine de femmes avec la sienne. Mais l'honneur des femmes a un autre fondement, c'est-à-dire, la douceur, la patience et la chasteté. Vous parlez des sages, repartit Hircan. Je n'en veux point connoître d'autres, repliqua Parlamente. S'il n'y en avoit point de folles, dit Nomerfide, ceux qui veulent être crus de tout ce qu'ils disent et font, pour corrompre la simplicité des femmes, se trouveroient bien loin de leur compte. Je vous

prie, Nomerfide, dit Guebron, que je vous donne ma voix, afin que vous faſſiez un conte ſur ce ſujet. Je vous en dirai un, répondit Nomerfide, autant avantageux à un amant, que le vôtre eſt déſavantageux aux femmes qui ne ſont pas ſages.

XLIVe. CONTE.

Deux amans qui jouirent habilement de leurs amours, dont le dénouement fut heureux.

Il y avoit à Paris deux bourgeois, l'un politique et l'autre marchand de draps et soie, qui s'étoient toujours fort aimés, et se fréquentoient fort familièrement. Le politique avoit un jeune fils nommé Jacques, jeune homme assez mettable en bonne compagnie, qui, à la faveur de son père, alloit souvent chez le marchand, qui avoit une belle fille nommée Françoise. Jacques fit si bien auprès de Françoise, qu'il sentit qu'elle n'ai-

moit pas moins qu'elle étoit aimée. Sur ces entrefaites on envoya une armée en Provence pour s'opposer à la descente que Charles d'Autriche avoit dessein d'y faire. Jacques fut obligé de suivre l'armée, parce que sa charge l'y appeloit. A peine fut-il au camp, qu'il reçut nouvelles de la mort de son père. Cette nouvelle fut un double chagrin pour lui ; l'un la perte d'un père qui lui étoit nécessaire, et l'autre l'incommodité qu'il prévoyoit bien qu'il auroit de voir sa maîtresse à son retour aussi souvent qu'il l'avoit espéré. Le temps lui fit oublier le premier, et rendit l'autre plus sensible. Comme la mort est naturelle, et qu'il est ordinaire que les pères meurent plutôt que les enfans, aussi la douleur qu'on a de leur mort se dissipe peu à peu. C'est toute autre chose de l'amour ; car au lieu de nous

apporter la mort, il nous apporte la vie, en nous donnant des enfans qui nous rendent immortels par manière de dire : et c'est principalement cela qui rend nos désirs plus ardens. Jacques étant donc de retour à Paris, ne songea qu'à renouer avec le marchand, en vue de faire commerce de la marchandise la plus précieuse qu'il eût, sous prétexte de pure amitié. Comme Françoise avoit de la beauté et de l'esprit, et qu'il y avoit longtemps qu'elle étoit mariable, elle avoit eu plusieurs soupirans pendant l'absence de Jacques : mais soit que le père fût avare, ou que n'ayant que cette enfant il voulût la bien placer, il n'avoit pas fait grand cas de tous ces soupirans. Comme on n'attend pas aujourd'hui à se scandaliser qu'on en ait juste sujet, et surtout quand il s'agit d'une chose qui regarde l'hon-

neur du sexe, cela fit mal parler de Françoise. Le père, ne voulant pas faire comme beaucoup d'autres qui, au lieu de censurer les vices de leurs femmes et de leurs enfans, semblent au contraire les y porter, ne fit ni le sourd ni l'aveugle au bruit populaire, et observa sa fille de si près, que ceux mêmes qui ne la fréquentoient que sous prétexte de mariage, ne la voyoient que rarement, et toujours avec sa mère. Il ne faut pas demander si une pareille vigilance fut fâcheuse à Jacques, qui ne pouvoit s'imaginer qu'on la traitât si durement sans quelque raison importante qui lui étoit inconnue. Cette conjecture le chagrinoit, et partageoit son esprit entre l'amour et la jalousie. Résolu d'en savoir la raison à quelque prix que ce fût, il voulut s'éclaircir, avant toutes choses, si elle avoit toujours les

mêmes bons sentimens pour lui. Il fit tant d'allées et de venues, qu'il trouva moyen, un matin à la messe, de se placer assez près d'elle, et connut à son air qu'elle avoit de la joie de le revoir. Comme il savoit que la mère n'étoit pas si sauvage que le père, il prenoit quelquefois la liberté, les voyant sortir pour aller à l'église, de les aborder avec la familiarité et l'honnêteté ordinaire avec laquelle on a accoutumé d'en user avec les gens pour qui on a de la déférence ; et cela comme si le pur hasard les avoit fait rencontrer ; le tout en vue de préparer les choses pour le dessein qu'il se proposoit. En un mot, l'an du deuil de son père étant presque expiré, il résolut, en changeant d'habit, de se mettre sur le bon pied, et de faire honneur à ses ancêtres. Il en parla à sa mère qui le trouva bon, et qui

souhaitoit de le voir bien marié avec d'autant plus de passion, qu'elle n'avoit pour tous enfans que lui, et une fille qui étoit déjà avantageusement mariée. La mère qui avoit de l'honneur et de la grandeur d'ame, encourageoit son fils à la vertu, en lui représentant l'exemple d'une infinité de jeunes gens de son âge qui s'avançoient d'eux-mêmes, ou faisoient voir au moins qu'ils étoient dignes des parens qui leur avoient donné le jour. N'étant donc plus question que de savoir où ils jeteroient leur plomb, la bonne femme dit à son fils : Je suis d'avis, Jacques, d'aller chez le compère Pierre (c'étoit le père de Françoise); il est de nos amis, et ne voudroit pas nous tromper. C'étoit justement ce qu'il demandoit : cependant il tint bon, et dit : Nous en prendrons où nous trouverons

notre avantage et le meilleur marché. Toutefois, comme le compère Pierre étoit intime ami de feu mon père, je serai bien aise que nous nous adressions à lui avant que d'aller ailleurs. La mère et le fils allèrent voir un matin le compère Pierre, qui les reçut fort bien, comme vous savez que les marchands savent faire lorsqu'ils sentent du profit. Ils firent déplier quantité de draps de soie, et mirent à part ce qu'il leur falloit; mais ils ne purent convenir de prix : ce que Jacques fit exprès parce que la mère de sa maîtresse ne paroissoit pas. Ils sortirent enfin sans rien acheter, et allèrent voir ailleurs. Mais Jacques ne trouvant rien de beau que chez sa maîtresse, ils y retournèrent quelque temps après. La mère de Françoise s'y trouva et les reçut le mieux du

monde. Après les petites façons qui sont dans ses sortes de boutiques, la marchande estimoit ses marchandises plus que n'avoit fait son mari. Vous êtes bien rigoureuse, madame, lui dit Jacques. Voilà ce que c'est. Nous avons perdu notre père, et l'on ne nous connoît plus. En disant cela il fit semblant de s'essuyer les yeux, comme si l'idée paternelle lui eût fait répandre des larmes : mais ce n'étoit que pour mieux acheminer les choses. La mère de Jacques qui y alloit à la bonne foi, dit là-dessus d'un ton dolent : Depuis la mort du pauvre homme, nous ne nous sommes non plus fréquentés, que si nous ne nous étions jamais connus : voilà le cas qu'on fait des pauvres veuves. On se fit alors de nouvelles caresses, et on se promit mu-

tuellement de se visiter plus souvent qu'on n'avoit jamais fait. Sur cela il vint d'autres marchands que le mari conduisit lui-même dans l'arrière-boutique. Le jeune homme profitant du moment favorable, dit à sa mere : Madame visitoit souvent autrefois, les jours de fêtes, les saints lieux qui sont dans notre quartier et principalement les couvens. Si en passant elle se donnoit la peine de venir quelquefois prendre de son vin, elle nous feroit beaucoup d'honneur et de plaisir. La marchande qui ne se défioit de rien, répondit qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle avoit résolu d'y faire un voyage, et que s'il faisoit beau, elle pourroit bien y aller le dimanche suivant, et ne manqueroit pas de se donner l'honneur d'aller voir la demoiselle. Cette conclusion fut suivie de celle du

marché ; car pour peu de chose il ne falloit pas laisser perdre une si belle occasion.

Les choses étant en cet état, Jacques, considérant qu'il ne pouvoit lui seul venir à bout de son dessein, résolut de le confier à son fidèle ami. Ils prirent de si bonnes mesures ensemble, qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécution. Le dimanche étant venu, la marchande et sa fille ne manquèrent pas, au retour de leur dévotion, de passer chez la veuve, qu'elles trouvèrent avec une de ses voisines, causant dans une galerie du jardin, et sa fille qui se promenoit alors dans les allées avec son frère et son ami qui avoit nom Olivier. Jacques voyant sa maîtresse, composa son visage de manière qu'il ne changea aucunement de contenance. Il alla donc recevoir la mère et la fille

avec un air gai. Comme les vieux cherchent d'ordinaire les vieux, les trois s'assirent sur un banc, le dos tourné du côté du jardin, dans lequel peu à peu les deux amans entrèrent, et allèrent en se promenant au lieu où étoient les deux autres. Ils se firent quelques caresses de compagnie et se promenèrent tout de nouveau. Durant cette promenade, Jacques conta si bien à Françoise son glorieux martyre, qu'elle ne pouvoit accorder et n'osoit refuser ce que son amant lui demandoit. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître qu'elle en tenoit. Je dois vous dire que pendant cette conversation ambulante, ils passoient et repassoient souvent le long du banc où les bonnes femmes étoient assises pour prévenir les soupçons, parlant toujours de choses vulgaires et familières, et

folâtrant de temps en temps dans le jardin. Les bonnes femmes s'accoutumèrent si bien au bruit, durant une demi-heure, que Jacques fit enfin signe à Olivier, qui joua si bien son personnage avec l'autre fille qu'il entretenoit, qu'elle ne s'apperçut point que les amans entrassent dans un préau couvert de cerisiers et bien clos de haies de rosiers et de groseliers fort hauts, faisant semblant d'aller abattre des amandes à un coin du préau, mais en effet pour abattre des prunes. Aussi Jacques, au lieu de donner la cotte-verte à sa maîtresse, lui donna la cotte-rouge, et la lui donna si bien, que la couleur lui en vint au visage, se trouvant surprise un peu plutôt qu'elle ne pensoit.

Comme les prunes étoient mûres, ils les eurent cueillies en si peu de

temps, qu'Olivier même ne put le croire, que quand il vit que Françoise baissoit la vue, et paroissoit toute honteuse. Cela le fit défier de la vérité, parce qu'auparavant elle alloit la tête levée, sans craindre qu'on vît dans ses yeux la veine qui doit être rouge devenue de couleur d'azur. Jacques s'en apperçut, et le mit à la raison en lui faisant les remontrances nécessaires. Les amans firent encore deux ou trois tours de jardin; mais ce ne fut pas sans que la belle dît en pleurant et soupirant : Hélas ! est-ce pour cela que vous m'aimiez? Si je l'eusse pensé, mon Dieu ! que ferai-je? Me voilà perdue pour toute ma vie. Quel cas ferez-vous désormais de moi, au moins si vous êtes du nombre de ceux qui n'aiment que pour le plaisir? Que ne suis-je plutôt morte, hélas ! que de faire une telle faute?

Toutes ces réflexions ne se faisoient point sans répandre beaucoup de larmes. Mais Jacques la consola si bien, et lui fit tant de promesses et tant de sermens, qu'avant que d'avoir fait trois autres tours de jardin, et après avoir fait un second signe à son ami, ils rentrèrent dans le préau par un autre chemin; et quelque chose qu'elle pût faire, il n'y eut pas moyen de s'empêcher de recevoir plus de plaisir à la seconde cotte-verte, qu'elle n'avoit fait à la première. En un mot, elle s'en trouva si bien, qu'ils résolurent dès-lors de chercher les moyens de se revoir plus souvent et plus commodément, en attendant le moment favorable du père. Une jeune femme voisine du marchand, un peu parente de Jacques, et bonne amie de Françoise, leur aida beaucoup à mettre le bon homme à la raison. J'apprends

qu'ils ont continué leur intrigue sans scandale jusqu'à la consommation de leur mariage. Françoise qui étoit fille unique, s'est trouvée bien riche pour la fille d'un marchand. Il est vrai que Jacques a attendu la meilleure partie du bien de sa femme jusqu'à la mort du père, qui étoit si serré et si défiant, qu'il s'imaginoit que ce qu'il tenoit d'une main, l'autre le lui déroboit.

Voilà, mesdames, une amitié bien commencée, bien continuée, et encore mieux finie : car encore qu'il soit ordinaire aux hommes de mépriser une femme ou une fille dès qu'elle vous a donné ce que vous cherchez en elle avec le plus d'empressement ; cependant ce jeune homme aimant bien de bonne foi, et ayant connu à sa maîtresse ce que tout mari souhaite à une fille dont il veut faire sa

femme ; sachant d'un autre côté que la belle étoit de bonne famille et sage, à la faute près que lui-même lui avoit fait faire, ne voulut point commettre adultère ailleurs, ni brouiller un autre ménage : et c'est en quoi je le trouve fort louable. Cependant, dit Oysille, ils sont tous deux condamnables, et l'ami même n'est pas excusable d'avoir été le ministre du crime, ou du moins l'adhérent à un tel violement. Appelez-vous violement, dit Saffredant, quand les deux parties le veulent bien? Y a-t-il de meilleurs mariages que ceux qui se font ainsi par amourettes? Aussi dit-on en proverbe que les mariages se font au Ciel : mais cela ne s'entend ni des mariages forcés, ni de ceux qui se font à prix d'argent, et qui passent pour bien et duement approuvés dès que le père et la mère y ont donné

leur consentement. Vous en direz ce qu'il vous plaira, repartit Oysille; mais il faut reconnoître l'obéissance paternelle, et au défaut de père et de mère il faut avoir recours aux autres parens. Autrement, s'il étoit permis à chacun de se marier à sa fantaisie, combien de mariages cornus ne se feroit-il point? Peut-on se mettre dans l'esprit qu'un jeune homme et une fille de douze à quinze ans sachent ce qui leur est propre? Qui examineroit bien les mariages, il se trouveroit qu'il y en a pour le moins autant de mauvais de ceux qui se sont faits par amourettes, que de ceux qui se sont faits par contrainte. Les jeunes gens qui ne savent ce qu'il leur faut, se prennent sans examen au premier qu'ils rencontrent; puis s'appercevant peu à peu de la faute qu'ils ont faite, cette connoissance leur en fait faire

encore de plus grandes. Ceux au contraire qui ne se sont pas mariés volontairement, sont entrés dans cet engagement par le conseil et à la sollicitation de gens qui ont plus vu, et ont plus de jugement que les mariés, de sorte que quand ils viennent à sentir le bien qu'ils ne connoissent pas, ils le goûtent bien mieux, et l'embrassent avec beaucoup plus d'affection. Oui, mais vous ne dites pas, madame, reprit Hircan, que la fille avoit de l'âge, qu'elle étoit mariable, et qu'elle connoissoit l'iniquité de son père, qui laissoit moisir son pucelage, de peur de démoisir ses écus. Ne savez-vous pas que la nature est coquine? Elle aimoit, elle étoit aimée, elle trouvoit son bien prêt, et pouvoit se souvenir du vieux proverbe, qui dit que *qui refuse muse*. Toutes ces considérations, jointes à la

prompte exécution de l'attaquant, ne lui donnèrent pas le temps de se défendre. Aussi a-t-on remarqué qu'on reconnut incontinent après sur son visage un considérable changement en elle. Ce changement venoit peut-être de déplaisir d'avoir eu si peu de temps pour juger si la chose étoit bonne ou mauvaise : aussi ne se fit-elle pas tirer l'oreille pour en faire une seconde épreuve. Pour moi, dit Longarine, je ne la trouverois pas excusable sans la bonne foi du jeune homme, qui faisant le personnage d'un honnête homme, ne l'a point abandonnée, et l'a prise telle qu'il l'avoit faite. Il me semble d'autant plus louable en cela, que la jeunesse d'aujourd'hui est bien corrompue. Je ne prétends pas pour cela excuser la première faute du cavalier qui l'accuse tacitement de rapt à l'égard de

sa fille, et de subornation à l'égard de la mère. Point, point, dit Dagoucin. Il n'y a ni rapt, ni subornation, et tout s'est fait volontairement, tant du côté des mères qui ne l'ont pas empêché, quoiqu'elles aient été dupées, que du côté de la fille qui s'en est bien trouvée, et qui ne s'en est aussi jamais plainte. Tout cela ne vient, repliqua Parlamente, que de la bonté et simplicité de la marchande, qui mena de bonne foi sa fille à la boucherie sans y penser. Pourquoi ne pas dire à la noce, dit Simontault, puisque cette simplicité ne fut pas moins avantageuse à sa fille, que préjudiciable à une femme qui fut trop aisément la dupe de son mari. Puisque vous en savez le conte, dit Nomerfide, faites-nous-le, je vous donne ma voix. Très-volontiers, répondit Simontault, à condition que vous me

promettrez de ne point pleurer. Ceux qui disent, mesdames, que vous avez plus de malice que les hommes, auroient bien de la peine à produire un exemple comme celui dont je vais vous parler. Je prétends vous faire voir non-seulement la grande malice d'un mari, mais aussi l'extrême simplicité et bonté de sa femme.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

Des Contes contenus dans le Tome cinquième.

XXXV. Conte. L'INDUSTRIE d'un mari sage pour faire diversion à l'amour que sa femme avoit pour un cordelier. *p.* 1

XXXVI. Conte. Un Président de Grenoble averti des irrégularités de sa femme, y pourvut si sagement, qu'il s'en vengea, sans que son honneur en reçût aucune atteinte dans le public. 21

XXXVII. Conte. Prudence d'une femme pour retirer son mari d'une amourette dont il étoit fou. 35

XXXVIII. Conte. Mémorable charité d'une femme de Tours à l'égard de son mari infidèle. 46

XXXIX. Conte. Secret pour chasser le Lutin. 53

XL. Conte. Un Seigneur fit mourir son beau-frère, ignorant la parenté. 60

Cinquième journée. 79

XLI. Conte. Etrange et nouvelle pénitence donnée par un Cordelier confesseur, à une jeune Demoiselle. 82

XLII. Conte. La chaste persévérance d'une jeune fille qui résista aux opiniâtres poursuites d'un des plus grands Seigneurs de France. Agréable dénouement pour la demoiselle. 92

XLIII. Conte. Hypocrisie d'une Dame de Cour, découverte par le dénouement de ses amours qu'elle croyoit cacher. 121

XLIV. Conte. Deux amans qui jouirent habilement de leurs amours, dont le dénouement fut heureux. 173

Fin de la Table du Tome cinquième.

L'HEPTAMÉRON,

OU

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

VI.

CONTES

ET

NOUVELLES

DE

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

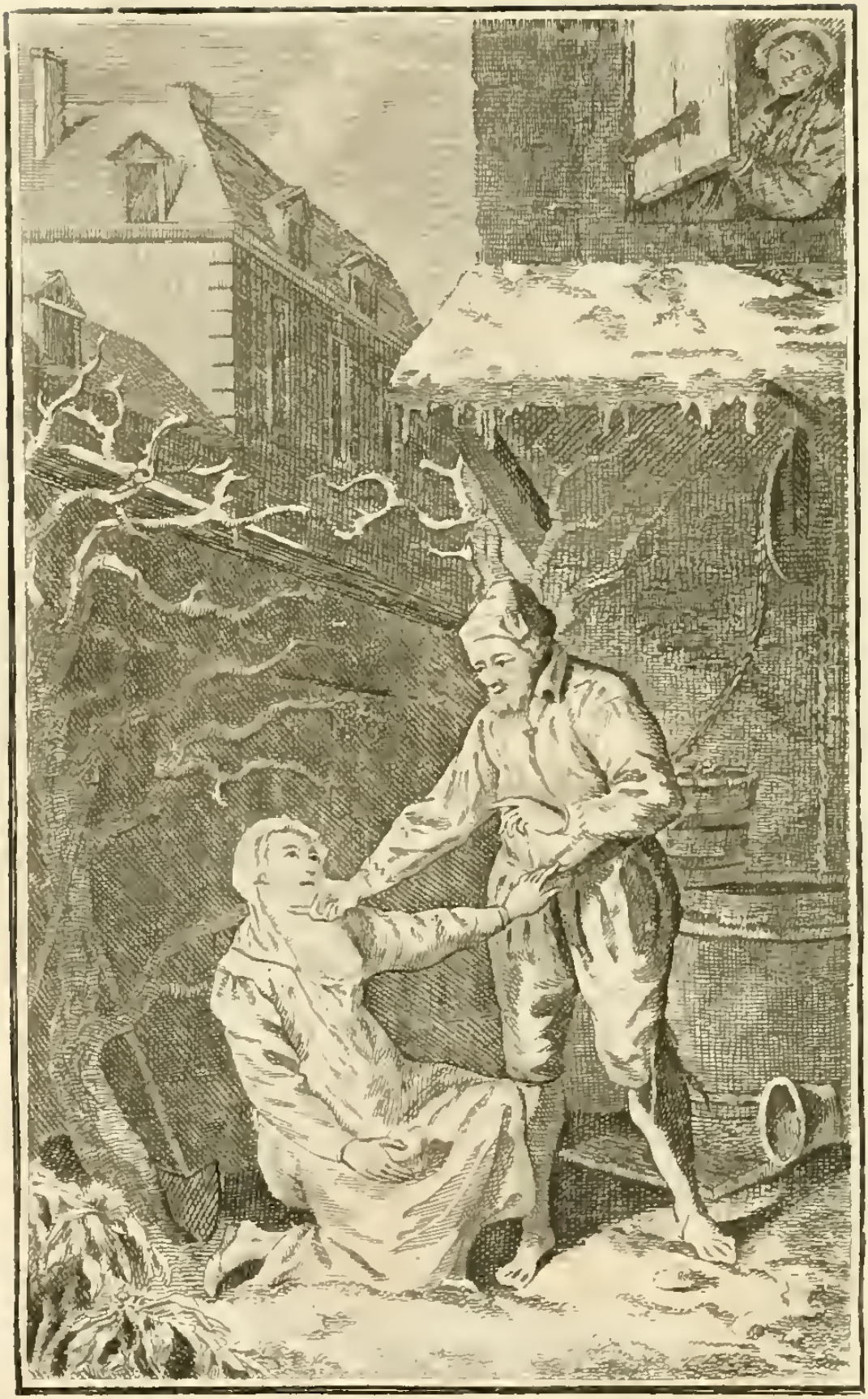
NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 21.

M. DCCC. VII.



CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

XLVe CONTE.

Un mari donnant les Innocens à sa servante, trompe la simplicité de sa femme.

Il y avoit à Tours un homme d'esprit et rusé, qui étoit tapissier de feu M. le duc d'Orléans, fils du roi François I. Quoique ce tapissier fût

demeuré sourd après une grande maladie, il ne laissoit pas pour cela d'avoir tout son esprit, et d'en être si bien partagé, qu'il n'y avoit point d'homme de son métier plus rusé que lui. Quant aux autres affaires du monde, vous verrez par ce que je vais vous conter, de quelle manière il savoit s'en retirer. Il avoit épousé une femme de bien et d'honneur, avec laquelle il vivoit fort paisiblement. Comme il craignoit fort de lui déplaire, elle s'étudioit fort à lui obéir en tout. Outre la grande amitié que le mari avoit pour sa femme, il étoit si charitable, qu'il donnoit souvent à ses voisines ce qui appartenoit à sa femme, ce qu'il faisoit toutefois le plus secrètement qu'il pouvoit. Ils avoient une bonne grosse servante dont le tapissier devint fort amoureux. Cependant craignant que la femme ne s'en

appercût, il affectoit souvent de la gronder, disant que c'étoit la créature la plus paresseuse qu'il eût jamais vue ; mais qu'il ne s'en étonnoit pas, puisque sa maîtresse ne la battoit jamais.

Un jour qu'on parloit de donner les Innocens, le tapissier dit à sa femme que ce seroit une grande charité de les donner à sa servante : mais, ajouta-t-il, il ne faudroit pas qu'elle les recût de votre main, car elle est trop foible, et votre cœur trop tendre. Si je voulois y employer la mienne, nous en serions bien mieux servis que nous ne sommes. La pauvre femme qui ne se défioit de rien, le pria de vouloir faire l'opération, avouant qu'elle n'avoit ni le cœur, ni la force de battre. Le mari accepta volontiers la commission, et comme s'il eût voulu la bien fesser, il fit acheter des

verges les plus fines qu'il put trouver. Pour faire accroire qu'il n'avoit pas dessein de l'épargner, il fit tremper les verges dans la saumure, de manière que la pauvre femme avoit plus de compassion de sa servante, que de défiance de son mari. Le jour des Innocens étant venu, le tapissier se leva de bon matin, et monta à la chambre haute, où la servante étoit toute seule, et lui donna les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à sa femme. La servante se mit à pleurer, mais ses larmes ne servirent de rien. Cependant de peur que sa femme ne vînt, il commença à donner des verges sur le chalit avec tant de force, qu'il les écorcha et rompit, et les emporta ainsi rompues à sa femme. Je crois, ma mie, lui dit-il en arrivant, que votre servante se souviendra des Innocens. Le tapissier étant sorti, la servante

vint se jeter aux pieds de sa maîtresse, et lui dit, que son mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eût jamais fait à servante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçus, l'interrompit, et lui dit : Mon mari a bien fait, et il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal, j'en suis bien aise ; ne vous en prenez qu'à moi, il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La servante voyant que sa maîtresse approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un aussi grand péché qu'elle s'étoit imaginé, puisqu'une femme qui passoit pour si vertueuse en étoit la cause ; aussi n'en osa-t-elle plus parler depuis.

Le tapissier voyant que sa femme étoit aussi aise d'être trompée, que lui de la tromper, résolut de lui don-

ner souvent la même satisfaction, et gagna si bien la servante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-temps la même vie sans que sa femme s'en aperçût, tant qu'enfin l'hiver vint, et amena quantité de neiges. Comme le tapissier avoit donné dans son jardin les Innocens à sa servante sur l'herbe verte, il voulut aussi les lui donner sur la neige. Un matin, avant que personne fût éveillé, il la mena toute en chemise sur la neige. En badinant tous deux, et se jetant de la neige, ils n'oublièrent pas le jeu des Innocens. Une voisine qui s'étoit mise à la fenêtre, qui regardoit droit sur le jardin, pour voir quel temps il faisoit, vit l'exercice des Innocens, et trouva l'action si mauvaise, qu'elle résolut d'en avertir sa bonne commère, afin qu'elle ne fût plus la dupe d'un si mé-

chant mari, et ne se servit pas davantage d'une servante si vicieuse. Après que le tapissier eut fait tous ses beaux jeux, il regarda autour de lui s'il n'avoit été vu de personne, et vit sa voisine à la fenêtre; ce qui le chagrina fort. Mais comme il savoit donner toutes sortes de couleurs à sa tapisserie, il crut si bien colorer ce fait, que la voisine y seroit aussi bien trompée que sa femme. Il ne se fut pas plutôt recouché, qu'il fit lever sa femme en chemise, et la mena au même endroit qu'il avoit mené la servante. Il badina quelque temps avec elle à lui jeter de la neige, comme il avoit fait avec la servante; ensuite il lui donna les Innocens comme il avoit fait à l'autre, et puis furent se recoucher. Dès la première fois que la bonne tapissière alla à la messe, sa voisine et bonne amie ne manqua

pas de s'y trouver, et avec un fort grand empressement la pria, sans lui en dire davantage, de chasser la servante, qui étoit une méchante et dangereuse créature. La tapissière répondit qu'elle n'en feroit rien, à moins qu'elle ne lui dit à l'avance pourquoi elle la croyoit si méchante et si dangereuse. La voisine se voyant ainsi poussée, lui dit enfin qu'un matin elle l'avoit vue dans son jardin avec son mari. C'étoit moi, ma commère ma mie, répondit la bonne femme en riant. Comment, dit l'autre, toute en chemise au jardin à cinq heures du matin ? Oui, ma commère, dit la tapissière, c'étoit en conscience moi-même. Ils se jetoient de la neige, continua la voisine, puis aux tétons, puis ailleurs, aussi privément qu'il étoit possible. Oui, ma commère, repliqua la tapissière, c'étoit

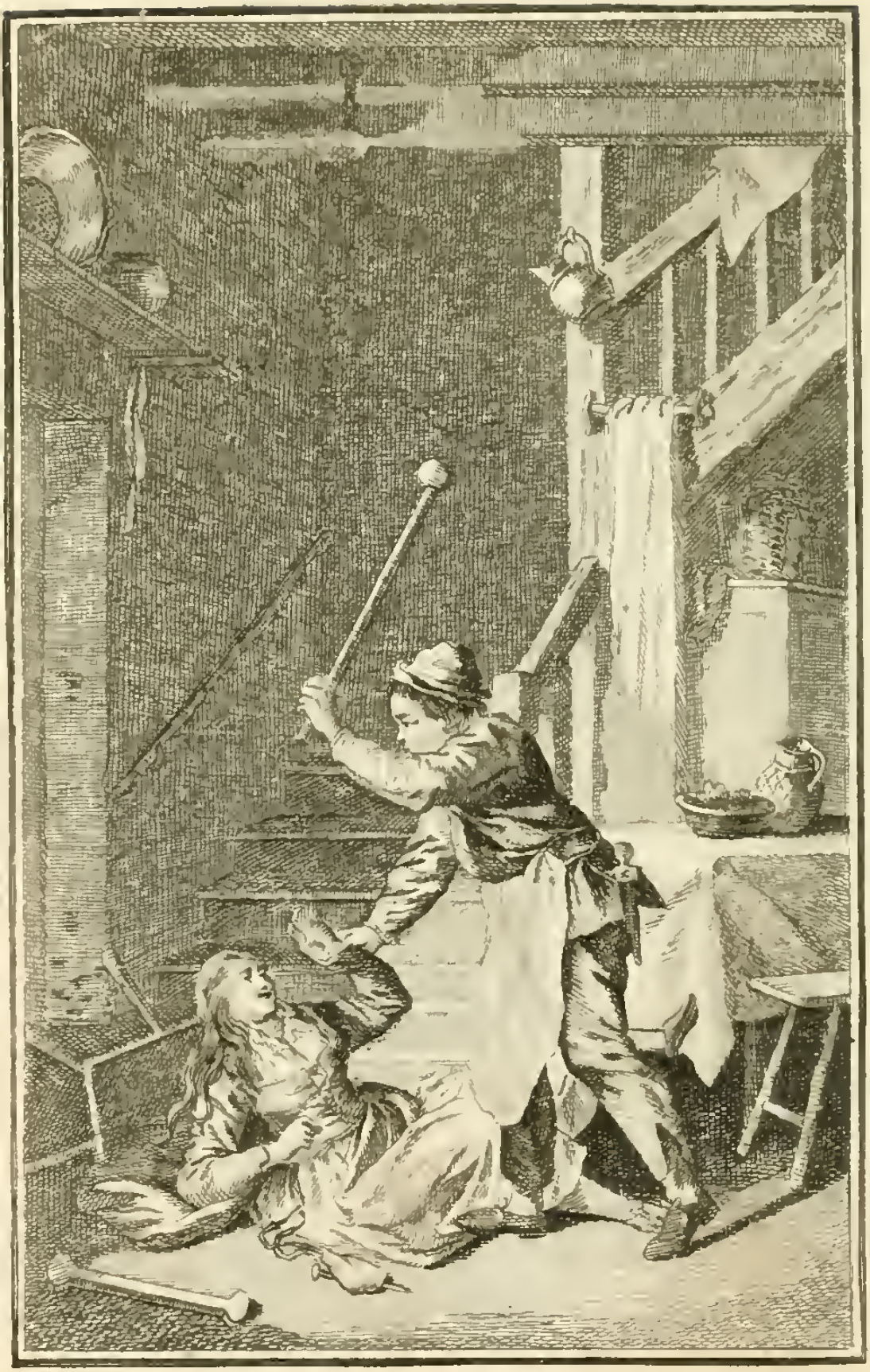
moi-même. Mais, ma commère, reprit la voisine, je les ai vu faire sur la neige une chose qui ne me semble ni belle ni honnête. Soit, commère ma mie, repartit la tapissière; mais, comme je vous ai dit et vous le redis encore, c'étoit moi-même et non ma servante, qui ai fait tout cela; car mon mari et moi badinons ainsi privément. Ne vous en scandalisez point, je vous prie : vous savez que nous devons de la complaisance à nos maris. Ainsi s'en retourna la voisine, souhaitant bien plus d'avoir un tel mari, que de venir demander celui de la bonne commère. Le mari de retour, sa femme lui conta tout du long ce que sa commère lui avoit dit. Bien vous en prend, ma mie, lui dit le tapissier, que vous êtes une femme de bien et d'esprit; car sans cela il y a long-temps que nous serions

séparés. Mais j'espère que Dieu nous fera la grace de nous aimer autant à l'avenir, que nous nous sommes aimés par le passé, et cela pour sa gloire et pour notre satisfaction. *Amen*, mon ami, dit la bonne femme. J'espère aussi que vous serez content de ce que je contribuerai de ma part à la bonne intelligence.

Il faudroit être bien incrédule, mesdames, si, après avoir vu une histoire si véritable, on jugeoit qu'il y a en vous autant de malignité qu'aux hommes, quoiqu'à dire la vérité, sans faire tort à personne, on ne sauroit manquer de conclure, au sujet de l'homme et de la femme dont il s'agit, que ni l'un ni l'autre ne vaut rien. Cet homme-là, dit Parlamente, étoit prodigieusement méchant; car d'un côté il trompoit sa femme, et de l'autre sa servante. Vous n'avez

donc pas bien entendu le conte, dit Hircan ; car il est dit qu'il les contenta toutes deux en une matinée, grand ouvrage, attendu la contrariété de leurs intérêts. En cela, repliqua Parlamente, il est doublement fourbe de satisfaire à la simplicité de l'une par un mensonge, et à la malice de l'autre par un vice. Mais je conçois fort bien que ces péchés seront toujours pardonnés, tant qu'on aura des juges comme vous. Je vous assure pourtant, repartit Hircan, que je n'entreprendrai jamais rien de si grand ni de si difficile. Pourvu que je vous rende compte, ma journée ne sera pas mal employée. Si l'amour réciproque ne contente le cœur, repliqua Parlamente, tout le reste ne sauroit le contenter. Il est vrai, dit Simontault ; je suis persuadé qu'il n'y a pas une plus grande peine que d'aimer,

et de n'être pas aimé. J'en suis persuadée aussi, dit Oysille ; et cela me rappelle un conte que je n'avois pas résolu de mettre au rang des bons. Cependant, puisqu'il se présente, il faut qu'il passe.



XLVIe CONTE.

D'un Cordelier qui disoit qu'un mari faisoit un grand crime de battre sa femme.

Il y avoit à Angoulême, où le comte Charles, père du roi François I, faisoit souvent sa résidence, un cordelier nommé de Valles, savant et si estimé pour la prédication, qu'il fut choisi pour prêcher l'Avent devant le comte; ce qui lui acquit encore plus de réputation. Il arriva durant les Avents qu'un jeune étourdi de la ville qui avoit épousé une jeune femme et assez belle, ne laissoit pas de courir à droite et à gauche avec autant ou plus de dissolution que s'il

eût été à marier. La jeune femme en étant avertie ne pouvoit dissimuler son ressentiment, et souvent elle en recevoit en passant ses gages plutôt et d'une autre manière qu'elle n'eût voulu. Tout cela ne lui faisoit point discontinuer ses lamentations, et quelquefois même elle en venoit jusqu'aux injures. Elle irrita par ce moyen son mari de manière, qu'il la battit à sang et à marques. Elle fit plus de bruit qu'auparavant. Les voisines qui savoient le sujet de leur querelle ne pouvoient se taire, mais crioient publiquement par les rues : Hé, fi, fi ! au diable, au diable de tels maris. Par bonheur le cordelier de Valles passoit alors par-là. Ayant entendu le bruit et appris quel en étoit le sujet, il se résolut d'en toucher un mot le lendemain dans son sermon ; aussi n'y manqua-t-il pas. Il fit venir à son sujet le

mariage, et l'amitié dont il doit être accompagné. Il fit l'éloge du mariage, et blâma fort ceux qui en violoient les devoirs, et compara l'amour conjugal à l'amour paternel. Il dit entr'autres choses, qu'un mari étoit plus condamnable de battre sa femme, que de battre son père ou sa mère : car, dit il, si vous battez votre père ou votre mère, on vous enverra pour pénitence à Rome ; mais si vous battez votre femme, elle et ses voisines vous enverront à tous les diables, c'est-à-dire, en enfer. Voyez, dit-il, quelle différence il y a entre ces deux pénitences. On revient d'ordinaire de Rome ; mais de l'enfer on n'en revient point : *Nulla est redemptio.* Il fut averti depuis que les femmes faisoient leur Achille de ce qu'il avoit dit, et que les maris n'en pouvoient plus être les maîtres : à quoi il voulut remédier

comme il avoit fait à l'inconvénient des femmes. Pour cet effet il compara dans un autre sermon les femmes aux diables, et dit, que c'étoient les deux plus grands ennemis de l'homme, et ses tentations perpétuelles dont il ne pouvoit se défaire, et surtout la femme. En effet, dit-il, les diables s'enfuient en leur montrant la croix, et les femmes font tout le contraire; car c'est ce qui les apprivoise, qui les fait aller et venir, et qui est cause qu'elles donnent à leurs maris une infinité de passions. Savez-vous, mes bonnes gens, dit-il, parlant aux maris, le moyen d'y remédier? Le voici. Quand vous verrez que vos femmes vous tourmenteront sans cesse comme elles ont de coutume, demandez la croix et les rossez bien avec le manche. Vous n'aurez pas fait cela vivement trois ou quatre fois, que vous vous en trou-

de se fier en lui, on ne peut aussi lui faire un plus sensible outrage que de s'en défier. La raison est qu'on le croit par-là tout autre que l'on ne veut qu'il soit ; ce qui cause la rupture de plusieurs bons amis et les rend ennemis, comme vous verrez par le conte que je vais vous faire.

XLVIIe CONTE.

Un gentilhomme du Perche se défiant de son ami, l'oblige à lui faire le mal dont il le soupçonnoit.

Il y avoit près du pays du Perche deux gentilshommes, qui avoient été dès leur enfance si parfaitement bons amis, que ce n'étoit qu'un cœur, une maison, un lit, une table et une bourse. Leur parfaite amitié dura long-temps sans qu'il y eût jamais entr'eux le moindre démêlé, la moindre parole même qui sentît la contestation ; vivant non seulement comme deux frères, mais comme un homme seul. L'un des deux se maria, et ne laissa pas pour cela d'aimer son compa-

Freudenberg Del. *Jourdan Sculp*

gnon, avec lequel il vivoit aussi bien qu'à l'ordinaire. Quand ils se trouvoient en quelque lieu où les lits n'étoient pas en grand nombre, il le faisoit coucher avec sa femme et lui : il est vrai qu'il étoit au milieu. Tous leurs biens étoient communs ; de sorte que le mariage, quelque chose qui pût arriver, n'altéra jamais cette parfaite amitié. Mais comme il n'y a rien de solide et de permanent en ce monde, le temps apporta du changement à la félicité d'une maison trop heureuse. Le mari oubliant la confiance qu'il avoit en son ami, devint jaloux sans aucun sujet de lui et de sa femme, à laquelle il ne put s'empêcher de dire des duretés. Elle en fut d'autant plus surprise, qu'il lui avoit ordonné d'avoir pour son ami, à une chose près, les mêmes égards et les mêmes bontés que pour lui.

Cependant tout cela n'empêcha pas qu'il ne lui défendit de lui parler, à moins que ce ne fût en grosse compagnie. Elle fit savoir cette défense à l'ami de son mari, qui n'en crut rien, sachant fort bien qu'il n'avoit rien pensé ni fait dont son ami pût être fâché. Comme il avoit accoutumé de ne lui rien cacher, il lui dit ce qu'il avoit appris, le priant de ne lui déguiser rien, étant bien aise de ne lui donner, ni en cela, ni en autre chose, le moindre sujet de rompre une amitié qui s'étoit si long-temps soutenue.

Le mari l'assura qu'il n'y avoit jamais pensé, et que ceux qui avoient répandu ce bruit en avoient faussement menti. Je sais bien, dit l'ami, que la jalousie est une passion aussi insupportable que l'amour; et quand vous seriez jaloux, et même de moi,

je ne vous en saurois pas mauvais gré, car vous n'en seriez pas le maître. Mais j'aurois sujet de me plaindre d'une chose qui est en votre pouvoir, c'est de me cacher la chose, attendu que vous ne m'avez jamais rien caché, quelque opinion et passion que vous ayez eue. De mon côté si j'étois amoureux de votre femme, vous ne devriez point m'en faire un crime, car l'amour est un feu dont on n'est pas le maître : mais si je vous cachois la chose, et que je cherchasse les moyens de le faire connoître à votre épouse, je serois le plus méchant homme qui fût jamais; d'ailleurs, quoique vous ayez une honnête femme et une femme de bien, je puis vous assurer que quand elle ne seroit pas votre femme, c'est la personne que j'aie jamais vue dont je me préoccuperois le moins. Je vous prie donc,

si vous avez le moindre soupçon, de me le dire, afin d'y mettre si bon ordre que notre amitié qui a tant duré ne se rompe point pour une femme : car quand j'aimerois la vôtre plus que toutes les femmes du monde, je ne lui parlerois jamais cela étant, parce que je préfère votre amitié à toute autre. Le mari lui fit de grands sermens qu'il n'avoit jamais eu cette pensée, et le pria de faire chez lui comme à l'ordinaire. Je le ferai, puisque vous le voulez, répondit l'ami ; mais je vous prie de trouver bon que je ne demeure jamais avec vous, si après cela vous avez ce sentiment de moi, et que vous m'en fassiez un secret, ou que vous le trouviez mauvais. Vivant donc comme à l'ordinaire, il arriva qu'au bout de quelque temps le mari tomba plus que jamais dans ses soupçons jaloux,

et commanda à sa femme de ne lui faire plus si bonne mine que de coutume. Elle en avertit incontinent l'ami, et le pria de ne plus parler à elle, ayant ordre aussi de ne plus parler à lui. L'ami voyant par cet avis, et par certaines grimaces qu'il voyoit faire à son compagnon, qu'il ne lui avoit pas tenu parole, lui dit en grosse colère ! Si vous êtes jaloux, mon ami, c'est chose naturelle : mais après les sermens que vous en avez faits, je ne puis m'empêcher de vous dire que je me plains de vous de me l'avoir si long-temps caché. J'ai toujours tâché d'éloigner tout ce qui pouvoit traverser notre amitié ; mais je vois avec regret, et sans qu'il y ait de ma faute, que je n'y ai pas aussi bien réussi que je l'avois espéré, puisque vous êtes, non seulement jaloux de votre femme et de moi, mais que vous

voulez encore en faire mystère, afin que votre maladie dure si long-temps, qu'elle se convertisse en haine, et qu'à l'amitié la plus étroite qu'on ait vue de notre temps, succéde l'inimitié la plus mortelle. J'ai fait ce que j'ai pu pour prévenir cet inconvénient; mais puisque vous me croyez si méchant, et le contraire de ce que j'ai toujours été, je vous jure et vous assure que je suis tel que vous me croyez, et que je n'aurai point de repos, que je n'aie eu de votre femme ce que vous vous imaginez que je recherche : et je vous avertis de vous donner désormais garde de moi. Puisque le soupçon vous a fait renoncer à mon amitié, le dépit me fera renoncer à la vôtre. Le mari se mit en devoir de lui faire accroire que tout cela étoit faux ; mais il n'en voulut jamais rien croire. Les meubles et les biens qu'ils avoient

en commun furent partagés, et ce partage fut suivi de celui de leurs cœurs, qui avoient toujours été si unis. L'ami fit ce qu'il avoit promis, et n'eut point de repos qu'il n'eût fait son ami cocu.

Autant puisse-t-il en arriver, mesdames, à ceux qui sans sujet se défient de leurs femmes. Une femme d'honneur se laisse plutôt vaincre par le désespoir, que par tous les plaisirs du monde; et plusieurs maris injustement jaloux, font en sorte qu'ils le sont enfin à juste titre, et font faire à leurs femmes ce qu'ils soupçonnent qu'elles fassent. On dit que la jalousie est amour, je le nie; car quoique l'amour en sorte comme la cendre fait du feu, il est certain néanmoins que la jalousie éteint l'amour comme les cendres éteignent le feu. Je suis persuadé, dit Hircan, qu'il n'y a rien de plus chagrinant

pour un homme ou pour une femme que d'être injustement soupçonné. Pour moi, il n'y a rien qui me fit plutôt rompre avec mes amis. Si ce n'est pas, dit Oysille, une excuse raisonnable pour une femme qui se venge des soupçons de son mari à sa propre honte, c'est faire comme celui qui ne pouvant tuer son ennemi, se donne un coup d'épée au travers du corps, ou qui se mord les doigts lorsqu'il ne peut égratigner son antagoniste. Elle eût plus sagement fait de faire connoître à son mari qu'il avoit tort en ne parlant jamais à son ami ; car le temps les auroit raccommodés. Elle agit en femme de cœur, dit Emarsuite, et s'il y avoit beaucoup de femmes qui fissent de même, les maris iroient plus bride en main. Quoi qu'il en soit, dit Longarine, la patience fait enfin triompher une

femme chaste, et il faut qu'elle s'en tienne là. Toutefois, dit Emarsuite, une femme peut bien n'être pas chaste sans pécher. Comment l'entendez-vous, répondit Oysille ? Quand elle en prend un autre pour son mari, repartit Emarsuite. Et qui est la sotte, repliqua Parlamente, qui ne connoisse pas la différence qu'il y a entre son mari et un autre, de quelque manière qu'il puisse se travestir ? Il y en a eu, et il y en aura, répondit Emarsuite, qui ont été trompées à la bonne foi, et qui partant ne sont point coupables. Si vous en savez quelqu'une, dit Dagoucin, faites-nous-en le conte, je vous donne ma voix. Je trouve que l'innocence et le péché sont deux choses bien incompatibles. Si les histoires qui vous ont ci-devant été faites ne vous ont pas suffisamment fait voir, mes-

dames, qu'il est dangereux de loger ceux qui nous appellent mondains, qui se regardent comme des saints, et qui se croient bien plus régénérés que nous ; voici un exemple qui nous convaincra qu'ils sont hommes comme les autres, et même un peu plus que les autres.

XLVIIIe CONTE.

Deux Cordeliers prirent successivement la place de l'époux la première nuit des noces, et en furent châtiés.

Le cabaretier d'un village de Périgord maria une de ses filles : il invita à la noce tous ses parens et amis, et les traita du mieux qu'il put. Deux cordeliers arrivèrent le jour des noces, et comme il n'étoit pas de la bienséance qu'ils fussent de la noce, on leur donna à souper dans leur chambre. Celui des deux qui avoit le plus d'autorité et de malice s'imagina que, puisqu'on ne lui vouloit pas donner part à la table, il devoit avoir part au lit, et résolut de leur faire

un tour de son métier. Le soir étant venu, et la danse commencée, le cordelier regarda long-temps la mariée à la fenêtre, et la trouva belle et fort à son gré. Il apprit des servantes en quelle chambre elle devoit coucher, et trouva que c'étoit près de la sienne, dont il fut fort aise. Pour parvenir à ses fins il fit si bonne garde, qu'il vit dérober la mariée, que les vieilles emmenèrent comme elles font d'ordinaire. Comme il étoit encore de bonne heure, le marié ne voulut pas quitter la danse, à laquelle il étoit si fort échauffé, qu'il sembloit qu'il eût oublié sa femme, ce que n'avoit pas fait le cordelier. Aussitôt qu'il entendit que la mariée étoit couchée, il quitta son habit gris, et s'en alla prendre la place du marié. La peur d'être surpris ne lui permit pas de faire longue séance : il se

leva donc et alla au bout d'une allée où il avoit mis son camarade en sentinelle, qui lui fit signe que le marié dansoit encore. Le cordelier qui n'en avoit pas pris à suffisance, s'en retourna avec la mariée, jusqu'à ce que son compagnon lui fit signe qu'il étoit temps de dénicher. Le cordelier avoit à peine décampé, que le mari vint se coucher. Empressé comme un homme qui croyoit rompre la glace, il se mit en devoir de faire l'époux. La femme, que le cordelier avoit rudement exercée, et qui ne demandoit que du repos, ne put s'empêcher de dire à son mari : Avez-vous résolu de ne jamais dormir, et de me tourmenter sans cesse? Le pauvre mari qui ne venoit que de se coucher, lui demanda fort étonné quel tourment il lui avoit fait, vu qu'il avoit dansé tout le soir. C'est

bien danser, dit la pauvre femme : voici la troisième fois que vous êtes venu vous coucher ; il me semble que vous feriez mieux de dormir.

A ces mots, le mari fort étonné ne songea qu'à savoir la vérité du fait. Après qu'elle lui eut conté comme la chose s'étoit passée, ne doutant pas que ce ne fût les cordeliers, il se leva incontinent, et s'en alla à leur chambre, qui, comme il a été dit, n'étoit pas éloignée de la sienne. Ne les trouvant point, il cria au secours, et si haut, que tous les amis accoururent. Après qu'ils eurent entendu le fait, chacun lui aida avec chandelles, lanternes, et avec tous les chiens du village, à chercher les cordeliers. Ne les trouvant point dans les maisons, ils firent tant de diligence, qu'ils les attrapèrent dans les vignes, où ils les traitèrent comme

ils le méritoient, car après les avoir bien battus, ils leur coupèrent les bras et les jambes, et les laissèrent dans les vignes à la garde de Bacchus et de Vénus, dont ils étoient meilleurs disciples que de saint François.

Ne vous étonnez pas, mesdames, si ces gens-là qui se distinguent par une manière de vivre différente de la nôtre, font des choses que des aventuriers auroient honte de faire. Etonnez-vous plutôt qu'ils ne fassent encore pis, quand Dieu retire sa grace d'eux. L'habit ne fait pas, comme on dit, toujours le moine, il le défait souvent, et l'orgueil en est la cause. Mon Dieu, dit Oysille, ne sortirons-nous jamais des contes de ces moines? Si les dames, les princes et les gentilshommes ne sont point épargnés, dit Emarsuite, il me semble

qu'ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne les épargne point aussi. Ils sont pour la plupart si inutiles, qu'on n'en parleroit jamais s'ils ne faisoient quelque scélératesse digne de mémoire. On dit communément, qu'il vaut mieux faire du mal, que de ne rien faire du tout. Plus notre bouquet sera diversifié, plus il sera beau. Si vous voulez me promettre, dit Hircan, de ne vous point fâcher, je vous ferai un conte de deux personnes si confites en amour, que vous excuserez les pauvres cordeliers d'avoir pris ce qui leur étoit nécessaire où ils l'ont trouvé, d'autant mieux que celle qui avoit assez à manger cherchoit la friandise avec trop d'indiscrétion. Puisque nous avons juré de dire la vérité, dit Oysille, nous avons aussi juré de l'écouter. Vous pouvez donc parler librement, car les maux que nous

disons des hommes ou des femmes ne retombent que sur ceux qui sont les héros du conte, et ne servent qu'à guérir les gens de l'estime qu'on a pour les créatures, et de la confiance qu'on pourroit avoir en elles, en faisant voir les fautes auxquelles elles sont sujettes, afin que nous ne fondions nos espérances que sur celui qui est le seul parfait, et sans lequel tout homme n'est qu'imperfection. Je vais donc, dit Hircan, conter hardiment mon histoire.

XLIXe CONTE.

D'une Comtesse qui se divertissoit adroitement au jeu d'amour, et comment son manège fut découvert.

A la Cour d'un roi de France, nommé Charles, (je ne dirai point le quantième pour l'honneur de celle dont je veux parler, et que je ne nommerai pas non plus par son nom propre), il y avoit une comtesse étrangère de fort bonne maison. Comme les choses nouvelles plaisent, cette dame, soit par la nouveauté de son habit, soit à cause de la richesse et de la magnificence dont il étoit accompagné, s'attira d'abord les yeux de tout le monde. Quoiqu'elle ne fût

Freudenberg Del

Jourdan Sculp

pas des plus belles, elle avoit néanmoins tant d'agrémens, tant de fierté, une gravité et une manière de parler qui imprimoit tant de respect, que personne n'osoit l'aborder que le roi, qui en étoit passionnément amoureux. Pour l'entretenir avec plus de liberté, il donna au comte son époux une commission qui le retint long-temps éloigné de la cour; et pendant ce temps-là le roi se divertissoit avec la comtesse, pour la dédommager de l'absence de son mari. Plusieurs gentilshommes du roi s'étant apperçus que leur maître étoit bien traité de la comtesse, prirent la liberté de lui en parler, et entr'autres un nommé Astillon, homme hardi et de bonne mine. Elle lui parla d'abord avec tant de gravité, le menaçant de s'en plaindre au roi son maître, qu'elle

pensa lui faire peur ; mais lui qui n'étoit pas homme à s'étonner des menaces d'un capitaine intrépide, ne fit pas grand cas de celles de cette femme, et la serra de si près, qu'il la fit consentir à un tête à tête, et lui dit même comme il falloit qu'il vînt à sa chambre ; ce qu'il ne manqua ni de bien retenir, ni de bien exécuter. Afin que le roi ne se défiât de rien, il prétexta un voyage, et demanda congé pour quelques jours. Il partit en effet de la cour ; mais dès la première journée il quitta son train, et s'en vint de nuit recevoir les faveurs que la comtesse lui avoit fait espérer, et qu'elle lui donna de fort bonne foi. Il fut si satisfait d'elle, et fit tant d'efforts pour la satisfaire, qu'il fallut demeurer sept à huit jours enfermé dans une garde-robe, ne vivant que de restaurans.

Pendant qu'il étoit enfermé, un de ses camarades, nommé Duracier, vint faire l'amour à la comtesse. Elle fit à ce second les mêmes cérémonies qu'elle avoit faites au premier, lui parla d'abord rudement et fièrement et ne s'humanisa que peu à peu. Elle ne lâchoit un prisonnier, que quand elle en avoit un autre pour mettre en sa place. Pendant que le second y étoit, il en vint un troisième nommé Valbenon. Il eut la même destinée que les deux premiers. Après ceux-là, il en vint deux ou trois autres qui eurent tous part au gâteau. Cette vie dura assez long-temps, et l'intrigue fut conduite si finement, que les uns ne savoient rien de l'aventure des autres. Ils entendoient assez parler de l'amour que chacun avoit pour la comtesse; mais il n'y en avoit pas un qui ne crût en être le

seul favorisé. Chacun rioit de son concurrent qu'il croyoit avoir échoué. Les gentilshommes qu'on a nommés étant un jour à un régal où ils faisoient fort bonne chère, se mirent à parler de leurs bonnes fortunes, et des prisons où ils avoient été durant les guerres. Valbenon, qui n'étoit pas homme à garder long-temps un secret qu'il croyoit lui être glorieux, ne put s'empêcher de dire aux autres : Je sais dans quelles prisons vous avez été ; mais pour moi j'ai été dans une qui me fera dire toute ma vie du bien des autres. Je ne crois pas qu'il y ait de prison au monde où l'on soit plus agréablement. Astillon qui avoit été le premier prisonnier, se douta d'abord de quelle prison il vouloit parler. Sous quel géolier ou géolière, lui dit Astillon, avez-vous été si bien traité, que vous aimiez tant votre

prison? Quel que soit le géolier, répondit Valbenon, la prison m'a été si agréable, que j'eusse bien voulu n'en pas sortir sitôt, car je n'ai été ni mieux, ni plus content. Duracier qui parloit peu, sentant fort bien qu'il s'agissoit de la prison où il avoit été aussi bien que les autres, dit à Valbenon : De quoi vous nourrissoit-on dans cette prison dont vous vous louez si fort? Le roi ne mange rien de meilleur, ni de plus nourrissant, repliqua Valbenon. Mais encore faut-il que je sache, repartit Duracier, si celui qui vous tenoit prisonnier vous faisoit bien gagner votre pain. Ah! ventrebleu, s'écria Valbenon, qui ne douta pas qu'on ne fût au fait, je pensois être seul; mais à ce que je vois, j'ai bien des camarades. Astillon voyant ce démêlé où il avoit part comme les autres, dit

en riant : Nous sommes tous à un même maître, compagnons et amis de notre jeunesse. Si nous avons tous la même part à la même mauvaise fortune, nous aurons sujet d'en rire tous de compagnie. Mais pour savoir si ce que je pense est vrai, que je vous interroge, je vous prie, et dites-moi tous la vérité. Si ce que je crois nous est arrivé, c'est l'aventure la plus singulière et la plus plaisante qu'on sauroit jamais s'imaginer. Tout le monde jura de dire la vérité, au moins si les choses étoient de manière qu'ils ne pussent s'en empêcher. Je vous conterai mon aventure, dit Astillon, et vous me répondrez oui ou non, si la vôtre est semblable ou ne l'est pas. Chacun y ayant consenti : Premièrement, dit Astillon, je demandai congé au roi pour faire un petit voyage. Et nous aussi, répon-

dirent-ils. Quand je fus à deux lieues de la cour, je laissai mon train, et m'allai rendre prisonnier. Nous fîmes la même chose, dirent les autres. Je demeurai sept à huit jours, poursuivit Astillon, caché dans une garde-robe, où je ne fus nourri que de restaurans, et des meilleures viandes que j'aie jamais mangées. Au bout de huit jours, ceux qui me tenoient me laissèrent aller beaucoup plus foible que je n'étois arrivé. Tout le monde jura que la même chose lui étoit arrivée. Ma prison, continua Astillon, finit tel jour. La mienne, répondit Duracier, commença le propre jour que la vôtre finit, et dura jusqu'à un tel jour. Valbenon qui perdoit patience commença à jurer. Je vois par-là sambleu, dit-il, que je suis le troisième, moi qui croyois être le premier et le seul; car j'entrai et sortis tel jour.

Les autres trois qui étoient à table jurèrent qu'ils avoient succédé dans le même ordre. Puisqu'ainsi est, poursuivit Astillon, je désignerai notre géolière. Elle est mariée, et son mari est éloigné. C'est la même, dirent-ils tous. Pour nous tirer tous de peine, reprit Astillon, comme je suis le premier enrôlé, je la nommerai aussi le premier. C'est madame la comtesse qui étoit si fière, que gagnant son amitié, je m'imaginois avoir vaincu César. A tous les diables soit la créature qui nous a fait tant travailler, et nous estimer si heureux de l'avoir gagnée. Il n'y eut jamais de plus méchante femme. Pendant qu'elle en avoit un en cage, elle pratiquoit l'autre pour ne jamais laisser la place vacante. J'aimerois mieux être mort, que de ne me venger pas. Ils demandèrent à Duracier ce qu'il en pensoit,

et de quelle manière elle devoit être punie, ajoutant qu'ils étoient prêts de mettre la main à l'œuvre. Il me semble, dit-il, que nous devons le dire au roi notre maître, qui l'estime comme une déesse. Nous ne ferons point cela, dit Astillou : nous avons assez de moyens de nous en venger sans le secours de notre maître. Attendons-la demain quand elle ira à la messe ; que chacun ait une chaîne de fer au cou, et quand elle entrera à l'église, nous la saluerons comme il appartient. Tout le monde approuva ce conseil, et chacun se pourvut d'une chaîne de fer.

Le matin étant venu, ils se mirent tous en noir, avec leurs chaînes au cou en forme de collier, et se présentèrent à la comtesse comme elle alloit à l'église. Sitôt qu'elle les vit en cet équi-

page, elle se mit à rire, et leur dit : Où vont ces gens si consternés ? Comme vos esclaves prisonniers, madame, dit Astillon, nous venons pour vous rendre service. La comtesse faisant semblant de ne pas entendre : Vous n'êtes point mes prisonniers, répondit-elle, et je ne sache pas que vous ayez plus de sujet que d'autres de me rendre service. Valbenon s'avança et lui dit : Nous avons si longtemps mangé votre pain, que nous serions bien ingrats, madame, de ne pas vous rendre service. Elle feignit de ne rien entendre, et fit toujours bonne mine, croyant les étonner par-là : mais ils jouèrent si bien leur rôle, qu'elle ne put s'empêcher de connoître que la chose étoit découverte. Elle trouva d'abord moyen de les tromper ; car comme elle avoit perdu l'honneur et la conscience, elle ne prit

point pour son compte la honte qu'ils vouloient lui faire. Elle préféroit son plaisir à tout l'honneur du monde : aussi ne les reçut-elle pas plus mal pour cela, et ne marcha pas moins la tête levée. Ils en furent si surpris qu'ils publièrent enfin la honte qu'ils avoient voulu lui faire.

Si vous ne trouvez pas, mesdames, que cette histoire soit propre à faire connoître que les femmes sont aussi méchantes que les hommes, je vous en conterai d'autres. Il me semble néanmoins que celle-ci suffit pour vous montrer qu'une femme qui a perdu la honte, fait le mal cent fois plus hardiment qu'un homme. Il n'y eut point de femme à qui cette histoire ne fit faire tant de signes de croix, qu'il sembloit qu'elles voyoient

tous les diables de l'enfer. Humilions-nous, mesdames, leur dit Oysille, à la considération d'une action si horrible. La personne abandonnée de Dieu, et celle avec laquelle elle se joint, deviennent également méchantes. Comme ceux qui s'attachent à Dieu sont animés de son esprit, aussi ceux qui suivent le diable sont poussés par l'esprit du diable, et rien n'est plus brute que ceux que Dieu abandonne. Quelque chose que cette pauvre dame ait faite, dit Emarsuite, je ne saurois louer ceux qui se vantent de leur prison. Je crois, dit Longarine, qu'un homme n'a pas moins de peine à tenir sa bonne fortune secrète, qu'à la poursuivre. Il n'y a point de veneur qui ne prenne plaisir à corner sa prise, ni d'amant qui ne soit bien aise de publier

la gloire de sa victoire. Voilà une opinion, dit Simontault, que je soutiens hérétique devant tous les inquisiteurs du monde; car je pose en fait qu'il y a plus d'hommes secrets que de femmes. Je sais bien qu'ils s'en trouveroit qui aimeroient mieux en être moins bien traités, que de n'avoir pas la liberté de le dire. De là vient que l'église, comme bonne mère, a établi des prêtres pour confesseurs, et non pas des femmes, parce qu'elles ne peuvent rien cacher. Ce n'est pas pour cette raison, répondit Oysille, mais c'est parce que les femmes haïssent si fort le vice, qu'elles ne donneroient pas si facilement l'absolution que les hommes, et imposeroient des pénitences trop austères. Si elles étoient aussi austères, dit Dagoucin, à im-

poser des pénitences, qu'elles le sont à répondre, elles désespéreroient plus de pécheurs qu'elles n'en sauveroient ; ainsi l'église a bien ordonné à tous égards. Je ne prétends pas pour cela excuser les gentilshommes qui se vantent de leur prison, car jamais homme n'eut d'honneur à médire des femmes. Puisque le fait étoit commun, repliqua Hircan, il me semble qu'ils faisoient bien de se consoler les uns les autres. Mais, repartit Guebron, ils ne le devoient jamais avouer pour leur honneur même. Les livres de la table ronde nous apprennent qu'il n'est point glorieux à un chevalier de vaincre un autre chevalier qui n'a pas de valeur. Je suis bien surprise, reprit Longarine, que cette pauvre femme ne mourût de honte devant ses prisonniers.

Celles qui l'ont perdue, répondit Oysille, ont bien de la peine à la retrouver, à moins qu'un fort amour ne la leur ait fait perdre. Pour celles-là j'en ai vu beaucoup revenir. Je crois, dit Hircan, que vous en avez vu revenir celles qui y sont allées, car l'amour fort est bien rare chez les femmes. Je ne suis pas de votre avis, dit Longarine ; car je sais qu'il y en a qui ont aimé jusqu'à la mort. J'ai tant d'envie d'en entendre une histoire, répondit Hircan, que je vous donne ma voix, et je serai bien aise de voir chez les femmes un amour dont je les ai toujours crues incapables. Vous le croirez, repartit Longarine, quand vous aurez entendu le conte, et vous demeurerez convaincu qu'il n'y a point de plus forte passion que l'amour. Comme elle fait entreprendre des

choses presqu'impossibles pour avoir quelque plaisir en cette vie, aussi mine-t-elle plus que toutes les autres passions celui qui perd l'espérance de réussir, comme vous allez voir par ce que je vais dire.

udenberg Del

Jourdan Sculp.

Le CONTE.

Un amant, après une saignée et des faveurs reçues de sa maîtresse, meurt, et est suivi de la Belle qui succombe à sa douleur.

Il n'y a pas encore un an qu'il y avoit à Cremone un gentilhomme nommé Messire Jean-Pierre, qui avoit long-temps aimé une dame de ses voisines; mais quelque chose qu'il eût pu faire, il n'avoit jamais pu en avoir la réponse qu'il souhaitoit, quoiqu'elle l'aimât de tout son cœur. Le pauvre gentilhomme en fut si affligé, qu'il se retira chez lui, résolu d'abandonner la vaine poursuite

d'un bien à laquelle il consumoit sa vie. Croyant se détacher de son inhumaine, il fut quelques jours sans la voir, et tomba dans une si profonde tristesse, qu'il n'étoit plus connoissable. Ses parens firent venir des médecins qui, lui voyant le visage jaune, crurent que c'étoit une opilation de foie, et le firent saigner. La dame qui avoit tant fait la cruelle, sachant fort bien qu'il n'étoit malade que du chagrin qu'il avoit qu'elle n'eût pas répondu à son amour, lui envoya une vieille confidente, avec ordre de lui dire que, ne pouvant plus douter que son amour ne fût sincère et véritable, elle avoit résolu de lui accorder ce qu'elle lui avoit refusé pendant tant de temps, et que pour cet effet elle avoit trouvé moyen de sortir de chez elle, et d'aller en un lieu où il pouvoit la voir en toute

liberté. Le gentilhomme qui ce matin-là avoit été saigné au bras, se trouvant plus soulagé par cette ambassade, qu'il ne l'avoit été par tous les remèdes de ses médecins, lui manda qu'il ne manqueroit point de s'y trouver à l'heure qu'elle lui indiquoit, et qu'elle avoit fait un miracle évident, en ce qu'avec une seule parole elle avoit guéri un homme d'une maladie à laquelle toute la faculté ne pouvoit trouver de remède. Le soir tant souhaité étant venu, il alla au lieu qui lui avoit été indiqué avec une joie si extrême, que ne pouvant augmenter, il falloit nécessairement qu'elle diminuât et prit fin. Il n'eut pas long-temps à attendre celle qu'il aimoit plus que son ame. Il ne s'amusa pas à lui faire un long discours : le feu qui le consumoit le fit promptement courir au plaisir

qu'il se promettoit, et qu'il pouvoit croire à peine être en sa puissance. Plus ivre d'amour et de volupté qu'il n'étoit nécessaire, pensant trouver d'un côté un remède qui le fit vivre; il trouva de l'autre de quoi avancer sa mort, car s'étant oublié soi-même pour l'amour de sa maîtresse, il ne s'apperçut pas que son bras se débanda; la plaie s'ouvrit et le pauvre gentilhomme perdit tant de sang qu'il en étoit tout baigné. Croyant que l'excès qu'il avoit fait étoit la cause de sa lassitude, il se mit en devoir de retourner chez lui. Alors l'amour qui les avoit trop unis, fit en sorte qu'en quittant sa maîtresse son ame en même temps le quitta. Il avoit perdu tant de sang, qu'il tomba mort aux pieds de la belle. La surprise et la considération de la perte qu'elle faisoit d'un si parfait

amant de la mort duquel elle étoit la seule cause, la mirent hors d'elle-même. D'ailleurs, faisant réflexion à la honte qui lui en reviendroit si l'on trouvoit chez elle un corps mort, elle se fit aider par une servante de confiance, et porta le corps dans la rue ; et ne voulant le laisser seul, elle prit l'épée du mort, résolue de suivre sa destinée, et de punir son cœur qui étoit cause de tout le mal : elle se perça de cette épée et tomba morte sur le corps de son amant. Le père et la mère de cette fille sortant au matin de leur maison trouvèrent ce triste spectacle. Après avoir fait les doléances qu'un accident si tragique méritoit, il les enterrèrent tous deux ensemble.

Voilà, mesdames, un malheur extrême, qu'on ne peut rapporter qu'à un amour de cette nature. Voilà qui

me plaît, dit Simontault, quand l'amour est si réciproque, que l'un mourant, l'autre ne veut pas survivre. Si Dieu m'avoit fait la grace de trouver une telle maîtresse, je crois que jamais homme n'eût aimé plus parfaitement que moi. Je suis persuadée, dit Parlamente, que l'amour ne vous auroit pas si fort aveuglé, que vous n'eussiez songé à mieux lier votre bras; les hommes n'oublient plus leur vie pour les dames, le temps en est passé. Mais il n'est pas passé, répondit Simontault, que les dames oublient la vie de leurs amans pour leur plaisir. Je crois, dit Emarsuite, qu'il n'y a point de femme au monde qui se fasse un plaisir de la mort d'un homme, quand même il seroit son ennemi; mais si les hommes veulent se tuer eux-mêmes, les dames ne peuvent pas les en em-

pêcher. Cependant, dit Saffredant, elle qui refusa du pain au pauvre ffamé, doit être regardée comme sa meurtrière. Si vos prières, dit Oysille, étoient aussi raisonnables que elles du pauvre qui demande l'aumône, les dames seroient trop cruelles de ne pas vous accorder ce que vous leur demandez; mais graces à Dieu, cette maladie ne tue que ceux qui doivent mourir dans l'année. Je ne trouve point, madame, repliqua Saffredant, qu'il y ait de plus grande nécessité, que celle qui fait oublier toutes les autres. Quand on aime bien, on ne connoit d'autre pain que les œillades, et la parole de celle qu'on aime. Qui vous laisseroit jeûner, dit Oysille, on vous feroit bien parler autrement. Je vous avoue, repliqua-t-il, que le corps pourroit s'en affoiblir, mais non le cœur et la vo-

lonté. Cela étant, dit Parlamente, Dieu vous a fait bien de la grace de vous avoir fait tomber entre les mains de femmes qui vous ont donné si peu de satisfaction, qu'il faut vous en consoler à boire et à manger. Vous vous en acquittez si bien, qu'il me semble que vous devez louer Dieu de cette douce cruauté. Je suis si fait à la souffrance, ajouta-t-il, que je commence à me trouver bien des maux dont les autres se plaignent. C'est peut-être, dit Longarine, que vos plaintes vous reculent de la compagnie, où vous seriez agréablement reçu sans cela; car il n'y a rien de si incommode qu'un amant importun. Ajoutez-y, dit Simontault, une dame cruelle. Je vois bien, dit Oysille, que si nous voulions attendre que Simontault eût dit toutes ses raisons, nous verrions Complies au lieu de Vêpres;

c'est pourquoi allons louer Dieu de ce que cette journée s'est passée sans aucune dispute de conséquence. Elle se leva la première, et fut suivie de tout le reste ; mais Simontault et Longarine, ne cessèrent de disputer, et avec tant de douceur, que, sans tirer l'épée, Simontault eut la victoire, et fit voir qu'il n'y a point de plus grande nécessité qu'une grande passion. Sur cela ils entrèrent à l'Eglise, où les moines les attendoient. Après Vêpres on alla se mettre à table, où l'on parla autant qu'on mangea. La conversation ne finit pas avec le soupé, et on l'auroit poussée bien avant dans la nuit, si Oysille ne leur avoit dit qu'ils pouvoient aller se délasser l'esprit par le sommeil : elle ajouta qu'elle craignoit fort que la sixième journée ne se passât pas aussi agréablement que les cinq autres s'étoient

passées, disant que quand on voudroit inventer, il n'étoit pas possible de faire de meilleurs contes que ceux qui avoient été faits. Tant que le monde durera, dit Guebron, il se fera tous les jours des choses dignes de mémoire. Les méchans sont toujours méchans, et les bons toujours bons; et tant que la méchanceté et la bonté régneront sur la terre, il se fera toujours quelque chose de nouveau, quoique Salomon ait écrit qu'il ne se fait rien de nouveau sous le soleil. Comme nous n'avons pas été appelés au conseil privé de Dieu, et que par conséquent nous ignorons les premières causes, nous trouvons toutes choses nouvelles, et d'autant plus admirables, que moins nous voudrions ou pourrions les faire. Ainsi ne craignez pas que les journées suivantes ne vaillent autant que les passées,

et songez seulement à bien faire votre devoir de votre côté. Oysille dit qu'elle se recommandoit à Dieu, au nom duquel elle leur donnoit le bon soir. Ainsi se retira toute la compagnie.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain plus matin que de coutume, madame Oysille alla préparer son exhortation dans la salle ; mais le reste de la compagnie en étant averti, le désir d'entendre ses bonnes instructions les fit habiller avec tant de diligence, qu'elle n'attendit pas longtemps. Comme elle connoissoit leur cœur, elle lut l'épître de S.-Jean qui ne parle que d'amour. La compagnie trouva cette viande si douce, qu'en-

core que cette dévotion fût plus longue que celle des autres jours, il sembloit à chacun qu'elle n'avoit pas duré un quart-d'heure. Sortant de là ils allèrent à la messe, où chacun se recommanda au Saint-Esprit. Après qu'ils eurent dîné et pris un peu de repos, ils se rendirent au pré pour continuer à conter des nouvelles. Madame Oysille demanda qui commenceroit sa journée. Je vous donne ma voix, madame, dit Longarine, car vous nous avez aujourd'hui fait une si belle leçon, qu'il seroit impossible que vous contassiez une histoire qui ne répondît pas à la gloire que vous avez acquise ce matin. Je suis bien fâchée, repartit Oysille, de ne pouvoir vous dire quelque chose d'aussi profitable que ce matin. Cependant ce que je vous dirai sera conforme aux préceptes de l'Ecriture, qui nous avertit

de ne nous point fier aux princes ni aux fils des hommes, qui ne peuvent nous sauver. De peur que vous n'oubliez cette vérité faute d'exemple, je vais vous en donner un fort véritable, et si nouveau, qu'à peine ceux qui ont vu ce triste spectacle ont-ils essuyé leurs larmes.

LIe CONTE.

Perfidie et cruauté d'un Italien.

Un duc d'Italie, que je ne nommerai pas, avoit un fils de l'âge de dix-huit à vingt ans, qui fut fort amoureux d'une fille de bonne maison. N'ayant pas la liberté de lui parler comme il vouloit, à cause de la bisarrerie de la coutume du pays, il eut recours à un gentilhomme qui étoit à son service, et amoureux d'une belle et jeune demoiselle qui servoit la duchesse. Le cavalier se servoit de cette demoiselle, pour faire dire à sa maîtresse la grande passion qu'il avoit pour elle. Cette pauvre fille se faisoit un plaisir de lui rendre service, per-

suadée que n'ayant que de bonnes intentions, elle pouvoit avec honneur se charger de l'ambassade. Mais le duc, qui regardoit plus à l'intérêt de sa maison qu'à l'honnête amitié de son fils, craignit que cette intrigue ne le menât jusqu'au mariage. Il fit veiller tant de gens, qu'on lui vint dire que cette pauvre demoiselle s'étoit mêlée de rendre des lettres de la part de son fils à celle dont il étoit si passionnément amoureux. Il en fut en si grosse colère, qu'il résolut d'y mettre ordre. Mais il ne sut si bien dissimuler son ressentiment, que la demoiselle n'en fût avertie. Elle connoissoit ce prince pour méchant et sans conscience, et fut si épouvantée, qu'elle vint à la duchesse, et la supplia de lui permettre de se retirer jusqu'à ce que sa colère fût passée. La duchesse lui dit qu'elle tâcheroit de savoir, avant que

de lui donner son congé, de quelle manière son mari prenoit la chose. Elle apprit bientôt que le duc en parloit fort mal ; et comme elle le connoissoit, non seulement elle donna congé à la demoiselle, mais lui conseilla même de se retirer dans un couvent, jusqu'à ce que l'orage fût calmé. Elle le fit le plus secrettement qu'il lui fut possible, mais non si secrettement que le duc n'en eût avis. Il demanda à sa femme avec un visage feint et joyeux, où étoit cette demoiselle. La duchesse, qui crut que son époux en savoit la vérité, lui dit ingénuement ce qui en étoit. Il feignit d'en être fâché, et dit qu'il n'étoit pas besoin qu'elle fit cela, qu'il ne lui vouloit point de mal, et qu'elle n'avoit qu'à la faire revenir, parce que le bruit de ces sortes de choses n'étoit pas avantageux. La

duchesse lui dit que si cette pauvre fille avoit le malheur d'être hors de sa bienveillance, il valoit mieux qu'elle fût quelque temps sans paroître devant lui : mais il ne voulut point prendre en paiement ses raisons, et lui commanda de la faire revenir. La duchesse fit savoir à la demoiselle la volonté du duc son époux ; mais ne s'y fiant point, elle la pria de trouver bon qu'elle ne hasardât rien, puisqu'elle-même savoit bien que le duc ne pardonnoit pas si aisément. Cependant la duchesse l'assura sur sa vie et sur son honneur qu'elle n'auroit point de mal. La demoiselle qui étoit bien persuadée que sa maîtresse l'aimoit, et que pour rien du monde elle ne voudroit la tromper, se confia en sa promesse, croyant que le Duc ne voudroit jamais violer une parole dont l'honneur et la vie de sa femme

étoient le garant, et s'en retourna bonnement. Aussitôt que le duc eut avis de son retour, il vint dans la chambre de sa femme, et n'eut pas plutôt apperçu cette pauvre demoiselle, qu'il commanda à ses gentilshommes de la prendre, et de la mettre en prison. La duchesse qui, sur sa parole, l'avoit tirée de son asile, en fut si outrée, qu'elle se jeta aux pieds de son mari, le suppliant que, pour son honneur et pour l'honneur de sa maison, il eût la bonté de ne faire point une telle action, puisque, pour lui obéir, elle l'avoit tirée d'un lieu où elle étoit en sûreté. Mais quelque prière qu'elle pût faire, et quelque raison qu'elle pût alléguer, elle ne put amollir la dureté de son cœur, ni vaincre la forte résolution qu'il avoit faite de se venger. Sans répondre un seul mot à sa femme, il se retira le

plus promptement qu'il lui fut possible, et sans forme de justice, oubliant Dieu et l'honneur de sa maison, il fit cruellement pendre cette pauvre demoiselle. Je n'entreprends pas de vous conter quel fut le déplaisir de la duchesse : il suffira de vous dire qu'elle en eut toute la douleur que devoit avoir une femme, une dame d'honneur et de cœur qui, contre la foi qu'elle avoit promise, voyoit mourir une personne qu'elle auroit voulu sauver. Beaucoup moins entreprendrai-je de vous dire quelle fut l'affliction du pauvre gentilhomme son amant. Il fit tout ce qu'il put pour sauver la vie à sa maitresse, et offrit même de mourir pour elle : mais rien ne fut capable de toucher le duc, qui ne connoissoit point d'autre félicité que de se venger de ceux qu'il haïs-

soit. Ainsi fut mise à mort cette innocente contre les loix de l'honnêteté, et au grand regret de tous ceux qui la connoissoient.

Voilà, mesdames, de quoi est capable la méchanceté, quand elle est jointe avec la puissance. J'avois entendu dire, dit Longarine, que la plupart des italiens, (je dis la plupart, car il y a en Italie autant de gens de bien qu'en autre lieu du monde) étoient sujets à trois vices par excellence : mais je n'aurois pas cru qu'ils eussent porté si loin la vengeance et la cruauté, que de faire mourir une personne pour si peu de chose. Vous avez bien dit un des trois vices, lui dit Saffredant en riant; mais il faut savoir, Longarine, quels sont les deux autres. Si vous ne le saviez pas, répondit Longarine, je vous

l'apprendrois volontiers, mais je suis assurée que vous le savez tous. Vous me croyez bien vicieux en disant cela, repliqua Saffredant. Nullement, repartit Longarine; mais je crois que vous connoissez si bien la laideur du vice, que vous pouvez l'éviter mieux qu'un autre. Ne vous étonnez pas de cette cruauté, dit Simontault, car ceux qui ont été en Italie en disent des choses si incroyables, que celle qu'on vient de conter n'est au prix qu'une petite peccadille. Quand les françois prirent Rivoli, dit Guebron, il y avoit un capitaine italien qui passoit pour un brave homme, et qui voyant mort un homme qui n'étoit pas autrement son ennemi, si ce n'est pour avoir pris parti de Guelphe à Gibelin, lui arracha le cœur, le rôtit sur les charbons, le mangea avec avidité, et répondit à ceux qui lui

demandoient s'il étoit bon, qu'il n'avoit jamais mangé rien de plus friand et de plus délicieux. Non content de cette belle action, il tua la femme du mort qui étoit grosse, lui ouvrit le ventre pour en arracher le fruit qu'il mit en pièces contre les murailles. Il remplit d'avoine les corps du mari et de la femme, et y fit manger ses chevaux. Jugez si cet homme-là n'eût pas fait mourir une fille dont il auroit cru avoir été désobligé. Ce duc, dit Emarsuite, avoit plus de peur que son fils ne se mariât pas richement, que de désir de lui donner une femme à son gré. Il n'y a point de doute, reprit Simontault, que le penchant des italiens ne soit d'aimer plus que la nature ce qui n'est créé que pour son service. Voilà, dit Longarine, les péchés dont je voulois parler; car on sait bien qu'aimer l'ar-

gent au delà de ce qui est nécessaire pour ses besoins, c'est en être idolâtre. Parlamente dit que saint Paul n'avoit point oublié leurs vices, non plus que les vices de ceux qui s'imaginent surpasser les autres en prudence et en raison humaine, sur lesquelles ils comptent si fort, qu'il ne rendent point à Dieu l'honneur qui lui appartient. C'est pourquoi le Tout-Puissant, jaloux de sa gloire, rend plus insensés que les bêtes brutes ceux qui se croient plus sensés que tous les autres hommes, et permet qu'ils fassent des actions contre nature, qui font connoître évidemment que leur sens est réprouvé. C'est le troisième péché, dit Longarine en l'interrompant, auquel sont sujets la plupart des italiens. De bonne foi, dit Nomerfide, cette conversation me plaît:

et puisque ceux qu'on regarde comme les esprits les plus déliés, et comme les gens qui parlent le mieux, sont punis de cette manière, et demeurent plus brutes que les brutes mêmes, il faut conclure que les humbles et les personnes d'un médiocre génie comme moi, seront doués d'une sagesse angélique. Je vous assure, répondit Oysille, que je ne suis pas éloignée de votre sentiment; et je suis persuadée qu'il n'y en a point de plus ignorans que ceux qui se croient savans. Je n'ai jamais vu de moqueur, dit Guebron, qu'il n'ait été moqué, de trompeur qui n'ait été humilié. Vous me faites souvenir, reprit Simontault, d'une tromperie que je voudrois bien vous conter si elle étoit honnête. Puisque nous sommes ici, dit Oysille, pour dire

la vérité, dites-la quelle qu'elle soit, je vous donne ma voix. Puisque vous le souhaitez, madame, répondit Simontault, je m'en vais donc vous la dire.

LIIe CONTE.

D'un sale déjeûné donné à un Avocat et à un Gentilhomme par le valet d'un Apothicaire.

Du temps du dernier duc Charles il y avoit à Alençon un avocat nommé Antoine Bacheré, bon compagnon et aimant à déjeûner du matin. Etant un jour assis devant sa porte, il vit passer un gentilhomme qui s'appeloit M. de la Tirelière. Comme il faisoit froid, il étoit venu à pied pour une affaire qu'il avoit en ville, et n'avoit pas oublié chez lui sa grosse robe fourrée de renard. Voyant l'avocat qui étoit à peu près fait comme lui, il lui demanda l'état de ses

affaires, et ajouta qu'il ne s'agissoit plus que de trouver quelque bon déjeûné. L'avocat répondit que ce déjeûné se trouveroit assez, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un qui le payât. Sur cela il le prit sous le bras, et lui dit : Allons, mon compère, peut-être trouverons-nous quelque sot qui paiera pour tous deux. Le hasard fit rencontrer derrière eux le garçon d'un apothicaire, jeune homme rusé et inventif, que l'avocat railloit perpétuellement. Le garçon songea dès-lors à s'en venger, et sans reculer que de dix pas, il trouva derrière une maison un étron de belle taille bien et dûment gelé. Il le mit dans un papier, et l'enveloppa si proprement, qu'il sembloit un petit pain de sucre. Il regarda où étoient ses gens, et passant devant eux en homme fort pressé, il entra dans une maison, et laissa

tomber de sa manche le pain de sucre comme par mégarde. L'avocat le ramassa avec beaucoup de joie, et dit à la Tirelière : Ce fin valet paiera notre écot; mais allons-nous-en vite, de peur qu'il ne revienne sur ses pas. Etant entré dans un cabaret, l'avocat dit à la servante : Faites-nous bon feu, et nous donnez de bon pain et de bon vin, et un morceau de quelque chose de friand. Nous avons de quoi payer. La servante les servit à leur gré; mais en s'échauffant à boire et à manger, le pain de sucre que l'avocat avoit dans son sein commença à dégeler, et rendoit une si grande puanteur, que croyant qu'elle venoit d'ailleurs, il dit à la servante : Vous avez la maison la plus puante et la plus infecte que j'aie vue de ma vie. La Tirelière, qui avoit sa part de ce bon parfum, dit la même chose. La

servante fâchée de ce qu'ils l'appeloient ainsi salope, leur dit toute en colère : Par Saint-Pierre mon maître, la maison est si propre et si nette, qu'il n'y a de merde que celle que vous y avez apportée. Les deux compères se levèrent de table en crachant et se tenant le nez, et se mirent auprès du feu. En se chauffant, l'avocat tira son mouchoir de son sein, tout dégoûtant du sirop du pain de sucre fondu qu'il mit enfin en lumière. Vous pouvez croire que la servante se moqua d'eux de la belle manière, après les injures qu'ils lui avoient dites, et que l'avocat fut fort confus de se voir la dupe d'un garçon apothicaire qu'il avoit toujours raillé. La servante au lieu d'en avoir pitié, leur fit aussi bien payer leur écot, qu'ils s'étoient fait servir, et leur dit qu'ils devoient être bien ivres, puis-

qu'ils avoient bu par la bouche et par le nez. Les pauvres gens s'en allèrent avec leur honte et leur dépense. Ils ne furent pas plutôt dans la rue, qu'ils virent le garçon apothicaire, qui demandoit à tout le monde si l'on n'avoit point vu un pain de sucre enveloppé dans du papier? Ils voulurent se détourner de lui; mais il cria à l'avocat: Monsieur, si vous avez mon pain de sucre, je vous prie de me le rendre, car c'est double péché de dérober à un pauvre domestique. A ce cri sortirent plusieurs personnes, par la seule curiosité d'entendre ce démêlé, et la chose fut si bien vérifiée, que le garçon apothicaire fut aussi aise d'avoir été dérobé, que les autres furent fâchés d'avoir fait un si vilain larcin. Cependant ils s'en consolèrent, dans l'espérance de lui rendre une autre fois la pareille.

Cela arrive assez souvent, mesdames, à ceux qui se font un plaisir de pareilles finesses. Si le gentilhomme n'avoit pas voulu manger aux dépens d'autrui, il n'auroit pas bu si vilainement auprès du feu. Il est vrai que mon conte n'est pas trop propre, mais vous m'avez donné permission de dire la vérité : je l'ai fait, et vous voyez par-là que quand un trompeur est trompé, il n'y a personne qui en soit fâché. On dit d'ordinaire, dit Hircan, que les paroles ne sont point puantes, mais ceux qui les disent ne laissent pas de les sentir. Il est vrai, dit Oysille, que ces sortes de paroles ne puent point ; mais il y en a d'autres, qu'on appelle sales, qui sont de si mauvaise odeur, que l'ame en souffre plus que ne feroit le corps de sentir un pain de sucre comme celui dont vous nous avez parlé. Je vous

prie, repartit Hircan, dites-moi quelles paroles vous savez qui sont si sales, qu'elles font souffrir et le corps et l'esprit d'une honnête femme. Il seroit beau, répondit Oysille, que je vous disse ce que je n'ai conseillé à aucune de dire. Je comprends bien maintenant quelles sont ces paroles, dit Saffredant. Les femmes veulent faire les sages, et ne se servent point ordinairement de ces façons de parler. Je demanderois volontiers à celles qui sont ici, pourquoi elles rient si volontiers quand on en parle devant elles, puisqu'elles ne veulent point en parler : je ne comprends pas qu'une chose qui déplaît si fort puisse faire rire. Ce n'est pas de ces beaux mots, dit Parlamente, que nous rions, mais c'est à cause du penchant naturel que chacun a à rire, ou quand on voit tomber quelqu'un, ou qu'on entend

dire quelque mot hors de propos, comme il arrive souvent aux plus sages et aux plus beaux parleurs de dire une chose pour l'autre. Mais quand les hommes disent des ordures de dessein prémédité, je ne sache point d'honnête femme qui n'ait pour ces sortes de gens une si grande aversion, que bien loin de les écouter, on fuit leur compagnie. Il est vrai, dit Guebron, que j'ai vu des femmes faire le signe de la croix, après avoir entendu dire de ces sortes de paroles, qu'on trouvoit plus sales à mesure qu'elles étoient redites. Mais, dit Simontault, combien de fois ont-elles mis leur masque, pour rire en liberté autant qu'elles s'étoient fâchées en apparence? Encore étoit-il mieux de faire ainsi, dit Parlamente, que de faire connoitre qu'on y prit plaisir. Vous louez donc, dit Dagoucin,

l'hypocrisie des dames autant que la vertu. La vertu vaudroit bien mieux, repliqua Longarine ; mais quand elle manque il faut se servir de l'hypocrisie pour faire oublier notre petitesse, comme nous nous servons de mules de chambre. C'est encore beaucoup que nous puissions cacher nos défauts. Il vaudroit mieux, reprit Hircan, laisser paroître quelquefois un défaut, que de le cacher avec tant de soin du manteau de la vertu. Il est vrai, dit Emarsuite, qu'un habit emprunté déshonore autant celui qui est contraint de le rendre, qu'il lui a fait d'honneur à le porter. Il y a aussi une dame dans le monde qui, pour avoir trop caché une petite faute, en a fait une plus grande. Je crois savoir, dit Hircan, de qui vous voulez parler : mais au moins ne la nommez pas. Je vous donne ma voix, dit Guebron, à

condition que quand vous aurez fait le conte, vous nous direz les noms, dont nous jurons de ne jamais parler. Je vous le promets, dit Emarsuite, persuadée que je suis qu'il n'y a rien qu'on ne puisse dire honnêtement.

LIIIe. CONTE.

Diligence personnelle d'un Prince pour éloigner un amant importun.

Le roi François I étant allé avec peu de suite passer quelques jours à un fort beau château, tant pour y chasser, que pour se délasser, fut accompagné d'un seigneur aussi honnête, aussi vertueux, aussi sage et aussi bien fait que Prince qu'il y eût à la cour. Ce seigneur avoit épousé une femme d'une beauté médiocre, mais qu'il aimoit autant qu'un mari peut aimer sa femme. Il avoit tant de confiance en elle, que quand il aimoit ailleurs, il ne lui en faisoit point

Freudenberge Inv. *Jourdan Sculp.*

un secret, bien persuadé qu'elle n'avoit d'autre volonté que la sienne. Ce seigneur conçut une fort grande amitié pour une veuve de qualité qui passoit pour la plus belle femme de son temps. Si le prince aimoit fort cette veuve, la princesse sa femme ne l'aimoit pas moins. Elle l'envoyoit souvent querir pour boire et manger avec elle, et la trouvoit si sage et si honnête, que bien loin d'être fâchée que son mari l'aimât, elle avoit de la joie de voir qu'il s'adressât à un sujet si digne et si vertueux. Cette amitié fut si longue et si parfaite, que le prince s'employoit aux affaires de la veuve comme aux siennes propres, et la princesse sa femme n'en faisoit pas moins.

La beauté de la veuve lui acquit plusieurs seigneurs et gentilshommes pour soupirans. Les uns recher-

choient sa bienveillance par amour seulement, et les autres en vouloient à son bien, car outre la beauté elle avoit de grands biens. Un gentilhomme entr'autres la poursuivoit de si près, qu'il ne manquoit jamais de se trouver à son lever et à son coucher, et passoit auprès d'elle le plus de temps qu'il lui étoit possible. Le prince, qui croyoit qu'un homme d'une naissance et d'une mine si médiocres ne devoit pas être traité si favorablement, ne goûtoit point du tout ses assiduités. Il faisoit souvent sur cela des remontrances à la veuve : mais comme elle étoit fille du duc, elle s'excusoit, en disant qu'elle parloit généralement à tout le monde, et que leur amitié n'en seroit que mieux cachée, quand on verroit qu'elle ne parloit pas plus aux uns qu'aux autres. Au bout de quelque

temps, ce gentilhomme qui lui parloit de mariage fit tant de diligence, qu'elle lui promit de l'épouser, plus par importunité que par amour, à condition qu'il ne la presseroit point de déclarer le mariage, jusqu'à ce que ses filles soient mariées. Après cette promesse, le gentilhomme alloit à sa chambre sans scrupule de conscience à toutes les heures qu'il vouloit; et il n'y avoit qu'une femme de chambre et un homme qui sussent leur affaire. Le prince voyant que le gentilhomme s'apprivoisoit de plus en plus chez la veuve, le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

J'ai toujours aimé votre honneur comme celui de ma propre sœur. Vous savez avec combien d'honnêteté je vous ai parlé, et avec combien de plaisir j'aime une dame aussi sage et

aussi vertueuse que vous : mais si je croyois qu'un autre qui ne le mérite pas eût par importunité ce que je ne veux pas demander malgré vous, je ne pourrois pas le souffrir, et cela ne vous feroit pas d'honneur. Je vous le dis parce que vous êtes belle et jeune, et qu'ayant été jusqu'ici en bonne réputation, on commence à faire courir un bruit qui vous est très-désavantageux. Quoiqu'il n'ait ni naissance, ni bien, ni crédit, ni savoir, ni bonne mine en comparaison de vous, il vaudroit mieux néanmoins que vous l'eussiez épousé, que de donner lieu aux soupçons comme vous faites. Dites-moi donc, je vous prie, si vous êtes résolue de l'aimer, car je ne veux point partager votre cœur avec lui. Je le lui laisserai tout entier, et n'aurai plus pour vous les sentimens que j'ai eus jusqu'ici.

La veuve craignant de perdre son amitié se mit à pleurer, et lui jura qu'elle aimeroit mieux mourir que d'épouser le gentilhomme dont il parloit, mais qu'il étoit si importun, qu'elle ne pouvoit l'empêcher d'entrer dans sa chambre aux heures que tous les autres entroient. Ce n'est point de cette heure-là dont je parle, dit le prince, car je puis entrer aussi bien que lui, et chacun voit ce que vous faites : mais on m'a dit qu'il y va après que vous êtes couchée ; ce que je trouve si mauvais, que si vous continuez sans déclarer qu'il est votre mari, vous êtes la femme la plus perdue d'honneur qui fut jamais. Elle lui fit tous les sermens qu'elle put s'imaginer qu'elle ne le tenoit ni pour époux, ni pour amant, mais pour l'homme du monde le plus importun. Puisqu'ainsi est, dit le prince, je vous assure que je

vous en déferai. Comment, répondit la veuve, voudriez-vous le faire mourir? Non, non, dit le prince, mais je lui ferai connoître que ce n'est point ainsi qu'il faut faire mal parler des dames chez le roi. Je vous jure, par tout l'amour que j'ai pour vous, que s'il ne se corrige après que je lui aurai parlé, je le châtierai si bien, qu'il servira d'exemple aux autres.

Il ne manqua pas en sortant de trouver le gentilhomme en question qui venoit voir la veuve, et de lui dire tout ce qu'on vient de rapporter, l'assurant que la première fois qu'il l'y trouveroit à une autre heure que celle où les gentilshommes doivent aller voir les dames, il lui feroit si belle peur qu'il lui en souviendroit toute sa vie, ajoutant qu'il ne falloit pas se jouer à une femme qui avoit des parens si considérables. Le gen-

tilhomme protesta qu'il n'y avoit jamais été que comme les autres, et que s'il l'y trouvoit, il se soumettoit à tout ce qu'il voudroit lui faire. Quelques jours après, le gentilhomme croyant que le prince eût oublié ce qu'il lui avoit dit, alla voir un soir la veuve, et y demeura assez tard. Le prince dit à sa femme, que la veuve étoit incommodée d'un gros rhume, et la duchesse le pria de l'aller voir pour tous deux, et de lui faire des excuses de ce qu'elle n'y pouvoit aller, retenue qu'elle étoit par une affaire indispensable. Le prince attendit que le roi fut couché, et ensuite il s'en alla à dessein de donner le bon soir à la veuve. Comme il étoit prêt à mettre le pied sur le dégré pour monter, il trouva un valet de chambre qui descendoit. Questionné que faisoit sa

maîtresse, il répondit et jura qu'elle étoit couchée et endormie. Le prince retourna sur ses pas; soupçonnant chemin faisant qu'il n'y eût du mensonge, il regarda derrière lui, et voyant le valet qui s'en retournoit avec hâte, il se promena dans la cour devant cette porte, pour voir si le valet ne reviendroit point : mais un quart d'heure après il le vit encore descendre, et regarder de tous côtés, pour voir qui étoit dans la cour. Le prince ne doutant pas alors que le gentilhomme ne fût avec la veuve, et qu'il n'osoit sortir de peur de lui, il se promena long-tems. S'avisant enfin qu'une des fenêtres de la chambre de la veuve regardoit sur un petit jardin, et n'étoit guère haute, il se souvint du proverbe, qui dit, que qui ne peut passer par la porte, saute par la

fenêtre, il appela un de ses valets de chambre, et lui dit : Allez-vous-en à ce jardin-là derrière ; et si vous voyez quelqu'un descendre par la fenêtre, mettez l'épée à la main incontinent qu'il sera descendu, et ferraillant contre la muraille, vous crierez, tue, tue, et tout cela sans lui toucher. Le valet de chambre fit comme son maître lui avoit commandé, et le prince se promena jusqu'à environ minuit.

Le gentilhomme apprenant que le prince étoit toujours dans la cour, résolut de descendre par la fenêtre. Après avoir jeté sa cape dans le jardin avec le secours de ses bons amis, il y sauta lui-même. Le valet de chambre ne l'apperçut pas plutôt, qu'il fit grand bruit de son épée, criant, tue, tue. Le pauvre gentilhomme prenant le valet pour le maître, eut tant de

peur, que sans songer à prendre sa cape, il s'enfuit le plus promptement qu'il lui fut possible. Il trouva les Archers du guet qui furent fort étonnés de le voir ainsi courant. Il n'osa leur dire autre chose, que de les prier avec empressement de lui ouvrir la porte, ou de loger avec eux jusqu'au lendemain : ce qu'ils firent n'ayant pas les clefs.

Ce fut alors que le prince alla se coucher. Il trouva sa femme endormie. Il la réveilla, et lui dit : Dormez-vous, ma mie? Quelle heure est-il? Depuis hier au soir que je me couchai, répondit-elle, je n'ai point entendu l'horloge. Il est trois heures passées, lui dit-il. Jésus, monsieur, repartit la femme, où avez-vous tant demeuré? J'ai bien peur que vous ne vous en trouviez incommodé. Je ne serai jamais malade de veiller, ma

mie, répondit le prince, tant que je ferai veiller ceux qui s'imaginent me tromper. En disant cela, il fit un si grand éclat de rire, qu'elle le pria instamment de lui dire ce que c'étoit. Il lui conta la chose tout du long, et lui montra la peau du loup que son valet de chambre avoit apportée. Après qu'ils se furent divertis aux dépens de la veuve et de son galant, ils dormirent avec autant de repos et de tranquillité que les amans eurent de peur et d'inquiétude que leur intrigue ne fût découverte. Cependant le gentilhomme considérant qu'il ne pouvoit dissimuler devant le prince, vint le matin à son lever, et le supplia de ne le point découvrir et de lui faire rendre sa cape. Le prince fit semblant de ne rien savoir, et joua si bien son rôle, que le pauvre gentilhomme ne savoit où il en étoit ;

mais enfin il eut une mercuriale à laquelle il ne s'attendoit pas ; car le prince l'assura que si jamais il y revenoit, il en parleroit au roi et le feroit bannir de la cour.

Jugez, mesdames, je vous prie, si cette pauvre veuve n'eût pas mieux fait de parler franchement à celui qui lui faisoit l'honneur de l'aimer, que de le réduire en dissimulant à la nécessité de chercher une preuve si honteuse pour elle. Elle savoit, dit Guebron, que si elle lui disoit la vérité, elle perdroit entièrement son estime qu'elle vouloit se conserver à quelque prix que ce fût. Il me semble, dit Longarine, que puisqu'elle avoit choisi un mari à son gré, elle ne devoit pas craindre de perdre l'amitié de tous les autres. Je crois, dit Parlamente, que si elle avoit osé décla-

rer son mariage, elle se fût contentée de son mari : mais le voulant cacher jusqu'à ce que ses filles seroient mariées, elle ne pouvoit se résoudre d'abandonner une si bonne couverture. Ce n'est point cela, dit Saffredant; mais c'est que l'ambition des femmes est si grande, qu'elles ne se contentent jamais d'un seul amant. J'ai entendu dire que les plus sages en ont volontiers trois, un pour l'honneur, l'autre pour l'intérêt, et le troisième pour le plaisir; et chacun des trois se croit le plus aimé; mais les deux servent au dernier. Vous parlez, dit Oysille, de celles qui n'ont ni amour ni honneur. Il y en a, madame, repliqua Saffredant, du caractère que je dépeins ici, que vous regardez comme les Lucrèces du pays. Comptez, reprit Hircan, qu'une femme habile saura toujours vivre

où les autres mourront de faim. Le pis est aussi, repliqua Longarine, quand leur finesse est connue. C'est tant mieux, répondit Simontault; car ce n'est pas à leur avis peu de gloire pour elles, que de passer pour plus fines que leurs compagnes. Cette réputation de finesse qu'elles ont acquise à leurs dépens, soumet à leur obéissance plus d'amans que ne fait la beauté. En effet, un des plus grands plaisirs des amans, est de conduire leurs amours finement. Vous parlez donc, dit Emarsuite, de l'amour criminel; car l'amour légitime n'a point besoin de couverture. Otez cela de votre esprit, je vous en supplie, dit Dagoucin; car plus la drogue est précieuse, et moins doit-elle s'éventer, à cause de la malice ou du peu de pénétration de ceux qui ne sont prenables que par les apparences

extérieures, qui sont toujours les mêmes à l'un et à l'autre égard. C'est pourquoi le secret est nécessaire; soit qu'on aime par un principe de vertu, ou par un principe tout opposé, et cela de peur de faire mal juger ceux qui ne peuvent pas croire qu'un homme puisse aimer une femme par un principe d'honneur. Ils jugent d'autrui par eux-mêmes; et comme ils aiment le plaisir, ils s'imaginent que chacun l'aime autant qu'eux. Si nous étions tous de bonne foi, la dissimulation seroit inutile, et pour les yeux et pour la langue, au moins à l'égard de ceux qui aimeroient mieux mourir que d'avoir une mauvaise pensée. Je vous assure, Dagoucin, repartit Hircan, que votre philosophie est si sublime, qu'il n'y a personne de la compagnie qui la reçoive ni qui la croie. A vous entendre parler, on

diroit que vous auriez dessein de faire accroire, que les hommes sont, ou des anges, ou des démons, ou des pierres. Je sais bien, repliqua Dagoucin, que les hommes sont hommes, et sujets à toutes les passions, mais je sais aussi qu'il y en a qui aimeroient mieux mourir, que de sacrifier en amour leur conscience à leur plaisir. C'est beaucoup de mourir, dit Guebron. Je ne saurois croire cela, quand même le plus austère religieux du monde me le diroit. Je crois aisément, répondit Hircan, qu'il n'y a personne qui ne désire le contraire. Cependant on fait semblant de ne point aimer les raisins, quand ils sont si haut qu'on n'y peut atteindre. Mais, reprit Nomerfide, je crois que l'épouse de ce prince fut bien aise que son mari apprit à connoître les femmes. Je vous réponds du contraire, répon-

dit Emarsuite. Elle en fut très-fâchée parce qu'elle l'aimoit. J'aimerois autant, dit Saffredant, celle qui rioit quand son mari baisoit sa servante. Vraiment, dit Emarsuite, vous nous en ferez le conte. Il est court, dit Saffredant, mais vous ne laisserez pas d'en rire; ce qui vaut mieux que la longueur.

LIVe CONTE.

D'une demoiselle qui rioit de voir son mari baisant sa servante, et qui dit, quand on lui en demanda la cause, qu'elle rioit de son ombre.

Il y avoit entre les Monts-Pyrénées et les Alpes, un gentilhomme nommé Thogas, qui avoit femme et enfans, une fort belle maison, et tant de biens et de plaisir, qu'il avoit tout sujet d'être content. Tant d'agrémens étoient seulement traversés par une si violente douleur de tête, que les médecins lui conseillèrent de ne plus coucher avec sa femme; à quoi elle consentit très-volontiers, parce

Freudenberg Inv. *Jourdan Sculp*

qu'elle aimoit préférablement à toutes choses, la santé et la vie de son mari. Elle fit mettre son lit à l'autre coin de la chambre vis-à-vis de celui de son mari, et en ligne si droite, que ni l'un ni l'autre n'auroit su mettre la tête dehors sans se voir. Cette demoiselle avoit deux servantes. Le mari et la femme étant couchés, lisoient souvent des livres de récréation. Les servantes tenoient la chandelle, la jeune au mari, et l'autre à la femme. Le gentilhomme trouvant sa servante plus jeune et plus belle que sa femme, prenoit tant de plaisir à la considérer, qu'il discontinuoit sa lecture pour l'entretenir. Sa femme entendoit tout cela, et n'étoit pas fâchée que ses valets et ses servantes divertissent son mari, persuadée qu'il n'aimoit qu'elle seule. Un soir, après avoir lu plus long-

temps qu'à l'ordinaire, la demoiselle regarda le long du lit de son mari, où étoit la jeune servante qui lui tenoit la chandelle, et ne la voyoit que par derrière ; mais elle ne pouvoit voir son mari que du côté de la cheminée qui retournoit devant son lit, et contre une muraille blanche où donnoit la réverbération de la chandelle. Elle reconnut fort bien le visage de son mari, et celui de sa servante, et à la faveur de cette réverbération, elle voyoit aussi clairement que si elle les eût vus effectivement, s'ils s'éloignoient, s'ils s'approchoient, ou s'ils rioient. Le gentilhomme qui ne s'en appercevoit pas, et qui comptoit que sa femme ne pouvoit les voir, baisa sa servante. Pour cette fois la femme ne dit mot : mais voyant que ces ombres faisoient souvent le même mouvement, elle

eut peur que la réalité ne fût sous ces ombres, et fit un si grand éclat de rire, que les ombres en étant alarmées se séparèrent. Le gentilhomme lui demanda pourquoi elle rioit si fort, et la pria de lui faire part de sa joie. Je suis si sotte, mon mari, lui répondit-elle, que je ris de mon ombre. Quelques questions qu'il pût lui faire, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose. Cependant il avoit baisé cette ombre. Je me suis souvenu de cette aventure, sur ce que vous avez dit de la dame qui aimoit la maîtresse de son mari. De bonne foi, dit Emarsuite, si ma servante m'en eût fait autant, je me fusse levée, et lui eusse ruć la chandelle sur le nez. Vous êtes bien terrible, dit Hircan, mais c'eût été pour vous si votre mari et la servante se fussent mis contre vous, et vous

eussent bien battue. Faut-il faire tant de mal pour un baiser? La femme auroit encore mieux fait de ne dire mot, et de laisser divertir son mari. Cela l'auroit peut-être guéri. Mais, dit Parlamente, elle craignoit que la fin du divertissement ne le rendît encore plus malade. Elle n'est pas, dit Oysille, du nombre de ceux dont parle Notre Seigneur, quand il dit: Nous avons lamenté et n'avez point pleuré; nous avons chanté et vous n'avez point dansé; car quand son mari étoit malade, elle pleuroit, et quand il étoit joyeux elle rioit. Toutes les femmes de bien devroient ainsi partager avec leurs maris le bien et le mal, la joie et la tristesse, les aimer, les servir, et leur obéir comme l'Eglise à Jésus-Christ. Il faudroit donc, madame, dit Parlamente, que nos maris agissent envers nous,

comme Jésus-Christ fait envers l'Eglise. Aussi faisons-nous, dit Saffredant, et nous ferions quelque chose de plus s'il étoit possible : car Jésus-Christ n'est mort qu'une fois pour son Eglise, et nous mourons tous les jours pour nos femmes. Mourir, dit Longarine! il me semble que vous et les autres qui sont ici valez mieux écus, que vous ne valiez sous avant que d'être mariés. Je sais bien pourquoi, dit Saffredant, c'est parce qu'on éprouve souvent notre valeur. Cependant nos épaules se sentent d'avoir si long-temps porté le harnois. Si vous aviez été contraints, reprit Emarsuite, de porter le harnois un mois durant, et de coucher sur la dure, vous auriez grande envie de regagner le lit de votre bonne femme, et de porter le harnois dont vous vous plaignez à présent. Mais on dit

qu'on souffre tout si ce n'est l'aise. On ne connoît ce que vaut le repos qu'après l'avoir perdu. Cette bonne femme, dit Oysille, qui rioit quand son mari étoit joyeux, avoit beaucoup à faire à trouver son repos partout. Je crois, dit Longarine, qu'elle aimoit mieux son repos que son mari, puisque rien ne lui étoit sensible, quelque chose qu'il pût faire. Elle prenoit de bon cœur, dit Parlamente, ce qui pouvoit nuire à sa conscience et à sa santé : mais aussi elle n'étoit pas femme à se chagriner pour peu de chose. Quand vous parlez de la conscience, vous me faites rire, dit Simontault; c'est une chose dont je ne voudrois jamais qu'une femme s'inquiétât qu'à juste titre. Vous mériteriez bien, dit Nomerfide, avoir une femme comme celle qui fit bien voir après la mort de son

mari, qu'elle aimoit mieux son argent que sa conscience. Je vous prie, dit Saffredant, contez-nous ce conte. Je vous donne ma voix. Je n'avois pas résolu, repliqua Nomerfide, de conter un conte si court ; mais puisqu'il vient à propos, je le dirai.

LVe CONTE.

Finesse d'une Espagnole pour frauder les Cordeliers du legs testamentaire de son mari.

Il y avoit à Sarragosse un marchand qui, sentant approcher l'heure de sa mort, et voyant qu'il falloit quitter ses biens, qu'il avoit peut-être acquis avec mauvaise foi, crut expier son péché s'il donnoit tout aux mendians, sans considérer que sa femme et ses enfans mourroient de faim après sa mort. Après avoir donné ses ordres au sujet de sa maison, il dit qu'il vouloit qu'un beau cheval d'Espagne qui faisoit presque tout son bien,

Freudenberg Del

Jourdan Sculp

fût vendu, et l'argent distribué aux pauvres mendians. Il pria sa femme de ne pas manquer, incontinent après sa mort, de vendre le cheval, et de disposer, suivant ses intentions, de l'argent qui en proviendroit. L'enterrement étant fait, et les premières larmes jetées, la femme qui n'étoit pas plus bête que les Espagnols ont accoutumé de l'être, s'en vint au valet qui avoit entendu comme elle la dernière volonté de son mari, et lui dit : Il me semble que je perds assez en perdant mon ami que j'aimois avec tant de tendresse, sans perdre encore le reste de mes biens. Cependant je ne voudrois point contrevenir à ce qu'il m'a ordonné ; mais mon dessein seroit d'améliorer son intention. Le pauvre homme a cru faire un sacrifice à Dieu de donner après sa mort une somme, dont de

son vivant il n'eût pas voulu donner un écu, quelque pressante qu'eût été la nécessité, comme vous le savez fort bien. Ainsi j'ai songé que nous ferons ce qu'il nous a ordonné de faire après sa mort, bien mieux qu'il ne l'auroit fait lui-même, s'il avoit vécu quelques jours de plus; car je pourvoirai à la nécessité de mes enfans : mais il faut que personne du monde n'en sache rien. Le valet ayant promis de garder le secret, elle lui dit : Vous irez vendre son cheval, et à ceux qui vous demanderont, combien? vous répondrez un ducat. Mais j'ai un fort bon chat que je veux aussi vendre, et que vous vendrez en même temps que le cheval quatre-vingt dix-neuf ducats, et ferez de l'un et de l'autre cent ducats, qui est le prix que mon mari vouloit vendre son cheval seul. Le valet fit promptement

ce que sa maîtresse souhaitoit. Comme il promenoit le cheval dans la place, tenant le chat dans ses bras, un gentilhomme qui connoissoit le cheval, et qui en avoit eu autrefois envie, lui demanda combien il en vouloit en un mot? il lui répondit un ducat. Je te prie de ne point te moquer de moi, dit le gentilhomme. Je vous assure, monsieur, répondit le valet, qu'il ne vous coûtera pas davantage. Il est bien vrai qu'il faut acheter le chat en même temps, et j'en veux qnatre-vingt-dix-neuf ducats. Le gentilhomme qui crut avoir assez bon marché, lui donna d'abord un ducat pour le cheval, et le reste pour le chat, et fit emmener ses deux bêtes. Le valet de son côté emporta son argent. Sa maîtresse en fut fort joyeuse, et ne manqua pas de donner aux pauvres mendians, suivant

les intentions de son mari, le ducat que le cheval avoit été vendu, et garda le reste pour fournir à ses besoins et à ceux de sa famille.

N'étoit-elle pas à votre avis plus sage que son mari, et n'avoit-elle pas plus de soin du bien de sa famille que de sa conscience? Je crois, dit Parlamente, qu'elle aimoit son mari : mais voyant qu'à la mort il avoit mal envisagé l'état de ses affaires, connoissant ses intentions, elle les expliqua au profit de ses enfans : et en cela je loue sa sagesse. Ne croyez-vous pas, dit Guebron, que ce soit une grande faute de contrevenir à la dernière volonté de nos amis morts? Très-grande, répondit Parlamente, lorsque nos amis ont fait leur testament étant de bon sens. Appelez-vous n'être pas de bon sens, repliqua Guebron, de donner son

bien à l'Eglise et aux pauvres mendians ? Ce n'est point une faute, repartit Parlamente, de donner aux pauvres ce que Dieu nous a donné; mais de donner tout et laisser sa famille dans une extrême misère, c'est une conduite que je ne saurois approuver. Il me semble que ce seroit une action aussi agréable à Dieu, d'avoir soin des pauvres orphelins qu'on laisse, qui se voyant sans pain, accablés de misère et pressés de la faim, maudissent quelquefois leurs pareus au lieu de les bénir. On ne peut tromper celui qui connoît les cœurs, et il jugera non-séulement selon les œuvres, mais aussi selon la foi et la charité qu'on aura eues. D'où vient donc, ajouta Guebron, que l'avarice est aujourd'hui si profondément enracinée, que la plupart des gens ne font du bien que quand ils

sentent approcher la mort, et qu'ils voient que Dieu va leur demander compte ? Je crois qu'ils aiment tant leurs richesses, que s'ils pouvoient les emporter ils le feroient volontiers. Mais c'est alors où le Seigneur leur fait sentir le plus vivement la sévérité de son jugement, parce que tout ce qu'ils ont fait durant leur vie de bien ou de mal se présente à leurs yeux à l'heure de la mort. C'est alors que le livre de la conscience est ouvert, et que chacun y voit le bien et le mal qu'il a fait : en effet, le malin esprit expose toutes choses aux yeux du pécheur, ou pour lui faire accroire qu'il a bien vécu, ou pour le porter à la défiance de la miséricorde de Dieu, et tout cela pour le dévoyer du droit chemin. Il me semble, Hircan, dit Nomerfide, que vous savez quelque histoire sur ce sujet. Je vous prie de

la dire, si vous la jugez digne de la compagnie. Très-volontiers, répondit Hircan. Quelque répugnance que j'aie de dire quelque chose au désavantage des moines, cependant comme nous n'avons épargné ni rois, ni ducs, ni comtes, ni barons, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang de tant de personnes illustres, attendu même que nous ne parlons ici que des vicieux. Nous savons que dans toutes sortes d'états il y a des gens de bien, et que les bons ne doivent pas souffrir pour les mauvais. Après ce préambule, venons à notre histoire.

LVIe CONTE.

Un Cordelier marie un autre Cordelier à une belle et jeune Demoiselle, et sont ensuite tous deux punis.

Il passa à Padoue une dame françoise, à laquelle on rapporta qu'il y avoit un cordelier dans les prisons de l'évêché. Voyant que chacun en parloit et en plaisantoit, elle en demanda le sujet, et apprit que le cordelier, qui étoit un vieillard, étoit confesseur d'une fort honnête et dévote dame, veuve depuis quelques années, et qui n'avoit qu'une fille unique, qu'elle aimoit avec tant de passion, qu'il n'y avoit peine qu'elle

ne se donnât pour lui amasser du bien et lui trouver un bon parti. Comme elle voyoit que sa fille grandissoit, elle étoit dans un continuel souci pour lui trouver un mari qui pût vivre paisiblement avec elles deux, c'est-à-dire qui eût de la piété et de la conscience, comme elle croyoit en avoir. Comme elle avoit entendu dire à quelque ridicule prédicateur, qu'il valoit mieux faire le mal par le conseil des docteurs, que de faire le bien contre l'inspiration du Saint-Esprit, elle s'adressa à son confesseur, docteur en théologie, moine âgé, et en réputation de bonnes mœurs par toute la ville; persuadée qu'elle ne pouvoit manquer de trouver son repos et celui de sa fille par le conseil et les bonnes prières du bon père. Elle le pria instamment de choisir un mari à sa fille, tel qu'il connoissoit

qu'une fille qui aimoit Dieu et son honneur devoit le souhaiter. Il répondit qu'il falloit avant toutes choses implorer la grace du Saint-Esprit par jeûnes et par prières, et qu'ensuite Dieu lui prêtant ses lumières, il espéroit de trouver ce qu'elle demandoit. Là-dessus il s'en alla penser à son affaire. Comme la mère lui avoit dit qu'elle avoit cinq cents ducats prêts à donner au mari de sa fille, et qu'elle nourriroit et entretiendroit le mari et la femme, les logeroit, et leur fourniroit les meubles, il jetta les yeux sur un jeune compagnon de belle taille et de bonne mine qu'il avoit en main, se promettant de lui donner la belle fille, la maison, les meubles, la nourriture et les habits, et de garder pour lui les cinq cents ducats pour soulager un peu son ardeur avare. Après qu'il eut parlé à l'homme, et

arrêté toutes choses, il alla trouver la mère, et lui dit : Je crois, madame, que Dieu m'a envoyé son ange pour trouver un époux à votre fille, comme il fit autrefois au fils de Tobie. J'ai en main le plus honnête jeune gentilhomme qui soit en Italie. Il a même vu votre fille, et en est amoureux. Etant aujourd'hui en oraison, Dieu me l'a envoyé, et m'a déclaré avec combien de passion il souhaite ce mariage. Comme je connois sa maison et ses parens, et qu'il a d'ailleurs de la vertu, je lui ai promis de vous en parler. Je n'y sais qu'un inconvénient, c'est que voulant secourir un de ses amis qu'un autre vouloit tuer, il mit l'épée à la main pour les séparer ; mais il arriva que celui qui vouloit tuer fut tué. Quoiqu'il n'ait point frappé, il est néanmoins en uite pour s'être trouvé au meurtre.

Ses parens lui ont conseillé de se retirer en cette ville, où il est en habit d'écolier, et où il demeurera inconnu, jusqu'à ce que son affaire soit accommodée; ce qui ne tardera pas à ce qu'on espère. Vous voyez bien par-là qu'il faudroit que le mariage se fît secrètement, et que vous trouvassiez bon que le jour il allât aux leçons publiques, et vînt tous les soirs souper et coucher chez vous. Je trouve un grand avantage en ce que vous me dites, mon révérend père, répondit la mère; car au moins j'aurai près de moi ce que je désire le plus au monde.

Le cordelier produisit le galant en fort bon équipage, et avec un beau pourpoint de satin cramoisi. Il fut si bien reçu, que sans autre retardement les fiançailles furent faites;

et minuit ne fut pas plutôt passé, qu'ils firent dire une messe et épousèrent, et puis allèrent coucher ensemble jusqu'au point du jour, que le marié dit à sa femme, que pour n'être pas connu il étoit contraint de s'en aller au collège. Après avoir pris son pourpoint de satin cramoisi et sa robe longue, sans oublier sa coëffe noire, il vint dire adieu à sa femme qui étoit encore au lit, et l'assura que tous les soirs il viendroit souper avec elle ; mais que pour le dîné elle ne devoit pas l'attendre. Là-dessus il s'en alla, et laissa sa femme qui s'estimoit la plus heureuse du monde d'avoir rencontré un si bon parti. Le jeune cordelier s'en retourna trouver le vieux, et lui porta les cinq cents ducats dont ils étoient convenus en concluant le mariage, et

ne manqua pas le soir d'aller retrouver celle qui le prenoit pour son mari. Il sut si bien se faire aimer de sa femme et de sa belle-mère, qu'elles ne l'auroient pas changé pour le plus grand prince du monde. Ce manége dura quelque temps : mais comme Dieu a pitié de ceux qui sont dans l'erreur de bonne foi, il arriva que la mère et la fille eurent envie d'aller à la messe aux cordeliers, et de rendre visite en même temps au bon père confesseur, par le moyen duquel elles se croyoient si bien pourvues, l'une de beau-fils, et l'autre de mari. Le hasard voulut que ne trouvant point leur confesseur, ni autre moine de leur connoissance, elles furent contraintes d'entendre la grand'messe qui se commençoit, en attendant que le confesseur vînt. La nouvelle mariée,

fort attentive au service divin et au mystère, fut fort surprise quand le prêtre se tourna pour dire *Dominus vobiscum;* car elle crut voir son mari, ou quelqu'autre qui lui ressembloit fort. Cependant elle ne dit mot, et attendit qu'il revînt encore une fois. Elle le vit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait, et ne doutant point que ce ne fût lui, elle dit à sa mère qu'elle étoit en grande contemplation. Hélas! ma mère, qu'est-ce que je vois, s'écria-t-elle. Qu'est-ce que vous voyez, dit la mère. Mon mari qui dit la messe, répondit la fille, ou la personne du monde qui lui ressemble le mieux. La mère qui ne l'avoit pas bien envisagé, lui dit: Je vous prie, ma fille, de ne point vous mettre cela dans l'esprit. Il est absolument impossible que des hommes si saints fissent une pareille fourbe. Vous

feriez un grand péché de croire cela. Cependant la mère ne laissa pas d'y regarder. Quand ce vint à dire *Ité Missa est*, elle connut véritablement que deux frères jumeaux ne furent jamais si semblables. Elle étoit néanmoins si simple, qu'elle eût dit volontiers : Mon Dieu, garde-moi de croire ce que je vois. Cependant, comme sa fille y avoit un très-grand intérêt, elle voulut approfondir la chose, et savoir au vrai ce qui en étoit. Le mari qui ne les avoit point apperçues étant revenu, la mère vint dire à sa fille : Nous saurons, si vous voulez, maintenant la vérité de votre mari. Quand il sera au lit, j'irai le trouver, et vous lui ôterez son bonnet par derrière sans qu'il y pense. Nous verrons alors s'il a une telle couronne que celui qui a dit la messe. Ainsi résolu, ainsi fut fait. Le mari

ne fut pas plutôt couché, que la belle-mère arriva. Elle lui prit les deux mains comme par caresse, pendant que la fille lui ôtoit le bonnet par derrière, et découvroit sa belle couronne. La mère et la fille aussi surprises qu'on le peut être, appelèrent sur le champ les domestiques qui le prirent, et le lièrent jusqu'au matin, sans que ses excuses et ses belles paroles pussent toucher personne. Le jour étant venu, la mère envoya querir son confesseur, feignant d'avoir quelque grand secret à lui communiquer. Il vint en diligence, et ne fut pas plutôt entré, qu'elle le fit prendre comme l'autre, en lui reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite. Après cela elle envoya querir la justice, entre les mains de laquelle elle les mit tous deux. Si les juges étoient gens de bien, il y a

apparence que ce crime ne demeura pas impuni.

Vous voyez par-là, mesdames, que tous ceux qui font vœu de pauvreté, ne laissent pas d'être tentés d'avarice, et c'est ce qui leur fait faire tant de maux. Ou pour mieux dire, tant de biens, dit Saffredant; car combien de bonnes chères ne fit point le moine des cinq cents ducats que la bonne femme vouloit encoffrer? D'ailleurs, la pauvre fille qui avoit attendu un mari avec tant d'impatience, étoit par ce moyen en état d'en avoir deux, et de pouvoir mieux juger de toutes les hiérarchies. Vous êtes l'homme du monde, dit Oysille, qui jugez le plus faux. Cela vient de la prévention où vous êtes, que toutes les femmes ont le cœur fait comme vous. Avec votre permission, ma-

dame, ce n'est point cela, répondit Saffredant ; et je souhaiterois de bon cœur qu'il fût aussi aisé de contenter les femmes que les hommes. On ne sauroit rien dire de moins raisonnable, repliqua Oysille. Il n'y a personne ici qui ne sache tout le contraire. Et qu'ainsi ne soit, le conte qu'on vient de faire est une preuve convaincante de l'ignorance des pauvres femmes, et de la méchanceté de ceux que nous regardons comme meilleurs que le commun des hommes. En effet, ni la mère ni la fille ne vouloient rien faire d'elles-mêmes, mais se soumettoient aux conseils de ceux qu'elles croyoient sages et gens de bien. Il y a des femmes si difficiles, dit Longarine, qu'il semble qu'elles doivent voir des anges. De là vient, dit Simontault, qu'elles

trouvent souvent des diables, et surtout celles qui ne se fiant pas à la Providence, s'imaginent par leur bon sens ou par celui d'autrui, qu'elles trouveront en ce monde la félicité qui n'est donnée et ne peut venir que de Dieu. Comment, Simontault, dit Oysille, je ne croyois pas que vous sussiez tant de belles choses. Madame, répondit Simontault, il est dommage que je n'aie beaucoup d'expérience. Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je vois bien que vous faites un mauvais jugement de moi. Je puis pourtant bien faire le métier de cordelier, puisqu'un cordelier s'est mêlé de faire le mien. Si vous appelez tromper les femmes un métier, dit Parlamente, vous vous condamnez vous-même. Quand j'en aurois trompé cent, re-

pliqua Simontault, je ne serois pas encore vengé des peines qu'une seule m'a fait souffrir. Je sais, reprit Parlamente, que vous vous plaignez perpétuellement des femmes ; cependant nous vous voyons si joyeux et en si bon embonpoint, qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez autant souffert que vous le dites. La belle inhumaine répond sans doute, qu'il sied bien de le dédier pour en tirer quelque consolation. Vous citez là, reprit Simontault, un noble docteur, qui non-seulement est fâcheux, mais aussi rend fâcheuses celles qui le lisent, et qui suivent ses préceptes. Cependant repliqua Parlamente, je ne sais point de doctrine qui soit plus nécessaire aux jeunes dames. S'il est vrai, répondit Simontault, que les dames soient sans compassion, nous pourrions bien laisser reposer nos chevaux,

et rouiller nos harnois jusqu'à la première guerre, et borner toutes nos pensées aux affaires du ménage. Dites-moi, je vous prie, s'il est honnête à une dame de passer pour être sans pitié, sans charité et sans amour? Sans charité et sans amour, repartit Parlamente, il ne faut pas cela : mais ce mot de compassion sonne si mal parmi les femmes, qu'elles ne peuvent s'en servir sans offenser leurs maris. Car qu'est-ce que cette pitié ou compassion? c'est proprement accorder ce qu'on demande. Or, on sait bien ce que les hommes demandent ordinairement. Ne vous en déplaise, madame, dit Simontault, il y en a de si raisonnables, qu'ils ne demandent pour toute grace que la liberté de parler. Vous me faites souvenir, répondit Parlamente, de celui qui se contentoit d'un gant. Sachons un

peu, dit Hircan, qui est un amant de si bonne affaire; et pour cet effet je vous donne ma voix. J'en ferai le conte avec plaisir, repliqua Parlamente, car il est plein d'honnêteté.

LVIIe CONTE.

D'un Milord ridicule qui portoit un gant de femme sur son habit par parade.

Le roi Louis XI envoya en Angleterre M. de Montmorency avec la qualité d'ambassadeur. Il se conduisit si bien, que le roi et tous les autres princes eurent de l'amitié pour lui, et l'estimèrent si fort, qu'ils lui communiquèrent même plusieurs affaires secrettes, sur lesquelles ils voulurent avoir son conseil. Etant un jour à un régal que le roi donnoit, il se trouva assis auprès d'un milord de grande maison, qui portoit attaché sur son

Freudenberge Inv. Jourdan Sculp.

pourpoint un petit gant comme pour femme. Ce gant étoit attaché avec des crochets d'or. A l'endroit des jointures des doigts, il y avoit quantité de diamans, de rubis, d'émeraudes et de perles, le tout en si grand nombre, que ce gant étoit estimé de grand prix. M. de Montmorency le regardoit si souvent, que le milord s'apperçut qu'il avoit envie de lui demander la raison de sa magnificence. Le milord croyant que le détail lui en étoit fort glorieux, dit : Je vois bien, monsieur, que vous êtes surpris de ce que j'ai si fort enrichi ce pauvre gant; mais je vais vous en apprendre le sujet. Je vous regarde comme un galant homme, et je suis persuadé que vous savez ce que c'est que l'amour. Si j'ai bien fait, vous me louerez, sinon vous excuserez l'amour qui domine dans les cœurs qui ont

de la vertu. Vous saurez que j'ai aimé toute ma vie une dame, que je l'aime encore, et que je l'aimerai même après ma mort. Comme mon cœur eut plus de hardiesse à faire un digne choix, que ma langue n'en eut à parler, je demeurai sept ans dans un respectueux silence, sans oser seulement faire semblant de l'aimer, craignant, si elle s'en appercevoit, de perdre le moyen que j'avois d'être souvent avec elle ; ce qui me faisoit plus de peur que la mort. Mais étant un jour dans un pré, et la regardant, il me prit une si grande palpitation de cœur, que je perdis toute couleur et toute contenance. Elle s'en étant apperçue, et m'ayant demandé ce que j'avois, je lui répondis que je sentois un mal de cœur insupportable. Elle qui croyoit que ce fût une maladie où l'amour n'avoit point de part, me fit

connoître qu'elle me plaignoit. Ce mouvement de compassion m'obligea de la supplier de mettre la main sur mon cœur pour juger de l'agitation où il étoit; ce qu'elle fit plus par charité que par amitié. Comme je lui tenois sa main gantée sur mon cœur, il se mit en si grand mouvement, qu'elle sentit que j'avois dit la vérité. Alors je lui serrai la main sur mon estomac, et lui dis : Recevez ce cœur, madame, qui veut sortir de mon estomac pour s'aller mettre entre les mains de celle dont j'espère grace, vie et miséricorde. C'est ce cœur, madame, qui me contraint maintenant de vous déclarer l'amour que j'ai pour vous, et que je vous cache depuis si long-temps. Ni mon cœur ni moi, madame, ne pouvons plus tenir contre un Dieu si puissant. Surprise d'une déclaration si peu at-

tendue, elle voulut retirer sa main ; mais je la retins si bien, que son gant me demeura au lieu de la cruelle main. Comme je n'avois jamais eu, ni n'ai eu depuis d'autre privauté avec elle, je mis ce gant comme l'emplâtre la plus propre que je puisse donner à mon cœur. Je l'ai enrichi de tous les plus beaux bijoux que j'avois; mais ce qui m'est le plus précieux, c'est le gant que je ne donnerois pas pour le royaume d'Angleterre. Je n'ai rien au monde que j'estime au prix de ce gant, et rien de plus doux pour moi, que de le sentir sur mon estomac. M. de Montmorency, qui eût mieux aimé la main que le gant d'une dame, loua fort son honnêteté, et lui dit qu'il étoit le plus véritable amant qu'il eût jamais vu, puisqu'il faisoit tant de cas de si peu de chose. Mais ajouta-t-il, à quelque

chose malheur est bon, comme dit le proverbe. Vous étiez si amoureux, que si vous aviez eu quelque chose de meilleur que le gant, vous seriez peut-être mort de joie : ce qu'il accorda à M. de Montmorency, sans s'appercevoir qu'il se moquoit de lui.

Si tous les hommes du monde étoient de ce caractère, les dames pourroient s'y fier, puisqu'il ne leur en coûteroit que le gant. J'ai si bien connu M. de Montmorency dont vous parlez, dit Guebron, que je suis sûr qu'un tel tourment ne l'auroit pas accommodé ; et s'il avoit été homme à se contenter de si peu de chose, il n'auroit pas eu en amour les bonnes fortunes qu'il a eues ; car, comme dit la vieille chanson, jamais on n'entend dire de bien d'un amant poltron. Vous pouvez croire, dit Saffredant, que cette pauvre dame retira sa main

en grande hâte, quand elle sentit la grande agitation de ce cœur. Elle crut sans doute qu'il alloit expirer, et l'on dit qu'il n'y a rien que les femmes haïssent plus que de toucher les morts. Si vous aviez autant fréquenté les hôpitaux que les auberges, dit Emarsuite, vous ne diriez pas cela, car vous les verriez ensevelir des morts, dont les hommes, quelque hardis qu'ils soient, craignent souvent d'approcher. Il est vrai, dit Simontault, qu'il n'y a personne à qui on ait donné pénitence, qui n'ait fait le rebours de ce qui lui a fait plaisir. Témoin une demoiselle que je vis dans une maison de considération, qui, pour satisfaire au plaisir qu'elle avoit eu de baiser un homme qu'elle aimoit, fut trouvée à quatre heures du matin baisant le corps mort d'un gentilhomme qui avoit été tué le jour

précédent, et qu'elle n'avoit pas moins aimé que l'autre. Chacun connut alors qu'elle faisoit pénitence des plaisirs passés. Voilà, dit Oysille, comme les hommes empoisonnent toutes les bonnes actions que les femmes font. Mon sentiment est qu'on ne doit baiser ni les vivans ni les morts, si ce n'est de la manière que Dieu le commande. Pour moi, dit Hircan, je me soucie si peu de baiser d'autres femmes que la mienne, que je donne volontiers les mains à toutes les loix qu'on voudra faire : mais j'ai pitié des jeunes gens à qui vous voulez ôter un si petit contentement, et annuller le précepte de St-Paul, qui ordonne qu'on baise *in osculo sancto*. Si St-Paul eût été un homme comme vous, dit Nomerfide, nous eussions demandé l'expérience de l'esprit de Dieu qui parloit en lui. A la fin, dit

Gnebron, vous aimerez mieux douter de la sainte Ecriture, que de démordre d'une de vos petites cérémonies. A Dieu ne plaise, repartit Oysille, que nous doutions de la sainte Ecriture, quoique nous ajoutions peu de foi à vos mensonges. Il n'y a point de femme qui ne sache ce qu'elle doit croire, c'est de ne révoquer jamais en doute la parole de Dieu, et de se défier toujours de celle des hommes qui s'écartent de la vérité. Je crois, repliqua Simontault, qu'il y a plus d'hommes trompés par les femmes, que de femmes trompées par les hommes. Le peu d'amour qu'elles ont pour nous les empêche de croire la vérité. Et au contraire nous les aimons avec tant d'excès, que nous donnons aisément dans leurs mensonges, et que nous nous trouvons leurs dupes avant que de nous être défiés

de pouvoir être dupés. Il me semble, dit Parlamente, que vous avez entendu plaindre quelque sot dupé par quelque femme peu sage. En effet, ce que vous dites a si peu d'autorité, que vous avez besoin d'amener quelqu'exemple au secours. Ainsi, si vous en savez quelqu'un, je vous donne ma voix. Je ne prétends pas que, pour un mot, nous soyons obligées de vous en croire : mais de vous entendre médire de nous, nos Nouvelles n'en souffriront point. Nous savons ce qui en est. Puisqu'ainsi est, dit Simontault, je vais vous satisfaire.

LVIIIe CONTE.

D'une Dame de la Cour qui se vengea plaisamment de son amant.

Il y avoit à la Cour de François I une dame de fort bon esprit, qui par sa beauté, par son honnêteté et par son beau parler avoit gagné le cœur de plusieurs cavaliers, avec lesquels elle savoit fort bien passer le temps, sans exposer son honneur, les entretenant si plaisamment, qu'ils ne savoient sur quoi compter ; car les plus assurés étoient au désespoir, et les plus désespérés n'étoient pas sans espérance. Cependant en se moquant de la plupart d'entr'eux, elle ne put s'empêcher d'en aimer fort un qu'elle

nommoit son cousin, nom qui servoit de prétexte à une plus longue liaison. Mais comme il n'y a rien de solide dans le monde, leur amitié dégénéroit souvent en colère; ensuite ils se raccommodoient, de manière que toute la cour en étoit informée. Pour montrer que cette dame n'aimoit rien qu'à donner beaucoup de peine à celui qui lui en avoit beaucoup donné, elle lui fit un jour meilleure mine qu'elle n'avoit jamais fait. Lui qui ne manquoit de hardiesse ni pour les armes, ni pour l'amour, commença à poursuivre vivement celle qu'il avoit priée diverses fois. Elle, faisant semblant de ne pouvoir plus tenir, lui accorda ce qu'il demandoit, et lui dit que pour cet effet elle s'en alloit à sa chambre qui étoit un galetas, où elle savoit bien qu'il n'y avoit personne, et

qu'aussitôt qu'il la verroit partir, il ne manquât point de la suivre, ajoutant qu'elle avoit tant de bonne volonté pour lui, qu'il la trouveroit seule. Le gentilhomme la crut et fut si content, qu'il se mit à jouer avec les autres dames en attendant qu'il la vît partir pour aller après elle. La belle, qui ne manquoit d'aucune finesse des femmes, aborda deux grandes princesses avec lesquelles elle étoit fort familière, et leur dit : Je vous ferai voir, si vous voulez, le plus agréable divertissement que vous ayez jamais vu. Elles qui ne vouloient point de mélancolie, la prièrent de leur dire ce que c'étoit. C'est, dit-elle, un tel que vous connoissez, honnête homme s'il en fut jamais, mais le plus entreprenant qu'il y ait au monde. Vous savez combien il m'a fait de pièces, et vous n'ignorez pas

que dans le temps que je l'aimois le plus, il m'a quitté pour d'autres: ce qui m'a plus chagriné que je n'en ai fait semblant. J'ai maintenant occasion de m'en venger. Je m'en vais à ma chambre, qui est au-dessus de celle-ci, et s'il vous plait d'y prendre garde, vous le verrez incontinent monter après moi. Quand il aura passé les galeries, et qu'il voudra monter le degré, mettez-vous, je vous prie, toutes deux à la fenêtre pour m'aider à crier au voleur, et vous verrez quel sera son emportement. Je crois qu'il n'aura pas mauvaise grace dans sa colère; et s'il ne me dit pas des injures tout haut, je suis persuadée que je n'y perdrai rien dans son cœur. Cette résolution ne se prit pas sans rire à l'avance, car il n'y avoit point de courtisan qui fit plus la guerre aux dames; et chacune l'aimoit et l'es-

timoit si fort, qu'on n'eût voulu pour rien du monde s'exposer à s'en faire railler, de manière que toutes croyoient avoir bonne part à la gloire qu'une seule espéroit de remporter sur le cavalier. Aussitôt donc que les princesses virent partir celle qui avoit concerté l'entreprise, elles commencèrent à observer le gentilhomme, qui ne demeura guère à changer de place. Il ne fut pas plutôt sorti, qu'elles entrèrent dans la galerie pour ne le pas perdre de vue. Lui qui ne se doutoit de rien, mit sa cape autour de son cou, pour se cacher le visage, et descendit jusques dans la cour, et remonta ensuite. Mais trouvant quelqu'un qu'il étoit bien aise de n'avoir pas pour témoin, il descendit encore dans la cour, et revint par un autre chemin; le tout sans appercevoir les princesses qui virent tous ces mouve-

mens. Quand il fut au degré par lequel il pouvoit monter sûrement à la chambre de la belle, les princesses allèrent se poster à la fenêtre, et virent incontinent la dame en haut, qui se mit à crier *au voleur*, tant que sa tête put tenir. Les deux princesses crièrent du bas *au voleur* avec tant de force, qu'on les entendit dans tout le château. Je vous laisse à penser avec quel dépit le cavalier s'enfuit, non si bien enveloppé, qu'il ne fut reconnu de celles qui savoient le mystère. Elles l'en ont souvent raillé depuis. Celle qui lui avoit joué le tour ne l'a pas même épargné, et lui a dit en face qu'elle s'étoit bien vengée. Mais il avoit la réponse si à la main, et se défendoit si spirituellement, qu'il leur fit accroire qu'il s'étoit défié de leur dessein, et qu'il n'avoit promis à la belle de ne l'aller voir que pour

lui donner quelque divertissement, disant qu'il ne se seroit pas donné cette peine pour l'amour d'elle, qu'il y avoit long-temps qu'il n'aimoit plus. Mais les dames ne vouloient pas recevoir cette défaite, et la chose est encore indécise.

S'il est vrai qu'il ait cru cette dame, ce qui n'est pas vraisemblable, puisqu'il étoit si sage et si hardi, que de son âge et de son temps il y a eu peu ou point d'hommes qui l'aient surpassé, comme sa glorieuse mort nous en est une bonne preuve; il me semble qu'on ne peut s'empêcher de convenir que les honnêtes gens qui aiment, sont souvent la dupe des dames par un excès de crédulité. En bonne foi, dit Emarsuite, je loue cette dame d'avoir fait un pareil tour; car quand un homme est aimé d'une dame, et qu'il la

quitte pour une autre, elle ne peut jamais trop se venger. Bon, si elle est aimée, dit Parlamente; mais il y en a qui aiment sans être assurées d'être aimées; et quand elles s'apperçoivent que leurs amans aiment ailleurs, elles les accusent d'inconstance. Ainsi celles qui sont sages ne s'y laissent jamais tromper. Elles ne s'arrêtent et n'ajoutent jamais foi qu'à la vérité, pour ne pas s'exposer aux fâcheuses conséquences du mensonge, parce que le vrai et le faux parlent le même langage. Si toutes étoient de votre sentiment, dit Simontault, les hommes pourroient bien mettre leurs supplications dans leurs coffres. Mais quoi que vous et vos semblables en puissiez dire, nous ne croirons jamais que les femmes soient aussi incrédules qu'elles sont belles. A la faveur de cette persuasion nous vivrons aussi contens

que vous voudriez vous rendre inquiets par vos oraisons. Comme je sais fort bien, dit Longarine, la dame qui a fait ce bon tour, je ne trouve aucune impossibilité à croire toutes les finesses qu'on pourroit lui attribuer. Puisqu'elle n'a pas épargné son propre mari, elle ne devoit pas épargner son amant. Vous en savez donc plus que moi, répondit Simontault : ainsi je vous donne ma voix pour dire ce que vous en savez. Puisque vous le voulez, et moi aussi, repliqua Longarine.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

Des Contes contenus dans le Tome sixième.

XLV. Conte. UN mari donnant les Innocens à sa servante, trompe la simplicité de sa femme. *Page* 1

XLVI. Conte. D'un Cordelier qui disoit qu'un mari faisoit un grand crime de battre sa femme. 13

XLVII. Conte. Un gentilhomme du Perche se défiant de son ami, l'oblige à lui faire le mal dont il le soupçonnoit. 22

XLVIII. Conte. Deux Cordeliers prirent successivement la place de l'époux la première nuit des noces, et en furent châtiés. 33

XLIX. Conte. D'une Comtesse qui se di-

vertissoit adroitement au jeu d'amour, et comment son manège fut découvert. 40

L. Conte. Un amant, après une saignée, et des faveurs reçues de sa maîtresse, meurt, et est suivi de la Belle qui succombe à sa douleur. 57

LI. Conte. Perfidie et cruauté d'un Italien. 70

LII. Conte. D'un sale déjeûné donné à un Avocat et à un Gentilhomme par le valet d'un Apothicaire. 82

LIII. Conte. Diligence personnelle d'un Prince pour éloigner un amant importun. 92

LIV. Conte. D'une demoiselle qui rioit de voir son mari baisant sa servante, et qui dit, quand on lui en demanda la cause, qu'elle rioit de son ombre. 100

LV. Conte. Finesse d'une Espagnole pour frauder les Cordeliers du legs testamentaire de son mari. 118

LVI. Conte. Un Cordelier marie un autre Cordelier à une belle et jeune Demoi-

selle, et sont ensuite tous deux punis. 126

LVII. Conte. D'un Milord ridicule qui portoit un gant de femme sur son habit par parade. 142

LVIII. D'une Dame de la Cour qui se vengea plaisamment de son amant. 152

Fin de la Table du Tome sixième.